This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

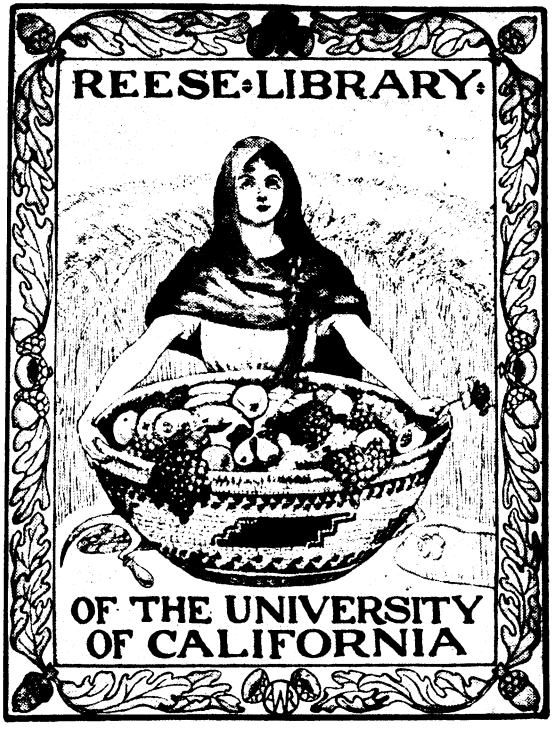
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

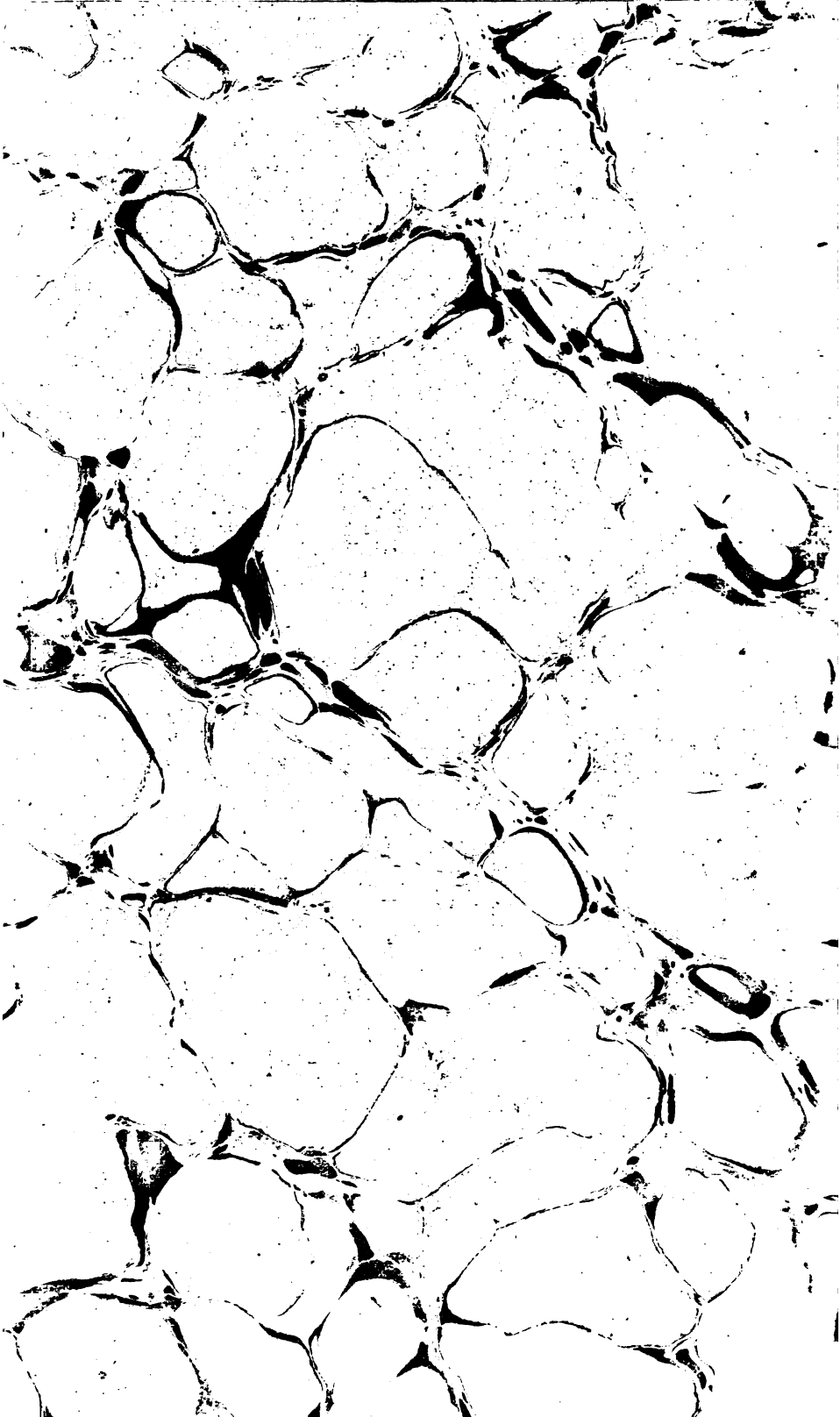
We also ask that you:

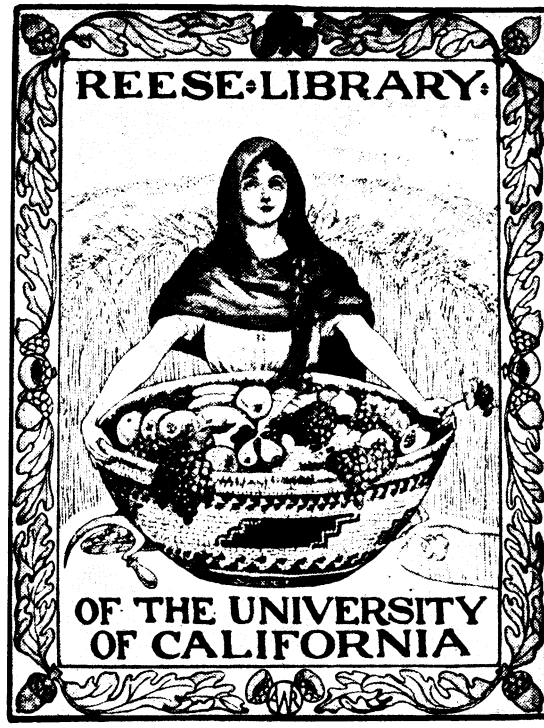
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

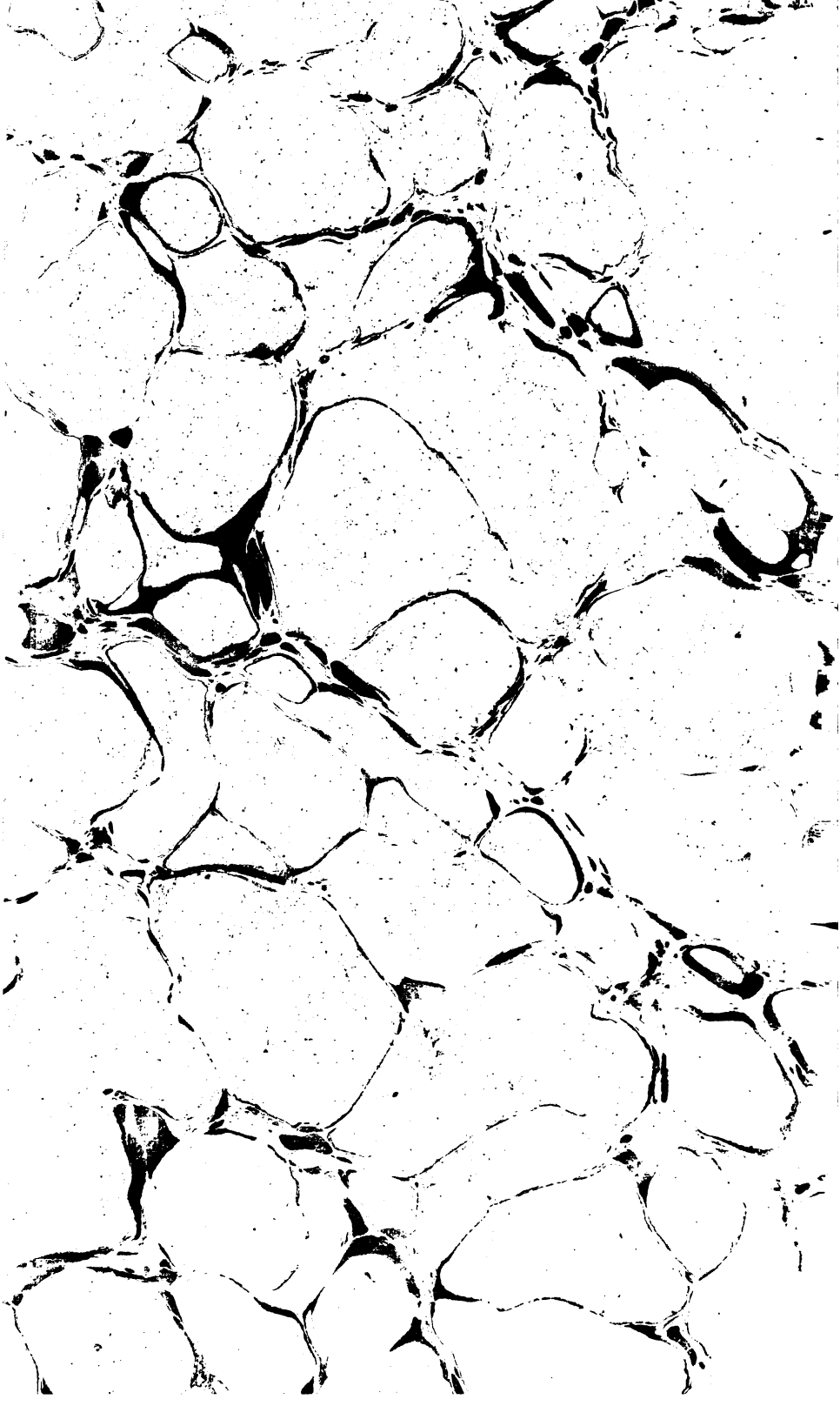
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


REESE·LIBRARY·
OF THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA




REESE·LIBRARY·
OF THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA



ARMAND BOURGEOIS

Le GÉNÉRAL BONAPARTE et la Presse de son époque

PREMIÈRE SÉRIE. — Préface d'EUGÈNE MARTIN

PARIS
HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
Librairie spéciale pour l'Histoire de la France et de ses anciennes provinces
5, Quai Malaquais, 5

1906

SE
T

REGENT LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Préface

On a dit autrefois que le journal avait tué le livre : on exagérait, car le livre trouve encore aujourd'hui des lecteurs. Mais le journal aurait le droit de se plaindre à son tour : car, combien de lecteurs parcourent de façon distraite et indifférente les innombrables feuilles qui passent sous leurs yeux ! Voyez, dans un compartiment de chemin de fer, ces numéros à peine lus dans la trépidation de la marche et qui, oubliés, jonchent les coussins et rappellent

Du spectacle d'hier l'affiche déchirée...

dont parle Musset. Qui se souvient, au bout de quelques instants, de ces articles où le journaliste avait essayé de mettre tout ce qu'il y a en lui de conscience, d'ardeur et de passion ?...

Si le journaliste n'était pas lui-même, comme le poète décrit par La Fontaine, cette chose légère, volant à tout sujet, et ne pensant plus le lendemain à son œuvre de la veille, il se dirait : « J'aurai ma revanche. » Seulement, il ne sera plus là pour la savourer.

Cette revanche, elle vient pour lui longtemps après, parfois au bout d'un siècle. Mais alors les érudits arrivent,

178787

comme M. Armand Bourgeois; ils ressuscitent et remettent en valeur ces articles épars en des feuillets jaunis. Que d'autres écrivent l'histoire d'après de longs et lourds mémoires, ou bien en secouant la poussière des archives officielles : M. Bourgeois s'adresse à la presse des époques disparues, et ces époques revivent dans toute leur intensité, avec toute la fièvre de leur existence.

Il est bon de connaître les faits dans leur ordre et à leur date : il est mieux encore de savoir l'émotion qu'ils causaient dans le pays. Et qu'est-ce donc, lorsqu'il s'agit de la période, à la fois tragique et glorieuse, de la Révolution? M. Armand Bourgeois publie : *Le général Bonaparte et la Presse de son époque.* Avec lui, nous tenons en mains ces journaux, plongés, comme on eût dit sous le Directoire, « dans les ombres de l'oubli. » Grâce à lui, on assiste à l'aube de cette gloire. Les lèvres des hommes apprennent à prononcer ce nom étrange. C'est surtout pour Bonaparte que semble avoir été écrit ce mot de Vauvenargues : « Les feux de l'aurore ne sont pas aussi doux que les premiers rayons de la gloire. »

Évidemment, le journal n'est pas l'histoire, ni peut-être même ne constitue les matériaux de l'histoire; mais, par lui, nous connaissons les mouvements de l'esprit public ; nous subissons ses entraînements, ses enthousiasmes et aussi ses défiances. Nous savons quelle était, en France, la popularité de Bonaparte après sa première campagne d'Italie ; quelle était aussi sa popularité au dehors, chez ceux mêmes qu'il avait vaincus, et qui admiraient, plus encore que chez nous, le négociateur, l'administrateur, l'homme d'État.

Et puis, le journaliste est parfois ce que, dans l'antiquité, on appelait le *vates,* un *vates* qui ne cherche pas toujours en haut ses inspirations, mais que la passion

politique, la haine surtout, rend parfois étrangement perspicace. Déjà, en 1792, entre Valmy et Jemmapes, un journaliste, qui s'appelait Marat, avait annoncé la défection de Dumouriez. En 1798, un journal dénonçait l'ambition de Bonaparte et voyait en lui le futur destructeur de la liberté.

Cette étude sur la presse au temps du Directoire est intéressante à rapprocher des pages que Sainte-Beuve a consacrées à un des maîtres du journalisme, à Mallet du Pan. Au début même de la Révolution, Mallet du Pan eut des vues profondes. C'est lui, en 1790, aux heures de l'anarchie spontanée dont Taine a parlé, qui répondait aux naïfs attendant le bien de l'excès du mal : « Non ! le mal ne peut produire que le mal », et il leur faisait entrevoir la Terreur imminente.

C'est lui encore qui disait : « La démocratie, en France, ne sera jamais qu'une révolution en permanence. »

Enfin, il avait prévu ce nouveau genre d'invasions barbares qui s'appellent l'insurrection de juin 1848, la Commune de 1871, lorsqu'il écrivait : « Les Huns et les Hérules, les Vandales et les Goths ne viendront ni du Nord ni de la mer Noire : ils sont au milieu de nous. »

Chose curieuse, ce penseur, ce grand esprit, même au temps d'Arcole et de Rivoli ou du traité de Campo-Formio, ne comprit pas la grandeur naissante de Bonaparte. Il se méprit sur le génie de l'homme en qui les uns voyaient un sauveur, les autres une menace.

Peut-être trouvera-t-on que la publication de M. Armand Bourgeois manque de suite et de méthode ; elle a, ce qui vaut mieux, la couleur et la vie. La figure charmante de la future impératrice Joséphine y apparaît de temps à autre, au second plan, et l'on aime à voir celle qui n'était encore que la générale Bonaparte, reçue en reine à Venise et pro-

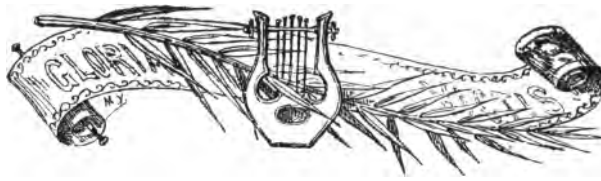
menée en gondole entre ces palais décorés en son honneur. Quel spectacle pour celle qui, quelques mois auparavant, était encore dans les cachots de la Terreur !

. . . . . .

Voilà pourtant ce que disent de vieux journaux... Que diront les nôtres dans cent ans ?... Je n'ose pas répondre à cette question.

E. MARTIN.

Châlons, 8 juillet 1906.



REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
CALIFORNIA

Avant-propos

Bonaparte préparant Napoléon ne mérite-t-il pas d'attirer profondément l'attention du penseur et de l'historien, et cette période intermédiaire n'est-elle pas de nature à tenter la plume de l'écrivain?

Je vais m'y essayer, en demandant aux journaux de l'époque leurs appréciations, qui sont des menus côtés de l'histoire, non négligeables, tant s'en faut, et tels et tels récits des événements qui, pour ne pas constituer un premier plan, n'en sont pas moins très intéressants.

D'autre part, les moindres gestes, les moindres paroles de l'homme célèbre, que la grande histoire a laissés dans l'ombre, ne sont-ils pas une glane qu'on aurait tort de dédaigner ? Cette glane, je me baisserai volontiers pour patiemment en former la gerbe dont je ferai profiter mes lecteurs.

Qui eût cru que l'élève de l'Ecole Royale militaire de Brienne-le-Château, tenue par les religieux Minimes, parviendrait à de si hautes destinées! Je rêve, quand je feuillette le programme des exercices publics des élèves de cette école pour l'année 1785 et vois parmi la liste de ceux qui devaient expliquer ou répondre sur des questions données, le nom de Buona Parte, d'Ajaccio, en Corse.

Peut-être paraîtra-t-il intéressant de connaître les sujets sur lesquels ces élèves devaient être interrogés :

Expliquer les trente-six premiers chapitres des *Hommes illustres de la ville de Rome*, depuis Romulus jusqu'à Paul-Emile ;

Donner une notion de la vie de chaque homme et rendre compte aussi du premier livre de Phèdre, ainsi que de la raison grammaticale des mots ;

Déclamer les fables de La Fontaine analogues à celles de Phèdre ;

Réciter la vie de chaque auteur avant l'explication qui devra en être faite ;

Répondre sur l'histoire de l'Ancien Testament, selon le *Petit Catéchisme historique* de M. Fleury ; sur la grammaire française et sur la géographie, conformément à un tableau dont la teneur était donnée.

Les humanités d'alors passaient pour plus approfondies qu'aujourd'hui. Ce programme en donne bien la note.

Brienne, le point de départ de Bonaparte, devait en être pour ainsi dire la fin, quand il y reparut pour livrer bataille aux alliés et les battre, lors de la fameuse campagne de France, ce dernier effort brisé par Waterloo.

N'est-ce pas en Champagne, à Brienne peut-être, que Béranger place sa chanson de l'aïeule racontant à sa petite-fille que Napoléon est entré chez elle pour se reposer quelques instants, lui montrant même le siège où il s'est assis, à quoi l'enfant émue répond :

— Il était assis là, grand'mère ?
— Il était assis là !...

. . . . . .

Ah ! ces souvenirs, qu'aujourd'hui encore ils nous remuent !

Que je comprends Georges d'Esparbès, le nouveau conservateur de Fontainebleau, s'efforçant de reconstituer dans l'admirable palais, les appartements du Premier Consul, auquel je dois consacrer un chapitre spécial.

— Que je comprends d'Esparbès, disant un jour dans une interview :

« On a dit que j'étais bonapartiste. Je suis Français et j'aime la gloire, mais j'ignore la politique. Je ne vois dans l'histoire que celle du passé. »

Et si je cite ce passage de l'interview, c'est parce que je l'approuve et qu'il représente ma propre façon de voir.

Hélas! si j'admire et si j'aime les gloires qui vont faire l'objet de mon ouvrage, que n'ai-je le talent de d'Esparbès pour les faire revivre, que ne puis-je faire passer, comme lui, le frisson patriotique dans les âmes?

Combien je regrette, toujours au point de vue de mon travail, d'avoir rencontré si peu, au milieu, cependant, de mes très nombreux documents, sur la Malmaison, où dans l'entourage du Premier Consul et de la séduisante Joséphine de Beauharnais, furent vécues les chevauchées si glorieuses des campagnes d'Egypte et d'Italie ; de la Malmaison qui, grâce à la générale Bonaparte, devint le rendez-vous des gens de lettres et des artistes du temps où, froidement didactiques, les poètes disaient des épingles « ces dards légers ».

Ducis, Lemierre, Népomucène Lemercier, Baour-Lormian, Andrieux, Legouvé, etc., durent leurs beaux jours à la Malmaison, dont la charmante Joséphine avait fait un élégant paradis.

Andrieux et Legouvé, le père du distingué académicien Ernest Legouvé, mort ces dernières années, laissèrent seuls des œuvres qui se recommandent ; le premier, *Le Meunier de Sans-Souci ;* le second, *Le Mérite des femmes.*

Le jeu de barres et des quatre coins était en honneur à la Malmaison, ce qui fut popularisé par la gravure. Il faisait oublier les complots tramés contre le Premier Consul, dans les moments où il habitait le château, témoin cette tabatière, exactement semblable à celle où il puisait son tabac, et disposée, ouverte, comme par hasard, sur une table. On espérait une méprise du Premier Consul ; le

tabac était empoisonné, comme le révéla l'examen de cette tabatière qui avait paru suspecte ; témoin encore les conspirateurs se déguisant en gardes consulaires pour se mêler à l'escorte et profiter d'un passage écarté pour se ruer sur les vrais gardes, les massacrer et s'emparer de Bonaparte.

Oui, c'est mon très grand regret de n'avoir point trouvé des détails étendus sur la Malmaison où tant de généraux et d'officiers firent leur cour à l'exquise Joséphine et peut-être plus encore à son célèbre époux, où tant de généraux triomphants fleuretèrent entre deux campagnes avec de ravissantes femmes, croyant sans doute à de nouveaux triomphes.

A la Malmaison, Bonaparte passa sans conteste les meilleures années de son existence, puisqu'il n'y avait point encore conçu l'ambition de Napoléon qui le perdit, et la France avec lui ; puisqu'il y aima, puisqu'il y pensa en poète, car on prétend que, se promenant sous les beaux ombrages du parc, il n'entendait jamais sans une douce rêverie le son des cloches des environs, tintant dans l'air du soir.

Oh ! quelle consolation pour la France, de penser qu'aujourd'hui, grâce au généreux don de M. Osiris, elle possède le château de la Malmaison, tabernacle de nos gloires nationales !

J'ai dit que nombreuses sont mes sources. On le croira sans peine, quand j'aurai énuméré les journaux suivants aux multiples feuilles, quoique avec quelques lacunes deci de-là, qui sont en ma possession et que j'ai tout lieu de considérer comme des raretés frisant l'introuvable :

Le Correspondant (an VI), *Nouvelles de Paris* (an VI, an VII), *Journal du soir* (an VIII), *Le Nouvelliste politique* (an VI), *Le Propagateur* (an VII), *Bulletin républicain* (an VI), *Bulletin de Paris* (an V, an VI), *L'Ami de la Constitution* (1795), *Feuille politique* (an VI), *Portefeuille politique et littéraire* (1795), *Journal politique* (an VII, an VIII), *Courrier universel* (1794-95-96), *L'Echo de l'Europe* (1797),

La Quotidienne (an VI, an VII), *Le Publiciste* (ans VI, VII, VIII), *Journal des Débats* (ans VIII, IX, X, XI), *L'Ami des Lois* (an VII), *Journal général de France* (1797), *Bulletin de la République* (an VI), *Le Thé* (an V), *La Toilette* (an VI), *Le Véridique* (1796), *Feuilleton de la littérature* (supplément à *La Quotidienne*).

C'est donc largement, qu'à l'aide de ces documents, on peut vivre une époque, la toucher du doigt, la respirer, en avoir la sensation présente, en subir la passion entraînante et neuve, en percevoir la vérité immédiate.

Je vais plus loin, je regarde comme de mon devoir, pour les générations actuelles, de ne point garder pour moi seul le fruit de mes trésors. Puissé-je leur communiquer, par suite, la passion de l'histoire de notre pays, car avoir cette passion, c'est avoir celle de la patrie.

ARMAND BOURGEOIS.

LE GÉNÉRAL BONAPARTE
et la Presse de son époque

PRÉLIMINAIRES

LE GÉNÉRAL BONAPARTE JUGÉ PAR SON TEMPS

Quel plus beau cadre à donner au travail que j'ai entrepris, que de faire connaître le point de départ de celui qui a étonné et qui étonne encore le monde!

N'est-il pas vrai qu'il est des hommes qui grandissent tout à coup au milieu de la multitude qu'ils surprennent, et qu'alors tous les regards, toutes les attentions se fixent sur eux ; qu'on recherche, par suite, les détails de leur conduite précédente; qu'on veut voir si l'on découvrira, dans ce qu'ils ont été, le principe de ce qu'ils sont. Tel est le cas du général Bonaparte.

Né en Corse, il fut élevé en France, à l'école militaire de Brienne, où il fit de bonnes études. Placé de bonne heure dans l'artillerie, il y parvint bientôt au grade de capitaine. Entre temps, il s'adonnait à l'étude de l'histoire et de la politique. Son inquiète activité, ses efforts pour imiter les héros de l'antiquité, passaient, aux yeux de ses camarades, pour de l'ambition démesurée.

Appelé au siège de Toulon pour en diriger les batteries, il trouve à redire aux dispositions des généraux, au risque d'être traité de présomptueux ; ceux-ci ne l'en consultent pas moins, et il contribue à la fuite des Anglais et à la reprise de la ville.

Nommé, en récompense, général d'artillerie de l'armée d'Italie, il se trouve forcé de seconder des plans qu'il désapprouve, et conçoit, dès lors, le projet de campagne que l'avenir devait lui réserver de mettre à exécution.

Puis, appelé à la défense des côtes de la Méditerranée, il remplit cette nouvelle mission avec autant de succès que d'économie et, brusquement, le Comité de Salut public le fait passer dans l'infanterie. Ce déplacement le mécontentant, il s'en vient à Paris pour solliciter la permission de se rendre à Constantinople, afin d'y servir contre l'Autriche. Le Comité y consentit, lorsque, sur ces entrefaites, arriva la fameuse époque de vendémiaire. Barras venait d'être nommé général en chef. Aussitôt, il s'adjoint Bonaparte comme lieutenant et le charge de repousser la dangereuse insurrection du 13 vendémiaire. Cette malheureuse journée fut couronnée de succès et valut à son auteur d'être nommé général de l'armée de l'intérieur. C'est alors qu'il fit plus ample connaissance de la jeune et riche veuve Joséphine de Beauharnais, qu'il épousa pour, peu après, la quitter et voler à la conquête de l'Italie, comme général en chef.

Il est jeune encore : il n'a que vingt-sept ans. Il est petit, il est mince, il a une figure pâle et maigre, mais pleine de feu et de fierté. D'un sang-froid admirable dans les dangers, il ne désespère jamais du succès ; les obstacles, au contraire, semblent le mettre plus à son aise. Il est sérieux et taciturne dans les grands cercles ; mais, dans l'intimité, il parle avec grâce et précision ; il se plaît dans les discussions littéraires, philosophiques et politiques, et pratique naturellement les vertus douces et domestiques.

En effet, si Henri IV est réputé s'être fait enfant avec les enfants, en les portant sur son dos et en marchant à quatre pattes, Bonaparte aimait à les porter sur ses genoux, tout en se mêlant à leurs jeux. Les petits Murat en surent quelque chose.

Ne nous est-il pas revenu qu'il passa d'heureux instants à la Malmaison, où le jeu de barres était en faveur, où il aima Joséphine de Beauharnais dans une poétique et douce intimité, toutes les fois que les événements politiques lui en laissèrent le temps ?

PREMIÈRE PARTIE

De la Campagne d'Italie au Traité de Campo-Formio (1796-1797)

CHAPITRE I

Une poignée de victoires. — Appréciations d'un rédacteur du Courrier Universel *sur les victoires d'Italie. — Les Français accueillis avec enthousiasme et crainte, tout à la fois. — Anecdote sur la citoyenne Bonaparte. — Quelques lettres. — Le général Bonaparte jugé à l'étranger. — L'envie qui laisse déjà percer le bout de l'oreille. — Intéressante particularité de l'île de Corfou.*

La campagne d'Italie est commencée, et brillamment commencée, par la victoire de Montenotte, dont Bonaparte rend compte au Directoire le 26 germinal, du quartier-général de Carrare (*Le Véridique* du 25 avril 1796).

Je dirai tout à l'heure mon regret et pourquoi je ne réédite pas ces rapports, ces lettres, ces proclamations, au style si éloquent et si chaud. Oui, elle est commencée, cette campagne d'Italie qui révéla le grand génie militaire de Bonaparte, qui fit l'étonnement et l'admiration du monde entier, qui couvrit la France d'une gloire incomparable jusqu'à ce jour.

A quoi tiennent donc les événements ! C'est la façon énergique dont il repoussa l'insurrection parisienne du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), qui attira l'attention sur lui en le faisant nommer, comme récompense, général de division, avec le commandement en chef de l'armée de l'intérieur. L'année suivante, grâce aux indications de Carnot, qui se connaissait en hommes, il recevait

le commandement en chef de l'armée d'Italie, qui se trouvait dans les plus tristes conditions à ce moment, car elle se faisait battre, se laissait désorganiser et manquait de tout. Bonaparte, ainsi qu'on va le voir, se chargea de la métamorphoser.

Quelques lacunes dans le grand nombre, pourtant, des journaux contemporains en ma possession, me privent certainement de plus d'un détail intéressant, sur ces batailles qui ont nom Mondovi, Castiglione, Arcole, Rivoli, où furent vaincus des généraux fameux comme Beaulieu, Wurmser et Alvinzi.

Maintenant, je me fais le glaneur en ce champ glorieux.

Dans le *Courrier Universel* du 28 avril 1796, on trouve un remarquable rapport où le général Bonaparte fait le récit du combat de Dego, de celui de Saint-Jean et de l'occupation de Montezemo. Je résiste avec peine au désir de le publier, ainsi que les proclamations si belles, si entraînantes du grand capitaine ; mais le tout n'a-t-il pas été réuni déjà tout spécialement, ne citerai-je que les deux tomes d'*Œuvres diverses de Napoléon*, qui ont paru en 1827, à Paris, Librairie ancienne et moderne, Palais-Royal, galerie de Bois, n° 263-264. Je sais bien que d'aucuns regretteront de ne point les trouver rééditées dans mon ouvrage ; mais étant donné son titre même, ne dois-je pas l'alléger de ces documents, si remarquables qu'ils soient ?

— Du quartier général de Cherasco, du 8 floréal an IV, rapport de Bonaparte sur la bataille de Mondovi ;

— Du quartier général de Lodi, du 27 floréal, an IV, rapport sur la bataille de Lodi ;

— Très remarquable appréciation sur les victoires d'Italie.

« Cesse de vaincre ou je cesse d'écrire », disait Boileau à Louis XIV. On peut l'appliquer à Bonaparte. La plume haletante du journaliste peut à peine suivre la marche impétueuse du général qui, en moins de quinze jours, a conquis tout le nord de l'Italie, dissipé des armées formidables avec des troupes qui manquaient de tout, vaincu et déconcerté un des plus fameux généraux du siècle et frappé un de ces coups qui changent brusquement la face politique de l'Europe.

« Déjà les puissances voisines ont acheté, par des soumissions et des contributions militaires, la conservation de leurs Etats. Les autres s'empressent, non plus de reconnaître la République, mais de rechercher son amitié ou de venir en personne subir ses

lois. La cour de Naples, celle du Pape, ont nommé des plénipotentiaires pour se rendre à Paris, comme jadis tous les souverains en envoyaient à Rome ; la Toscane s'applaudit de sa prudenee et de son respect pour la neutralité ; Venise voudrait bien faire oublier sa conduite ambiguë, en chassant les émigrés avec leur chef, en refusant un asile à Beaulieu et à son armée vaincue.

« L'explosion de ce coup de foudre a retenti sur le Rhin ; elle a enflammé d'émulation nos armées et consterné celles de l'ennemi. Il craint, en ouvrant la campagne, de doubler notre considération par de nouveaux triomphes ; il ose enfin nous témoigner son estime. C'est par des bals, des fêtes, que ces barons, ces hauts et puissants seigneurs cherchent à captiver des roturiers que, naguère, ils affectaient de mépriser.

« La cour de Vienne, n'osant plus se fier à ses plans de campagne ni à son système héréditaire, regrette de n'avoir pas accepté la paix et, pour n'avoir pas su renoncer, au nord, à la possession de quelques provinces ingrates et rebelles, voit lui échapper, au midi, la plus riche, la plus belle partie de ses états.

« Ebranlée de la même secousse, l'Angleterre se venge en vain de nos succès par de nouvelles perfidies envers la maison d'Orange, comme envers celle de Bourbon. En vain, pressés par le danger commun, les partis du ministère et de l'opposition se rapprochent : ils ne peuvent plus empêcher cette Vendée, si perfidement alimentée, de s'éteindre ; cette coalition, si chèrement payée, de se dissoudre ; ces vastes projets de suprématie politique et commerciale de tourner contre eux-mêmes ; et tout le poids d'une guerre, dont ils devaient seuls recueillir l'avantage, de retomber sur eux seuls en les écrasant.

« Ainsi la France, qu'on voulait effacer de la carte d'Europe, en devient le point le plus marquant. Cette République, qu'on songeait à partager, ôte ou donne des Etats aux rois vaincus. Ses immenses ressources, doublées par l'esprit de liberté qu'on a soufflé, par l'habitude des conquêtes auxquelles on l'a forcée, par la force d'un gouvernement constitutionnel qu'on affermit en voulant le renverser, lui assurent, maintenant, une influence aussi étendue que brillante ; et c'est surtout en jetant dans la balance l'épée de Bonaparte, qu'elle a rompu pour jamais l'équilibre que la coalition croyait avoir établi. » *(Courrier Universel* du 24 mai 1796).

La situation est peinte à merveille par cet article et donne absolument la note du moment. Quels beaux jours pour notre histoire !

Que dit-on à Paris ?

Que Bonaparte continue d'avancer dans le cœur de l'Italie ; que nos troupes sont devant Bologne, qui lui a envoyé des députés ; que le général Augereau s'avance dans la Romagne.

Que le duc de Parme allait vendre sa vaisselle et ses diamants pour payer les deux millions auxquels les Français l'ont imposé, lorsque les habitants de sa capitale se sont cotisés pour lui avancer cette somme ; qu'il vit en bonne intelligence avec ses sujets et avec les Français.

Qu'à Milan, la moitié des habitants avaient arboré la cocarde tricolore avant l'arrivée des Français ; que les nobles avaient fait dégalonner leur livrée et mettre des nuages sur les armoiries de leurs voitures ; qu'on avait affiché au palais de la cour : « *Maison à louer, les clefs chez le commissaire Salicetti* ».

Que le duc de Modène, peu curieux de la visite des Français, s'est retiré à Venise, laissant pour la rançon de ses Etats 30.000 sequins (5 millions 100 mille livres), mais qu'il n'en a pas été quitte à si bon compte et a été taxé de dix millions, sans compter vingt tableaux des plus grands maîtres.

— Une petite anecdote. On racontait que l'épouse du général Bonaparte venait d'être galamment dénommée *Notre-Dame des Victoires*. Et quel nom donnerons-nous à Mme Tallien ? demandèrent quelques-uns de ses adorateurs présents. — Appelez-la, leur répondit-on, *Notre-Dame de Septembre*. (*Courrier Universel* du 1er juin 1796).

En est-il beaucoup qui savent ce qui amena l'appellation bien connue de *Notre-Dame de Septembre ?* Les à côté de l'histoire ne sont pas seulement captivants, mais ils contribuent encore à la confirmer. Aussi, citerai-je volontiers cette lettre d'un adjudant général de l'armée d'Italie, en date du quartier général et de Milan, le 2 prairial an IV :

« Il y a quelque temps que je ne vous ai donné de mes nouvelles ; les courses rapides que j'ai faites dans la dernière quinzaine ne m'ont pas laissé un moment de liberté. Je suis allé de Chambéry à Plaisance, à Piziggtono, retourné à Chambéry, et j'ai rejoint l'armée à Milan, dans l'espace de quinze jours. Si ma marche a été rapide, la

sienne (celle du général Bonaparte) ne l'a pas été moins ; elle a obtenu et obtient tous les jours des succès propres à consterner l'Europe. La bataille de Lodi, gagnée le 23 floréal, par un coup d'audace qui caractérise les Français, nous a valu et assuré la conquête du Milanais. Notre armée, qui est entrée déguenillée et ruinée en Italie, se rétablit et sera bientôt dans l'état le plus florissant. Beaulieu, consterné, s'est renfermé dans les marais de Mantoue : nous allons l'y chercher, nous ne lui donnons pas le moindre repos. Il faut détruire entièrement l'armée autrichienne. Cette affaire terminée, nous ne trouverons plus aucun obstacle pour marcher au Capitole. L'entrée de l'armée française dans Milan a été on ne peut plus flatteuse : toute la ville, qui s'empressait de voir cette armée victorieuse, des bals et des soupers, des fêtes. La cocarde nationale a été arborée. Il s'est formé de suite une garde nationale qui fait le service, de concert avec la troupe. Une Municipalité composée d'hommes honnêtes et probes a été organisée : c'est encore *chose assez singulière*, un *duc* qui est à la tête.

« L'armée observe la plus grande discipline ; à peine s'aperçoit-on, dans Milan, qu'on est dans une ville conquise et qu'on fait le siège du château, où l'ennemi a laissé 2.000 hommes, qu'il doit regarder comme perdus ».

Parmi les objets de science et d'art que l'on transporta de Milan à Paris, outre les cartons de l'école d'Athènes, par Raphaël, plusieurs tableaux du *Guide*, du *Corrêge* et des *Carrache*, on distinguait un manuscrit, écrit sur le papyrus d'Égypte, ayant environ onze cents ans, sur les antiquités de *Joseph*, par *Ruffin*, et un autre de *Virgile*, ayant appartenu à *Pétrarque*, avec des notes de sa main.

Qu'on a raison de dire de l'Italie : patrie des arts !

— Prise de Peschiera par Bonaparte, le 13 prairial. Manifeste du même à la République de Venise. Lettre du même au Directoire, équivalant à un rapport sur ces derniers faits. Il y apprend que les Autrichiens sont entièrement expulsés de l'Italie.

— Nouvelle lettre au Directoire, datée du quartier général de Peschiera, du 25 prairial. Elle rend compte de la conspiration de Pavie, du combat et de la prise de cette ville.

— Proclamation du 9 prairial au quartier général de Brescia, où Bonaparte donne à réfléchir aux rebelles.

— Du quartier général de Milan, 20 prairial, il fait connaître au Directoire qu'après le combat de Borgetto, le passage du Mincio, la prise de Peschiera et la fuite de l'ennemi dans le Tyrol, l'armée a investi la ville de Mantoue. Nombre de détails intéressants sont dans cette lettre.

— Au théâtre de Milan, on jouait le *Caton d'Utique* de Metastase. Bonaparte et Masséna assistaient au spectacle. On fit répéter trois fois la scène entière, à la fin de laquelle Caton, renvoyant l'agent de César, lui dit : « Retourne chez le tyran qui t'envoie, va courber ton front sous celui que tu appelles ton maître, mais cesse de prendre le nom de romain tant que tu vivras dans l'esclavage. »

Le parterre aurait voulu forcer Bonaparte à recevoir une couronne de lauriers ; il ne put se soustraire à l'enthousiasme *(al fanatismo)* qu'en s'esquivant par une des portes latérales du théâtre *(Courrier Universel)*.

— Lettre du général Bonaparte au Directoire, l'informant de la prise de Bologne et de la citadelle d'Ancône. (Quartier général de Pistoja, 8 messidor).

— Du quartier général de Milan, le 14 messidor, Bonaparte apprend au Directoire exécutif qu'il s'est emparé de Corfou, où il organise le régime démocratique.

Une très curieuse particularité :

Lorsque le général français Gentily débarqua dans l'île, le peuple le reçut avec enthousiasme. A sa tête, était le *papa*, ou chef de la religion du pays, homme instruit et d'un âge déjà avancé. En s'approchant du général, il lui dit :

« Français, vous allez trouver dans cette île un peuple ignorant dans les sciences et les arts qui illustrent les nations ; mais ne le méprisez pas pour cela ; il peut devenir encore ce qu'il a été. Apprenez, en lisant ce livre, à l'estimer. » Le général ouvrit avec curiosité le livre que lui présentait le *papa*, et il ne fut pas peu surpris en voyant que c'était *l'Odyssée*, d'Homère.

Ne sont-ils pas prenants, ces reflets d'un passé glorieux aussi ?

— Du quartier général de Ciamône, 21 fructidor, Bonaparte informe le Directoire de la victoire de Bassano, remportée sur le général Wurmser.

— Dans une lettre datée du quartier général de Bassano, le 23 fructidor, il donne plus de détails encore des combats successifs

couronnés par celui de Bassano, et demande des récompenses pour ceux qui se sont distingués.

Ah! il aimait le soldat et tenait à ce qu'il ne fût jamais oublié! Combien lui durent le sabre d'honneur qui faisait l'orgueil de plus d'une humble famille!

Avant de parvenir à forcer le vieux général autrichien Wurmser dans Mantoue, Bonaparte s'est vu obligé de livrer et de soutenir les plus terribles combats: ceux de Céréa, Castellare, de Porte-Legano, de Castelli et Saint-Georges, qui forcèrent l'ennemi, très désemparé et très décimé, à se rejeter dans Mantoue (*Courrier Universel* du 27 septembre 1796).

Tout cela avait une promptitude d'éclair, bien faite pour déconcerter des ennemis qui étaient loin d'être à dédaigner.

Quelle magie!... Quelle merveille, enfin, que cette campagne d'Italie, qui, indépendamment des qnalités hors ligne et sans exemple jusque-là, de stratège, prouva encore ce qu'on peut faire avec des soldats bien entraînés et qui avaient toujours les yeux sur leur drapeau, comme, au fond de l'âme, l'amour sacré et intransigeant de la patrie!.. Pour ceux qui succombaient, quelle consolation de sentir que leur sacrifice avait des résultats si grandioses! Pour ceux qui restaient, combien les joies du triomphe les transfiguraient!

Cette première campagne, ce beau lever de soleil, ce premier acte de la grande épopée, ne laisse pas derrière lui, tant s'en faut, au point de vue de la tactique militaire habile et audacieuse, le dernier tableau qui a nom la campagne de France, car, avec pas plus de moyens qu'à son arrivée en Italie, Bonaparte, devenu Napoléon, tint tête aux innombrables armées des alliés, les battant l'une après l'autre avec une foudroyante rapidité: Champaubert, Vauchamps, Montmirail, Marchais, sur un parcours de 25 kilomètres, en sont un mémorable exemple. Sans d'imprévues trahisons, il sauvait la situation, et le dernier acte du drame eût été même trouvé le plus beau, car il représentait, aux yeux de l'Empereur, son dernier homme, son dernier fusil, son dernier canon. Mais nous sommes loin encore des pleurs, et je n'ai pas fini, tant s'en faut, de parler des joies, des triomphes et des beaux jours de la gloire française.

CHAPITRE II

Tout n'est pas rose à Venise. — On envisage le cas où Bonaparte deviendrait un dictateur. — Bruits de conspiration et de menées contre-révolutionnaires. — Petite note satirique. — Wurmser se défend avec acharnement.

Avant de continuer, qu'il me soit permis de demander quelque crédit pour certains mélanges de dates amenés par un tel maniement et une telle diversité de feuilles. L'intelligence du lecteur — ceci est pour me rassurer -- y suppléera facilement.

Qu'il y a à cueillir dans cette prodigieuse odyssée de l'armée d'Italie ! Qu'on en juge par ce qui suit :

Extrait d'une lettre particulière de l'armée d'Italie

« Les Français sont détestés dans ce pays-ci. J'ai été à deux doigts d'être assassiné à Venise ; la fortune m'a sauvé. Depuis deux jours le gouvernement y a changé de forme, il est démocratique. Il n'y a plus de doge ni d'inquisiteurs d'Etat. Le mot de *cittadino* remplace celui d'*excellenza* ; mais comme on nous a coulé bas une frégate qui voulait entrer dans le port et massacré l'équipage, Buonaparte demande dix têtes. Nous tenons toute la côte et rien n'entre plus dans Venise ; ils n'ont plus d'eau douce.

« Des députés de Venise sont près de Buonaparte, avec plein pouvoir de consentir à tout ce qu'il pourra désirer. »

(*La Quotidienne*).

En date de Milan 5 mai, de très intéressantes et pittoresques choses parviennent à la connaissance. Le général en chef Buonaparte est attendu d'un moment à l'autre. On lui prépare de magnifiques fêtes ; les patriotes de cette ville espèrent qu'à son arrivée il mettra la dernière main à l'édifice de la liberté lombarde. Déjà la déclaration qui confirme cette nouvelle existence, a été célébrée par des réjouissances. Il n'y a qu'à en demander la relation enthousiaste au *Journal des patriotes de l'Italie* : « L'archevêque de Milan a fait rendre grâce au Très-Haut pour la déclaration de notre liberté. Un grand nombre de belles citoyennes

ónt assisté à la cérémonie et il s'y est fait plusieurs mariages à la républicaine. Quelques prêtres ayant vu la parade des braves gardes nationaux, jetèrent leurs tristes habits noirs et prirent l'uniforme légionnaire et le panache tricolore. Les filous firent de bons coups et quantité de montres furent enlevées avec adresse. On baptisa un républicain français. Un capucin se coupa la barbe. Après le *Te Deum*, on chanta la *Carmagnole* et on joua le *Ça ira*. Pendant les litanies, au lieu de dire le *Kyrie*, on cria *Vive la République*. L'archevêque était un peu inquiet de ce contraste plus grand que celui même de l'architecture gothique du dôme. A la fin, il se décida à donner à tous, en masse, la bénédiction. »

De Gênes, le 15 mai, on apprend que Bonaparte est à Venise, tout occupé de régénérer cette république.

De Paris, 23 mai, on fait savoir qu'on prépare une nouvelle expédition dans les ports de la Manche ; on ne cache point que l'Angleterre n'en soit l'objet. On ajoute qu'on destine Bonaparte à aller s'essayer contre les Anglais.

Le 18 mai, le général Bonaparte partait de Milan pour Venise et y organisait le nouveau gouvernement. La représentation vénitienne devait être composée de deux Chambres, haute et basse, afin de concilier les intérêts de la noblesse et de la bourgeoisie. La puissance des Vénitiens devait se réduire à la marine marchande, la marine militaire, jusqu'aux ouvriers, devant passer au service de la France. A cette condition, il était donné aux Vénitiens d'aspirer à l'alliance de la République française. Le général Augereau avait préparé ces dispositions en entrant à Venise avec 800 hommes de troupe et en y faisant planter l'arbre de la liberté.

Tout cela ne se fit pas sans résistance préalable. Le 12 mai, il avait été arrêté définitivement que le gouvernement serait démocratique et qu'on laisserait entrer les Français dans Venise, pour qu'ils fissent les arrangements qu'ils jugeraient convenables. Mais dès que les manifestes et proclamations de la nouvelle municipalité érigée sur le pied français furent publiés et affichés, le peuple entra dans la plus grande fureur, arracha tous les placards et les mit en pièces sur la place Saint-Marc, fondit ensuite dans les maisons des nouveaux municipaux et y causa beaucoup de dommages. Le peuple, enfin, secondé par les Escla-

vous, s'est emparé de l'arsenal, a équipé les chaloupes canonnières et les a placées aux endroits où les Français pouvaient arriver sur Venise du côté de la terre ferme. On a parlé plus haut, du reste, des crimes que les émeutiers commirent contre les Français. D'autre part, ils s'étaient portés au palais du doge, pour le forcer à reprendre sa dignité, sans pouvoir le trouver.

De pareilles scélératesses demandaient qu'on sévît, ce que le gouvernement français ne manqua pas de faire.

Tout d'abord, la liberté et l'égalité furent proclamées solennellement et les habitants arborèrent le drapeau tricolore. L'évêque et un grand nombre de nobles soupçonnés d'avoir fomenté l'émeute furent mis en arrestation, une contribution de 5 millions 400 mille livres fut imposée à la ville; on saisit toute l'argenterie, même celle des particuliers. Les armes furent enlevées partout. On fit un inventaire des propriétés des nobles, dont les revenus furent provisoirement confisqués au profit de la République. Les impôts sur le vin, le pain, le sel, la viande, le tabac furent abolis, ainsi que la noblesse et tous les titres.

Enfin, l'apaisement se fit et les Français créèrent une municipalité de 60 membres, de tous états et de toutes nations, tels que Grecs, juifs, gentilshommes, bourgeois, etc. Voici quel fut le manifeste de la nouvelle municipalité.

« Depuis cinq cents ans, les nobles seuls pouvaient parvenir à la régence. Ils renoncent aujourd'hui de leur propre mouvement à cette prérogative. En attendant que les différentes provinces de la république de Venise aient nommé leurs représentants, la municipalité provisoire de 60 membres sera chargée du gouvernement. Il y a amnistie générale et oubli du passé. Les ex-nobles peu fortunés et leurs femmes seront pensionnés par l'Etat, en récompense de la bonne volonté avec laquelle ils ont renoncé aux privilèges dont ils jouissaient. Toutes les personnes qui ont éprouvé des pertes dans l'insurrection du 12 seront indemnisées. Toutes les dettes contractées par l'ancien gouvernement sont reconnues et la nation se charge de les acquitter. L'établissement de la banque, celui de la monnaie et du fisc seront maintenus dans l'état où ils étaient. »

On sent en tout cela la main sage de Bonaparte.

Quant au doge, il avait fait imprimer et publier un écrit dans lequel il annonçait qu'il s'était démis, le 14 mai, de sa dignité

et que le ci-devant gouvernement aristocratique était remplacé par une démocratie ou gouvernement populaire.

La paix demeure de plus en plus probable.

De Milan, 20 juillet. Bonaparte attendait depuis plusieurs jours un courrier auquel était subordonné son départ pour Udine où la paix définitive avec l'Empereur devait se consommer. Le courrier désiré venait d'arriver et Bonaparte, en rompant le cachet et en ouvrant la dépêche, ne fut pas maître d'un mouvement qui décela sa joie; c'est peut-être la première fois où il a été pénétrable, fait-on remarquer.

Des ordres furent donnés aussitôt pour hâter la confection des superbes présents qu'il destinait aux ministres de l'Empereur. Il faisait frapper, d'autre part, des médailles pour immortaliser ses victoires, et dresser des arcs de triomphe, pour célébrer le courage de son armée.

Il partit immédiatement pour la conférence d'Udine.

Quelques jours avant son départ, faisant toujours œuvre d'administrateur, il avait incorporé la ville et le territoire de Vérone à la République cisalpine.

Venise supportait difficilement son joug. Son gouvernement avait insinué à Bonaparte qu'après la perte de la Dalmatie, Venise devait s'attendre à la ruine. C'est de cette province qu'elle tirait tous les bois pour la construction des vaisseaux et des édifices, ainsi que les meilleurs matelots, les bêtes à cornes.

En attendant, Bonaparte défendait le port des poignards et d'autres armes cachées, sous peine de deux mois de prison.

Tandis que Bonaparte travaillait en Italie à la gloire de la France, il était en butte aux menaces des Jacobins. Je cite à cet égard l'article intitulé : *le Général Buonaparte et l'armée d'Italie*, article qui, en vérité, fait penser au fameux 18 brumaire.

« Je cherche qui mérite à Buonaparte la préférence injurieuse qu'on lui donne sur tous les généraux de la République, en l'associant aux projets d'une faction dont le nom fait rougir ceux mêmes qui la composent. Les Jacobins regardent-ils sa conduite au 13 vendémiaire comme un gage de sa fidélité ? Mais quand même sa gloire et ses services n'auraient point effacé la trace de sang qui rejaillit sur lui, chacun sait qu'à cette époque, Bonaparte, jeune subalterne obscur, obéissait aux ordres d'un

chef. Aussi l'horreur de cette journée affreuse doit-elle retomber à jamais sur la tête de ceux qui l'avaient préparée et qui en précipitèrent la fatale explosion.

« Placé depuis lors à la tête de l'armée d'Italie, Buonaparte, dans les circonstances les plus difficiles, a développé les ressources d'un caractère digne de sa fortune et supérieur à ses revers. On a beaucoup loué son courage, son activité prodigieuse et ce coup d'œil si prompt et si sûr, qui dans les plus grands dangers, lui découvre tout à coup des ressources aussi certaines qu'imprévues ; mais on n'a point assez étudié l'art avec lequel il a dirigé l'impétuosité du soldat et contenu la jalousie des généraux ; sa prudence froide au milieu de l'incendie qui menace de consumer toute la Lombardie, sa politique adroite dans l'organisation de la république cisalpine et surtout ses moyens imperceptibles par lesquels, sans obtenir l'attachement et la confiance des Italiens, il a tellement subjugué leur opinion et leurs vœux, qu'il s'est fait, au milieu d'eux, une existence absolument isolée, et que de tous les généraux qui ont partagé ses travaux, aucun ne partage son influence ni son pouvoir. En examinant avec soin cette position aussi neuve qu'imposante et qui semble justifier le délire même de la plus vaste ambition, qui croira que Buonaparte, après avoir porté les armes françaises en Italie plus loin que Villars et Vendôme, voulut devenir, à la tête d'une armée révolutionnaire, l'émule de *Rossignol* et de Ronsin?

« Tel est pourtant le rôle que lui destinent aujourd'hui ceux qui le flagornent avec aussi peu d'adresse que de pudeur. J'avoue que je ne connais aucune circonstance capable de déterminer un homme que personne n'accusera d'une folie à se charger d'une entreprise pareille. Cependant, il n'est peut-être pas inutile d'en calculer ici l'infaillible résultat.

« Supposons que dans le sein du Directoire exécutif une majorité coupable eût formé le projet d'asservir ou de mutiler la représentation nationale et de marcher au gouvernement militaire sous les drapeaux d'un général victorieux ; supposons encore qu'elle eût choisi Buonaparte, que celui-ci se prêtât à l'exécution de ce plan odieux ; eh bien ! l'instant qui le verrait donner à ses troupes l'ordre de franchir les Alpes pour marcher contre la capitale, cet instant aurait déjà flétri ses lauriers et préparé son échafaud. »

Et enfin, après avoir examiné une à une les diverses tentatives possibles dans la circonstance. mais douteuses comme succès, l'auteur termine de la sorte : « Mais enfin j'accorde tout; il vaincra : son étoile fera pâlir celle de la liberté. Supérieur à tous les obstacles comme à toutes les lois, il aura l'effroyable avantage d'anéantir la constitution, l'ordre social, la fortune publique, les propriétés des citoyens. Je le répète : le jour de cet horrible triomphe sera la veille de son supplice; le lendemain, ses succès appartiendront à l'histoire et sa tête au bourreau. »

. . . . . .

(*La Quotidienne* du 5 août 1797).

Que signifient ces quelques lignes de *La Quotidienne* du 10 août et faut-il les rapprocher de ce qui précède :

« J'ai vu hier deux officiers de l'armée d'Italie : je leur demandai si les troupes qui, selon l'expression de Buonaparte, *devaient repasser les Alpes avec la rapidité de l'aigle*, s'étaient déjà mises en marche; il s'en faut de beaucoup, me répondirent-ils, que ce soit là l'esprit qui anime la majorité des soldats français qui sont en Italie ; la division de Bernadotte et une grande partie de celle de Serrurier, qui sont composées de cavalerie, se sont franchement déclarées contre un tel projet; si nos camarades égarés s'ébranlent, disaient hautement les braves dragons, *nos chevaux iront plus vite que les aigles et nous ne souffrirons pas que la patrie soit de nouveau livrée aux oiseaux de proie.* »

Anecdote officielle, est-il en outre mis entre parenthèses.

Ces quelques phrases rendraient véritablement songeur.

On parle, en effet, de conspiration tramée contre le Corps législatif, de menées contre-révolutionnaires.

Une petite note satirique du *Thé*, du 2 août 1797. *Le Thé* a, du reste, pour devise : *Je vois de loin, j'atteins de même* (La Fontaine) :

« La fameuse harangue du général Buonaparte a fait parler les muets et marcher les boiteux. A son exemple, le général Augereau vient de faire aux soldats de sa division un discours de la plus grande éloquence sur tous les lieux communs de la Révolution. A l'exemple d'Augereau, chaque capitaine a péroré sa

compagnie et le dernier caporal s'est cru dans l'obligation de haranguer les tambours. S'il faut à ces orateurs un Tite-Live, M. Poultier leur en servira. Son empressement à recueillir jusqu'aux moindres expressions du héros de l'Italie, le désigne d'avance à cet honorable emploi; l'exactitude dont il se pique nous assure qu'il nous les transmettra avec la plus grande fidélité.

BERTIN D'.....Y.

Redoute-t-on déjà l'influence de Bonaparte ?

Voici ce que dit *le Journal général de France*, du 7 août 1797 :

« Augereau doit être arrivé à Paris, il y vient avec une simple permission de Buonaparte pour prétendues affaires de famille. Le ministre de la guerre est, dit-on, fort surpris de ce voyage, pour lequel on n'a pas demandé son avis ni celui de son prédécesseur. »

Je conviens que les documents que je possède m'ont fourni peu sur l'an IV et sur l'an V; c'est à mon très grand regret, encore est-il que je me serais reproché de passer sous silence ce peu, malgré tout, bien intéressant. Je me dédommagerai avec l'an VI, où le copieux des choses rapportées effacera tout à fait, je l'espère, la certaine désillusion que j'ai fait éprouver au lecteur.

A propos de ces documents, dirai-je encore, si j'étais encouragé à faire une nouvelle édition de mon œuvre, si mes premiers sacrifices, en un mot, étaient récompensés, je crois que je me déciderais et, cette fois, j'ajouterais une annexe contenant *in extenso* ces admirables rapports, lettres et proclamations de Bonaparte au Directoire, qui les émaillent. L'idée peut être bonne et je crois finalement qu'on m'en saurait gré. Ne serait-il pas difficile, en effet, aujourd'hui, de trouver un recueil de ces écrits? A l'avenir de parler!

CHAPITRE III

Conclusion de la paix. — Bonaparte jugé par un journaliste allemand. — Magnifique réception faite à Venise à la citoyenne Bonaparte. — Congrès de Radstat. — Toujours des soupçons de dictature. — Aspirations vers la paix. — Amusante poésie tendancieuse. — Etat des forces de l'armée d'Italie. — Arrivée de la citoyenne Bonaparte en pleine négociation de paix. — Nomination de Bonaparte comme général en chef de l'armée d'Angleterre. — Attitude réservée de Bonaparte. — La joie de la conclusion de la paix. — Éloges de Bonaparte. — Il part présider la légation française au Congrès de Radstat. — Description du drapeau de l'armée d'Italie.

Tout ce qui va suivre nous fait entrer de plus en plus dans la phase héroïque, j'allais dire la fable.

Peut-on citer, dans les fastes des autres nations, des épopées semblables? Quelle France splendide nous pourrions être aujourd'hui, si le traité d'Amiens avait fermé l'ère des conquêtes! Le rêve était trop beau. Pour un seul rouage de changé, que de conséquences funestes de l'avenir! Si Joséphine de Beauharnais eût donné un héritier à son mari, il y a lieu de croire que Bonaparte n'eût pas eu des idées ambitieuses, qui le perdirent en le poussant à des agissements tyranniques envers le pape Pie VII, et à solliciter une alliance avec une archiduchesse d'Autriche, laquelle ne se montra jamais à la hauteur du grand rôle auquel elle était appelée. Combien elle fut nulle! L'amour maternel ne la secoua même pas; elle eût pu faire que Napoléon II régnât, en prêtant la main à ses partisans de France. Elle tomba du rang d'impératrice à celui de duchesse de Lucques: elle ne s'aperçut même pas de la différence.

Que Rostand a raison de faire dire au duc de Reischtadt, dans *L'Aiglon :*

... Inspirez-moi, mon Dieu,
La parole profonde et cependant légère
Avec laquelle on peut pardonner à sa mère.

Mais je tombe dans des digressions. Je dirai seulement, pour mon excuse, qu'il n'est aucun historien qui ne soit hanté par des réflexions personnelles sur le grand drame napoléonien.

Maintenant, aux faits !

Ce qui prouve combien le nom de Bonaparte grandissait dans les esprits, c'est le commencement de cette lettre qu'Ibrahim, pacha de Scutari, écrivait au général :

« Dieu est grand et ses œuvres sont merveilleuses ! Au général suprême qui protège la loi d'Isa (Jésus) ; à l'homme puissant de la République française, général des généraux nommé Bonaparte, sublime vainqueur des contrées d'Italie et général en chef, fidèle, estimé, miséricordieux et bienfaisant : c'est à vous que j'adresse cet écrit, principal des généraux... etc. »

Bonaparte jugé à l'étranger. — C'est une feuille d'Allemagne, dont je regrette, toutefois, de ne pas rencontrer le nom, qui le fait comme suit :

Bonaparte en Italie. — Bonaparte dirige l'ensemble des Républiques, auxquelles il donna l'existence en Italie, avec un pouvoir aussi illimité que s'il était déjà dictateur de cette belle partie de l'Europe. Jamais commandant en chef d'une force armée ne concentra plus énergiquement tous les pouvoirs : militaire, politique et civil, législatif et exécutif, monarchique ou populaire ; ici, on le voit organiser une garde nationale ; là, abolir les titres de noblesse, des droits de naissance ou de féodalité ; ici, presser la confection d'une Constitution ; là, arrêter tout à coup les travaux d'une nouvelle législation ; ici, établir un gouvernement, un Corps législatif, toute la hiérarchie d'officiers politiques et civils ; là, les supprimer, les congédier, les appeler près de lui, leur donner d'autres fonctions ; ici, composer, amalgamer une République ; là, la dissoudre ou la morceler pour l'associer à d'autres éléments ; ici, lui fixer des bornes ou les étendre ; là, les ôter ou les rétrécir ; tenir d'une main l'épée, de l'autre la plume, et poser quelquefois celle-ci pour prendre le bâton, marque de l'autorité suprême. La République Cispadane disparaît, la Transpadane s'évanouit comme une ombre, et la Cisalpine prend sa place ; la République Vénitienne n'est plus. Gênes, dépouillée de l'éclat que lui donnaient ses richesses, est heureuse encore de trouver, dans l'existence que Buonaparte lui a laissée, d'après les formes

françaises prescrites à son gouvernement, par le traité de Montebello, l'espoir de ne point être effacée entièrement du nombre des puissances indépendantes. Les rois de Naples et de Sardaigne cherchent, dans des sacrifices et dans la subordination de leurs troupes, un préservatif contre l'esprit révolutionnaire qui les menace. Rome, privée de ses plus belles provinces, tremble de voir anéantir ce qui lui reste encore de puissance et croit déjà voir, dans la mort prochaine de Pie VI, la fin de l'autorité pontificale. L'infant duc de Parme existe, comme prince, uniquement par la protection que Buonaparte vient de lui accorder. La Toscane seule, comme un point clair et lumineux au milieu d'un ciel couvert de nuages, conserve encore sa tranquillité et son indépendance, malgré l'atteinte qu'y a portée la possession passagère de Livourne.

« Buonaparte règle les destins de l'Italie par des ordres, écrits avec tant de rapidité, que bien souvent il a de la peine à les lire lui-même ; son caractère vif et agissant ne lui laisse pas le temps de les tracer avec netteté. Deux de ses aides-de-camp, très capables dans ce genre de travail, les débrouillent, et ce sont eux qui, continuellement occupés sous la direction du général de division Berthier, chef de l'Etat-Major général de l'armée d'Italie, sont, avec celui-ci, les dépositaires de ses volontés et de ses secrets ; ce sont eux qui rédigent ses plans et qui en soignent l'exécution ». (*Bulletin de Paris* du 16 septembre 1797).

Cet examen politique de l'Italie prouve une grande connaissance des choses de la part de son auteur ; mais où l'on se refuse à abonder dans son sens, c'est quand il semble prétendre que Bonaparte manque d'esprit de suite, car c'est précisément ce à quoi il est merveilleux.

— Quelques détails intéressants touchant la citoyenne Bonaparte.

Venise, le 15 septembre 1797.

« Le général Berthier vient de faire publier une proclamation de Buonaparte, qui défend l'exportation des grains par mer, comme il l'avait défendue du côté du Tyrol. Cette défense était d'autant plus nécessaire, que nous sommes tous les jours à la veille de manquer de pain. Le vin est devenu très rare. L'état de nos finances est tel, que nous serons obligés de vendre l'argenterie qui reste encore dans nos églises, pour faire face à nos en-

gagements envers les Français. L'inquiétude générale qui règne dans les esprits vient de déterminer la Municipalité à décréter les cartes de sûr, et celui qui sera trouvé dans les rues sans en être muni, sera puni suivant la rigueur des lois auxquelles on travaille.

« Malgré cela, la présence de la citoyenne Buonaparte donne en ce moment même, à notre ville, l'apparence de la joie et du bonheur. Hier on a fait illuminer pour elle, l'espace de près de deux milles, toutes les maisons et les palais qui sont le long du grand canal, ainsi que toutes les barques et bâtiments qui s'y trouvaient. Elle a joui de ce spectacle magnifique en se promenant, sur ce canal, dans une gondole superbement ornée ; après quoi, l'ex-procureur Pisani lui a donné un très beau souper de 80 couverts. Demain, il y aura bal au théâtre et, après-demain, la course des gondoles. Dimanche, elle partira pour Udine, où elle va rejoindre son époux. Le général Berthier fait faire des évolutions à nos gardes-nationaux sur la place Saint-Marc, et il a paru extrêmement content d'eux. »

Cette réception faite à la générale Bonaparte ne fait-elle pas déjà pressentir l'impératrice Joséphine ?

— Par une lettre datée du 18 vendémiaire (1r octobre 1797), le général Bonaparte envoie au Directoire exécutif une liasse d'adresses de cette armée, relatives à la journée du 18 fructidor. Le gouvernement les fait publier dans *Le Rédacteur*, et il est vrai de dire que ces adresses attestent sa puissance. Elles sont, en général, écrites avec énergie et, en effet, toutes les relations qui viennent de l'armée d'Italie annoncent que l'enthousiasme y est porté au plus haut degré. Cette ardeur, qu'il lui serait difficile de ne pas pousser jusqu'à l'exaltation au milieu de l'effervescence générale de ces contrées, se continuera-t-elle contre l'ennemi extérieur ? Quels seraient ses effets dans l'intérieur, si la paix se faisait ? A quel genre d'entreprise est-elle plus favorable ? Elle a rendu l'armée de Bonaparte la plus brillante de l'Europe. Quant aux moyens par lesquels elle se manifeste, ils paraissent aussi ne pouvoir que confirmer la confiance des Français dans les sentiments et les desseins de son chef. Bonaparte exciterait-il ses troupes à tourner si souvent leurs regards vers le gouvernement central de la République, à adresser à lui seul leurs félicitations, s'il n'était pas résolu à marcher d'accord avec ce gouvernement ?

L'ambitieux qui viserait à l'indépendance, chercherait à fixer exclusivement sur sa personne les vœux et les hommages ; son plus grand soin ne serait-il pas d'intercepter, plutôt que de favoriser, les communications de l'armée avec le gouvernement de l'intérieur ?

En examinant sous ces rapports les adresses multipliées de l'armée d'Italie, on doit, semble-t-il, se sentir très rassuré sur les destinées qui président au sort de cette armée. *(Le Correspondant* du 22 vendémiaire, an VI — 13 octobre 1897).

En scrutant le langage qui précède, ne paraîtrait-il pas trahir des préoccupations de l'avenir?

Bonaparte étonne, d'ailleurs, toujours de plus en plus ; il n'y a qu'à lire ce qu'on écrit d'Udine, le 4 octobre :

« Buonaparte est impénétrable. Cette qualité, nécessaire dans un général, ajoute encore à l'admiration dont il est entouré. Cependant, les esprits inquiets ne laissent rien échapper de ce qui peut servir à pénétrer dans ce labyrinthe d'incertitudes où nous égare sa sage circonspection.

« On a, dit-on, remarqué qu'il traçait, sur une carte, le Rhin, pour la limite de la République française, et les Alpes Moriques et Juliennes pour limite de la République Cisalpine vers le nord.

« Ces conjectures hasardeuses, desquelles les observateurs tirent des raisons qui leur paraissent concluantes pour la paix, montrent évidemment le désir ardent qu'on en éprouve. » *(Le Correspondant* du 26 octobre 1797).

Malgré tant de gloire, les aspirations vers la paix se faisaient de plus en plus jour dans la Métropole, où l'on ne faisait que de commencer à digérer l'horrible malaise de la Révolution. Ces aspirations allaient recevoir leur pleine satisfaction, car, du quartier général de Passeriano, le 27 vendémiaire, Bonaparte adressait au Directoire exécutif une missive éloquente, où il disait qu'il lui envoyait le général Berthier et le citoyen Monge, porteurs du traité de paix définitif qui venait d'être signé entre l'Empereur et lui. Il en fut donné connaissance aux Français par un message du Conseil des Anciens du 5 brumaire. Il contenait 25 articles et avait été signé à Campo-Formio, près d'Udine, le 26 vendémiaire.

Oui, elle était la bienvenue, la paix, comme elle le sera toujours à la suite de ce terrible fléau qu'est la guerre ! Le canon

qui l'annonçait dissipa bien des inquiétudes, sécha bien des larmes, rassura bien des familles et, en même temps, déconcerta bien des ambitions.

La paix du continent ferma la barrière de la révolution ; elle fut, pour les fondateurs de la République, le gage de la consolidation de leur ouvrage ; pour les amis d'une liberté raisonnable et paisible, froissée jusqu'à ce jour par les excès de toute espèce, l'aurore d'une nouvelle vie ; enfin, pour les hommes qui avaient conservé des préventions contre un système politique qu'ils n'avaient pas cru pouvoir résister aux efforts sans nombre dirigés contre lui, elle fut une occasion et une loi de faire, à leur tour, quelques efforts sur eux-mêmes, sinon pour passer tout à coup de la haine à l'amour, du moins pour pactiser de bonne grâce avec la nécessité, en sacrifiant des regrets désormais impuissants au repos général et à leur propre tranquillité.

A l'aspect de la paix, il ne devait plus y avoir deux opinions. Assez nous avions ensanglanté nos ressentiments, assez nos esprits avaient été torturés du supplice des souvenirs. Lorsqu'elle a éteint le flambeau de la guerre, c'est pour qu'on ne regarde plus derrière soi. Elle fut précédée de l'espoir ; elle ne veut être accompagnée que des jouissances, et, pour savoir jouir, il faut oublier.

Ceux qui ont critiqué le traité de paix n'ont sans doute pas fait attention que, quoiqu'il ne soit pas fait mention de la rive gauche du Rhin dans les articles ostensibles, sa possession n'en est pas moins assurée à la France. Il est bien évident que l'Empereur ne faisant la paix que comme roi de Bohême et de Hongrie, ne pouvait, à ce titre, nous céder les possessions des princes de l'Empire ; mais n'avait-il pas assez manifesté son accession à ce démembrement, par cela seul que la condition de *l'intégrité de l'Empire germanique*, qui était expressément stipulée dans les préliminaires de Léoben, ne se trouve plus dans le traité définitif. L'article portant qu'il ne pourra assister au Congrès de Radstat que *les seuls délégués de l'Empire* n'est-il pas décisif ? (*Le Correspondant* du 30 octobre 1797).

— Les négociations de paix avec l'Empire germanique allaient d'ailleurs commencer, puisque le général Bonaparte et les citoyens Bonnier et Treilhard venaient d'être nommés à cet effet.

— Par qui l'article qui précède avait-il été inspiré ?.. Toujours

est-il qu'il définit bien la situation, tout en faisant montre de la plus grande sagesse politique. Paix bienheureuse, qui rend mieux ses impressions que ce qu'on écrivait de Rouen, entre autres villes : « Le son de la cloche, le bruit du canon, qui portaient aux habitants des villages circonvoisins la nouvelle de notre joie ; l'accord des instrumeuts, les acclamations du peuple, les larmes de quelques citoyens, l'enthousiasme de tous, les impressions de la joie sur les visages, que de choses portaient dans l'âme une émotion qu'il serait impossible de rendre :

La foule, avec transport, inonde chaque rue ;
Sans être coudoyé, l'on ne peut faire un pas ;
Sans se connaitre, on se salue ;
On parle, on s'interrompt, on ne se répond pas.

Quand, encore, le Directoire exécutif reçut le général Berthier et Monge, porteurs du traité de paix ; après que le Ministre des relations extérieures eut prononcé son discours de présentation et serré avec émotion, dans ses bras, le héros et le savant, et qu'il leur eut donné l'accolade fraternelle, chacun des assistants regretta de ne pouvoir aussi les presser contre son sein ; on versa des larmes de joie et d'attendrissement. Les cris de : « Vive la République ! » se mêlèrent au son bruyant du clairon et des instruments guerriers ; « Vive la grande Nation !.. » répétait-on de toute part ; « Vive Bonaparte ! Vivent les fondateurs, vivent les défenseurs de la Liberté ! Vive la Constitution de l'an III ! » Les citoyens se félicitaient et s'embrassaient, l'allégresse la plus pure échauflait toutes les âmes et se manifestait par les plus touchantes expressions.

— Je ne puis résister au désir, pour confirmer une fois de plus cette joie de la paix, de citer ces couplets textuels, chantés au théâtre de la rue Feydeau :

Il est beau d'aller en guerre,
Surtout quand on sait la faire
Comme nos braves Français.
Mais, n'en déplaise à la gloire,
Après six ans de victoire,
Il est bon de vivre en paix.
Fric et frac,
Clic et clac,
Rions, chantons, dansons tous ;
Que la paix soit avec nous !

La guerre est chose superbe ;
Mais, comme dit un proverbe
Que j'ai toujours retenu :
En tout temps la paix sait plaire,
Et la guerre ne plaît guère
Que lorsqu'on est revenu.
Fric et frac, etc.

Epoux, videz vos querelles ;
Amoureux, avec vos belles,
Ce soir, raccommodez-vous ;
Que la paix rende à la terre
Tous les sujets que la guerre
A moissonnés parmi nous !
Fric et frac, etc.

Mes amis, je vous en prie,
Gardons cette paix chérie :
A la paix tient le bonheur ;
Il la faut dans sa patrie,
Il la faut avec sa mie,
Il la faut avec son cœur.
Fric et frac, etc.

Dans notre première ivresse
Nous avons fait, sans adresse,
Cet impromptu, en couplets ;
S'ils allaient ne pas vous plaire,
Messieurs, messieurs, point de guerre :
Laissez-les mourir en paix.
Fric et frac, etc.

(Le Correspondant).

— Voici l'état des forces qui composaient, en Italie, l'armée de Bonaparte :

80.000 Français à la grande armée.
36.000 hommes de corps étrangers, répartis dans les places.
10.000 Cisalpins.
8.000 Polonais.
6.000 Génois.
10.000 Piémontais.

Il y avait, en outre, 50.000 Italiens organisés en gardes nationales. *(Écho de l'Europe* du 17 octobre 1797).

La générale Bonaparte à nouveau. — « Udine, le 20 octobre. La plus grande harmonie n'a pas cessé de régner entre les plénipotentiaires autrichiens et le général Bonaparte ; les égards, les distinctions ont été constamment réciproques. Hier, ce dernier vint encore ici, l'après-midi, et il eut avec les ministres de sa majesté impériale et l'ambassadeur napolitain, un entretien qui se prolongea jusque dans la nuit, et auquel le général Clarck assista. Sur ces entrefaites, arriva Mme Bonaparte, avec l'épouse du général Berthier. Comme les plénipotentiaires étaient encore assemblés, elles furent reçues, par plusieurs de nos dames, dans la grande salle du palais Antonini, que M. le marquis de Gallo habite. La conférence étant terminée, il y eut souper et ensuite bal, où il y eut une superbe illumination. Vers les quatre heures italiennes, Buonaparte et son épouse retournèrent à Passeriano ». (*Bulletin de Paris*, 30 octobre 1797).

— C'est par arrêté du 5 brumaire que le général Bonaparte fut nommé général en chef de l'armée qui, rassemblée sur les côtes de l'Océan, doit prendre le nom d'*Armée d'Angleterre*. A la même date, le Directoire adressait, dans ce but, une proclamation au peuple français, où l'on relève cette phrase énergique : « C'est à Londres que l'on fabrique les malheurs de l'Europe ; c'est là qu'il faut les terminer ».

— Ce qui démontre que Bonaparte tient plutôt à s'effacer.

Un journal de Milan annonçait que le Directoire exécutif de la République avait offert au général Bonaparte la terre et le château de Montebello, où commencèrent les négociations pour la paix de l'indépendance de la Lombardie.

Cependant, à en croire plusieurs feuilles périodiques, Bonaparte, qui savait combien il est dangereux de fatiguer l'admiration, se serait résolu à consoler l'envie de ses succès par une retraite profonde. Dans une lettre au Directoire, il aurait demandé la permission de se retirer dans un coin de terre obscur, après avoir payé à sa patrie sa dette de citoyen. (*Bulletin de la République*, du 7 novembre 1797).

— Dans le même bulletin, on dit qu'immédiatement après la signature de la paix, Bonaparte se jeta dans les bras du comte de Cobenzel, l'embrassa avec transport et se félicita, avec l'effusion du cœur la plus touchante, d'un événement qui terminait enfin les désastres de la guerre et le consolait de ses victoires. Ce mouvement prouvait qu'au lieu d'être un froid et sombre poli-

tique, comme la malveillance s'efforçait de le peindre, Bonaparte, passionné pour tous les genres de gloire, chérissait surtout celle qui mérite la reconnaissance des peuples et les hommages de l'humanité. Dans cet organe, on se montrait donc bien disposé pour lui.

— Autre éloge de Bonaparte. De Milan, on écrit le 2 novembre : On peut croire que, quoique Bonaparte ait couronné par la paix la plus glorieuse la guerre la plus mémorable, et qu'il paraisse n'avoir plus rien à faire dans ces contrées, il ne retournera pas en France avant d'avoir consolidé, par sa sagesse, les Républiques que sa valeur a fondées ; elles ont encore besoin de sa présence et demandent tous ses soins. Il pourra jouir, ici, des douceurs de la paix et du repos qui lui est nécessaire après tant de fatigues. Tandis qu'il veillera à l'organisation des Etats qu'il a régénérés, il pourra mettre en ordre ses *Mémoires militaires et politiques*, dont la publicité le mettra peut-être au-dessus du héros romain qu'il a déjà surpassé par ses exploits. Bonaparte a du moins, sur César, un grand avantage : l'un chargea de fers sa patrie, et l'autre a donné la liberté aux peuples mêmes qu'il avait vaincus.

— Le document qui va suivre mérite d'être reproduit, autant pour sa belle forme littéraire que pour la belle et juste appréciation qu'il fait de Bonaparte :

Le Représentant du Peuple Dubois-Dubais à son collègue Poultier, sur le général Buonaparte

« Lorsque, le 15 fructidor, mon cher collègue, je révélai, à la tribune du Conseil, des vérités qui me valurent tant de marques d'imprécation de la part de ceux qu'elles choquaient ; quand je fus à l'article de mon opinion qui concernait le général Buonaparte, et que je me disposais à répondre à ceux qui, dans le Conseil, avaient explicitement et implicitement attaqué sa conduite militaire et politique à l'égard de quelques puissances d'Italie, je fus interrompu par des cris, qui redoublaient chaque fois que j'allais prononcer son nom, et je fus forcé d'abandonner le chapitre qui le concernait. Comme il est très court et que l'impression de mon opinion eut le sort honorable d'être rejetée, je te prie, mon cher collègue, de me faire le plaisir de lui donner une place dans ton journal ; il est bon que celui auquel son pays doit une si grande

partie de son bonheur et de sa gloire, connaisse tous ceux qui, dans le Conseil, ont invoqué sur toutes ses opérations la justice que l'on devait au grand homme qui les a conçues et qui a su tirer un si grand parti du courage des braves républicains qu'il commandait.

« Maintenant, disais-je, je vais répondre un mot aux reproches adressés au général Buonaparte, sur ses opérations militaires, contre quelques puissances d'Italie et contre ses actes politiques. (Ici, les cris redoublés m'arrêtèrent).

« Je me garderai bien, citoyens représentants, d'affaiblir, par un éloge inutile à sa gloire, tout ce que sa conduite militaire et politique offre de grand et de sublime à tous ceux qu'une injuste prétention n'a pas aveuglés ; aucun de nous, d'ailleurs, ne peut douter quelle place honorable l'histoire assignera, dans les fastes de la Révolution, à ce prodige de la nature ; mais ce que nous devons dire aujourd'hui, mais ce que la justice et la bonne foi exigent impérieusement de nous, c'est d'avouer qu'il n'est pas une seule de ses opérations qui ne soit marquée au coin de la politique la plus éclairée et la plus salutaire ; c'est que toutes étaient nécessaires au salut de son armée, à la conservation de ses glorieux avantages, et que toutes ont éminemment concouru à l'accélération de la paix et à l'affermissement, que dis-je ? au salut même de la République.

« A de si grands et de si puissants motifs de la part de ce général, dans la conduite qu'il a tenue, bien plus faciles encore à sentir qu'à démontrer, on doit reconnaître qu'il n'est pas un seul de ses actes qui n'ait été un grand bienfait pour la République ; qu'il n'en est pas un seul, conséquemment, qui ne soit digne de la reconnaissance nationale. Vous ne permettrez donc pas que ses illustres et immortels travaux soient profanés par un blâme injuste et véritablement indigne de ceux qui sont jaloux de la gloire de leur pays.

« Mais, citoyens représentants, ce serait bien en vain que l'on s'efforcerait de couvrir l'éclat de son action du voile de la censure ; il percera, cet éclat, dans toute sa pureté, jusque dans les pays les plus reculés du globe, et son nom sera béni de tous les amis de la liberté et honoré chez toutes les nations.

« Laissons donc à ce génie tutélaire de son pays la faculté de s'élever à toute sa hauteur, et ne cherchons pas à paralyser ses

grandes conceptions en voulant les resserrer dans un cercle trop étroit, dès lors que nous sommes assurés qu'elles n'ont pour objet que la prospérité et la grandeur de la République. »

Signé : Dubois-Dubais,
Membre du Conseil des Cinq Cents.

(*Écho de l'Europe* du 12 novembre 1797).

De Milan, 20 novembre, on écrit : « Le général Buonaparte a quitté Milan hier matin, pour aller présider la légation française au Congrès de Rastadt. Avant de partir, il a envoyé au Directoire exécutif, à Paris, le drapeau de l'armée d'Italie, qui sera présenté par le général Jobert. Il y a, sur une face de ce drapeau : « A l'armée d'Italie, la patrie reconnaissante. » Sur l'autre côté, c'est le nom de tous les combats qu'a livrés et toutes les places prises par l'armée d'Italie. On remarque, en outre, les inscriptions suivantes : 150.000 prisonniers, 170 drapeaux, 500 pièces de siège, 600 pièces de campagne, 5 équipages de ponts, 9 vaisseaux de ligne de 64 canons, 12 frégates de 32, 12 corvettes, 18 galères. Armistice avec le roi de Sardaigne. Convention avec Gênes. Armistice avec le duc de Parme. Armistice avec le duc de Modène. Armistice avec le roi de Naples. Armistice avec le Pape. Convention avec le grand duc de Toscane. Traité de paix de Tolentino avec le Pape. Préliminaires de Léoben. Convention de Montebello avec la République de Gênes. Traité de paix, avec l'Empereur, à Campo-Formio.

« Envoyé à Paris tous les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, du Titien, de Paul Véronèse, Corrège, Albani, des Carrache, Raphaël, Léonard de Vinci, etc. »

Ce monument des victoires de l'armée d'Italie sera suspendu aux voûtes de l'enceinte nationale, dans la salle des séances publiques du Directoire. (*L'Écho de l'Europe*).

C'est de la gloire à foison qu'on devait à Bonaparte.

DEUXIÈME PARTIE

Fêtes en l'honneur du Général Bonaparte et de la conclusion de la paix et projet de descente en Angleterre

(1797-1798)

CHAPITRE I

Sentiments anglophobes. — Inquiétudes anglaises. — Parallèle curieux entre Drouet et Bonaparte. — Dotation projetée en faveur du vainqueur d'Italie. — Bonaparte candidat à l'Institut. — La question de descente en Angleterre toujours agitée. — Enthousiasme sur le passage de Bonaparte se rendant à Rastadt. — Pensée gracieuse à l'égard de la citoyenne Bonaparte. — Jugement sur les proclamations de Bonaparte.

On commence à déclarer que, si l'Angleterre ne consent point à la paix, on tentera, à la fois, des expéditions sur l'Ecosse, l'Irlande et l'Angleterre ; que l'armée qui va se rassembler sur les côtes de l'Océan sera composée de 60.000 combattants; que toutes les frégates, cutters et sloops de la marine hollandaise qui sont en état de service, se rendront à Dunkerque, pour se joindre à l'armement qui se formera dans ce port.

Voici une lettre du Ministre de la Marine qui, du reste, s'y applique bien, et dont il convient de citer quelques fragments significatifs : elle est adressée à tous les officiers civils et militaires des ports, aux marins et soldats de l'armée navale :

« Le moment est enfin venu où la paix, rendue au continent par la sagesse du Directoire exécutif et la valeur de nos braves armées, ne laisse plus à la République qu'un seul ennemi à vaincre...

« Marins, c'est vous désormais qui devez combattre ; c'est à vous qu'est réservé l'honneur de terminer une guerre qui fait, depuis si longtemps, gémir l'humanité, pour assouvir l'ambition et la haine d'une puissance orgueilleuse et perfide.

« C'est le gouvernement anglais qui a semé en France les troubles, la méfiance, les dissensions, et qui a prodigué l'or pour diviser les premières autorités et avilir, par des excès, nos plus belles institutions. C'est le gouvernement anglais qui, au mépris du droit des gens, a tenté de ruiner la fortune publique par l'introduction des faux assignats et l'altération de la monnaie.

« C'est le gouvernement anglais qui, maître du port de Toulon, non par la force, mais par la plus lâche trahison, a fait plonger dans les cachots, a fait périr vos frères d'armes, fidèles à leur patrie. Ce sont les Anglais qui, forcés de fuir honteusement, ont porté la flamme dans les magasins, les vaisseaux, les habitations des citoyens, dans l'espoir de convertir en un monceau de cendres ce boulevard de la République dans la Méditerranée.

« C'est le gouvernement anglais qui a semé les torches de la guerre civile dans la Vendée, dans les départements de l'ouest, à Lyon, dans le Midi.

« C'est ce gouvernement, enfin, c'est lui seul qui prolonge la tourmente, qui agite encore plusieurs contrées des deux mondes et qui veut abuser l'Europe par de fausses démonstrations et par le désir apparent de la paix...

« Marins, la plus brillante carrière va s'ouvrir devant vous... Qu'il soit prononcé par toutes les bouches : *Périsse le gouvernement anglais ! Vive la République !*

« Signé : Pléville, Lepeley. »

(*Le Correspondant*, du 14 novembre 1797).

Ne voilà-t-il pas toute une page d'histoire ? — De Londres, à la date du 9 novembre, on apprend, à propos de l'invasion projetée de l'Angleterre, qu'il est curieux de voir les Anglais, de les entendre entasser, pour rassurer leurs concitoyens, pour se rassurer eux-mêmes, les hypothèses les plus gratuites.

Les 3 0/0 consolidés baissaient d'ailleurs sensiblement.

Une proclamation du Directoire exécutif aux Français, du 1er frimaire, était devenue, dans le fait, une vraie déclaration de guerre à l'Angleterre : « La grande Nation vengera l'univers et, pour y parvenir, Français, il s'offre à vous plus d'un moyen ; le plus digne et le plus rapide, c'est la descente en Angleterre ».

Rien de plus typique que cet entrefilet du *Bulletin de la République* du 20 novembre 1797 :

« On assure que Drouet (le fameux auteur de l'arrestation de Louis XVI à Varennes), s'occupe, dans ce moment, à écrire les mémoires de sa vie. Est-ce pour les donner au public? Peut-être,

Car chacun vend sa drogue et croit, sur son palier,
Fixer, comme Lefranc, les yeux du monde entier,

a dit Voltaire dans un petit poème intitulé *la Vanité*. Le mal n'est pas bien grand, mais je crains que cette manie d'imprimer ses mémoires ne dégoûte Bonaparte de nous donner les siens ».

Il revient sur le tapis de faire une dotation à Bonaparte. On assure que les deux Conseils sont convenus de lui faire présent de la terre de Chambord, que Louis XV donna au maréchal de Saxe pour prix de ses victoires ; de substituer le nom de Bonaparte à celui de Chambord et de joindre à ce don la maison ci-devant Baujon, en imposant à la rue où elle est située le nom de son nouveau possesseur. On ajoute que le gouvernement paraît être le moteur de ces résolutions, qui ont d'avance le suffrage public.

C'est mieux qu'au château de Chambord que devait se rendre, un jour, Bonaparte : c'est au palais des Tuileries.

En ce moment, Bonaparte avait sa demeure rue de Chantereine, à la Chaussée-d'Antin.

— La place de l'ex-directeur Carnot, vacante à l'Institut, venait d'être donnée à Bonaparte ; c'était à la section de mécanique qu'il s'agissait de nommer. Le poète Lebrun avait dirigé le choix de ses collègues par l'impromptu suivant :

Collègues, amants de la gloire,
Buonaparte en est le soutien :
Pour votre mécanicien,
Prenez celui de la victoire.

Tout de même, c'est d'un goût un peu douteux.

— Dans le *Bulletin de la République* du 25 novembre 1797, on lit :

« On assure que la descente en Angleterre doit se faire de concert avec l'Espagne et la Hollande. 150.000 hommes seront employés à cette expédition ; tous les vaisseaux et les matelots des trois puissances coalisées seront mis en activité ; des lois sévères doivent être portées pour maintenir la discipline et prévenir la trahison ».

Une proclamation du Directoire aux Français, le 1er frimaire, l'avait fait pressentir.

— Une pensée gracieuse de la part de *la Toilette* du 1er novembre 1797 :

« On assure que Buonaparte vient à Paris ; on peut au moins regarder comme certain que son épouse se propose d'y revenir. Les ordres qu'elle a envoyés à son architecte de meubler et de tenir prêts ses appartements, ne permettent pas d'en douter. Il est bien juste qu'elle vienne recueillir les éloges dus à son mari, et qu'elle partage les plaisirs que la paix rappelle dans nos murs ».

— Voici comme le *Bulletin de la République* du 6 frimaire, an VI, ou 26 novembre 1797, apprécie les proclamations de Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, adressées l'une de Milan, le 21 brumaire, au gouvernement provisoire de la République Ligurienne ; l'autre, même date, au peuple cisalpin :

« Elles méritent, selon nous, l'attention des hommes de tous les états et de tous les partis ; elles peignent, mieux que des discours apocryphes et des anecdotes douteuses, l'esprit, le caractère, les principes de cet homme célèbre : il peut lui-même les présenter avec confiance à la fidélité de l'histoire et aux méditations de ses contemporains ».

CHAPITRE II

Traité de paix apporté par Bonaparte en personne. — Cadeau fait par l'Empereur á la citoyenne Bonaparte. — Popularité grandissante de Bonaparte. — Touchante réception de ce dernier en Alsace. — La toujours de plus en plus grande réserve du général. — Lettre d'impressions sur Bonaparte par un Genevois. — Les fêtes. — Réponse de Bonaparte à une critique. — Autres détails des fêtes. — Remerciements de Bonaparte à l'occasion de sa nomination de membre de l'Institut.

Bonaparte est l'homme que tout le monde attend. Un traité de paix vient d'être signé avec l'empereur d'Autriche. — On croit généralement que les ratifications de ce traité, qui doit consolider la République et assurer le repos du peuple français, seront apportées par Bonaparte lui-même, et que les fêtes de la paix célèbreront en même temps l'arrivée du pacificateur. Il est, en effet, en train de rentrer en France : même à l'étranger, de grands honneurs lui sont rendus.

Ainsi le déclare le *Bulletin de la République* du 6 Xbre 1797 : « Le général Buonaparte est arrivé à Rastadt le 25 novembre : 30 hussards du régiment autrichien de Veczay lui servaient d'escorte. Il est descendu au château où, depuis plusieurs jours, trente chambres étaient préparées pour sa suite et pour lui ; les acclamations des habitants et des étrangers ont dû lui prouver qu'un grand homme appartient à toutes les nations, comme sa mémoire est la propriété de tous les siècles ».

A l'occasion de ce traité de paix, l'Empereur avait envoyé, pour l'épouse du général Bonaparte, une voiture superbe avec six chevaux blancs de toute beauté.

— Même Bulletin, du 7 décembre. On y apprend que le général Buonaparte, accompagné du général Berthier, est arrivé à Paris, la veille, vers les trois heures après-midi ; qu'il recevra son audience solennelle du Directoire exécutif, décadi suivant, dans la cour du Palais du Luxembourg, que l'on décore à cet effet ; qu'il y aura, le même jour, un repas de 80 couverts, auquel assisteront les Ministres, le Corps diplomatique et les Présidents des autorités constituées. Ensuite, opéra et bal à l'Odéon.

Un petit incident curieux et peu connu, à propos des préliminaires de paix : « Lors des conférences d'Udine, M. de Metternich, négociateur impérial, plus occupé de représenter que de servir le roi son maître, affecta de sortir le premier, afin de constater la prééminence impériale. Buonaparte, qui pénétra facilement le profond dessein du diplomate, voulut le déconcerter : il gagna de vitesse et, se retournant sur Metternich : « Vous ne passerez pas le premier, votre Empereur lui-même ne passerait pas ».

Ce coup d'épingle, à lui seul, ne contribua-t-il pas à la haine profonde que Metternich voua toujours à Napoléon ?

— Même Bulletin, du 8 décembre. Il nous apprend que, la veille, Bonaparte s'est rendu au Directoire, où il était accompagné de trois officiers de l'Etat-Major, et que, lorsqu'il est descendu de voiture, il tenait un portefeuille sous le bras ; que, malgré l'incognito qu'il voulait garder, quelqu'un l'ayant reconnu, il a été couvert d'applaudissements, aux cris mille fois répétés de « Vive Buonaparte ! » qu'il a eu une audience très longue du Directoire.

Comme on voit que sa réputation grandit tous les jours :

« Rien, dit le *Bulletin de la République*, n'égale l'empressement des Parisiens à savoir tout ce qui a rapport à ce grand homme. Quand il passe quelque habit bleu, on se demande : Est-ce là Buonaparte ? Hier, au Palais-Royal, deux officiers généraux étaient dans une boutique ; dans les galeries, un peuple immense s'était attroupé, croyant que c'était lui : on voudrait connaître ses moindres actions, ses moindres propos.

« Le général Buonaparte s'est rendu aujourd'hui, à 2 heures, chez le Ministre de la police générale. Après une courte visite de deux ou trois minutes, il a remonté dans sa voiture, au milieu des applaudissements du public et des employés.

« Il s'est ensuite transporté chez les autres Ministres et à l'Administration centrale du département, où il a été complimenté par l'ex-conventionnel Mathieu, commissaire du Directoire.

« Le Tribunal de Cassation a député plusieurs de ses membres auprès du général Buonaparte, qui a reçu leur visite avec distinction. Le juge de paix de l'arrondissement dans lequel demeure ce général ayant été le voir avant-hier, celui-ci lui a rendu sa visite dès le lendemain ».

Comment une pareille courtoisie, même envers les moindres, n'aurait-elle pas gagné les cœurs à Bonaparte ?

— O le joli souvenir d'Alsace ! Le général, qui se rendait de Rastadt à Paris, avait passé à Sarrebourg, où il était arrivé à cinq heures et demie du soir. Un accident arrivé à sa voiture avait permis de le posséder plus longtemps. Sur le bruit de son arrivée, il y eut illumination générale, la garde nationale prit les armes et alla à sa rencontre avec toute la gendarmerie ; il fut reçu aux acclamations réitérées de « Vive la République ! Vive Buonaparte ! » L'administration municipale vint le complimenter à l'auberge où il avait mis pied à terre ; quatre jeunes filles vinrent se présenter à lui et chantèrent, à sa louange, quelques couplets qu'elles terminèrent en lui mettant une couronne de laurier, qu'il faisait toujours difficulté de recevoir. La maison où il logeait fut gardée par les citoyens toute la nuit, et chacun s'en disputa l'honneur. Le général montra de l'amitié à tout le monde et parut toujours gai. Comme le canon avait annoncé son arrivée, il a de même annoncé son départ ; on regrettait de le voir partir. Il remercia les quatre jeunes chanteuses et leur fit cadeau d'une jolie petite montre, au bout de laquelle pendait une chaîne d'or enrichie de perles.

— Ce qui suit va démontrer la tactique, toute de modestie, disaient les uns, toute d'habileté, disaient les autres, du général Bonaparte.

Il est facile de reconnaître que tous les regards sont fixés sur l'homme extraordinaire dont la fortune, les talents et l'infatigable activité ne négligent aucun genre de gloire. Mais il ne paraît pas que Bonaparte veuille sacrifier des moments précieux à l'avide curiosité du public et perdre, à recevoir de frivoles hommages, le temps qu'il consacre à mériter ceux de sa patrie et de l'humanité. Sa conduite à Paris est aussi simple, aussi modeste, qu'elle fut éclatante et fière à la tête de son armée, prudente et mesurée dans ses négociations.

Il est descendu, non pas au Luxembourg, comme on l'a publié, mais dans sa petite maison rue Chantereine ; il était accompagné des généraux Berthier et Championnet. La première personne qu'il a reçue est le directeur Barras qui, le soir même de son arrivée, a passé quelques heures avec lui.

Le lendemain, après une entrevue d'une heure avec Talleyrand, à l'Hôtel des Relations extérieures, le général et le ministre se

sont rendus ensemble chez le Président du Directoire. Bonaparte eut ensuite une conférence de plus de deux heures avec les Directeurs réunis ; il dîna chez Barras avec le Ministre des Relations extérieures, et, après ce premier hommage à l'amitié, exprima la volonté formelle de ne plus manger hors de chez lui jusqu'au jour de sa réception publique au Luxembourg.

Hors les visites aux Ministres et à l'administration du département, qui avait voulu le prévenir et qu'il a prévenu lui-même par ce sentiment profond des convenances qui caractérise ses actions et ses écrits, Bonaparte ne s'est montré, ni dans les lieux publics, ni dans les sociétés particulières ; il sort très peu, et toujours dans une voiture à deux chevaux, sans faste et sans suite ; il reçoit fort peu de monde et se dérobe à l'enthousiasme général. « Mais sa gloire le suit jusqu'au fond du jardin modeste dans lequel il aime à se recueillir et où son épouse a fait construire, il y a deux ans, un petit pont en bois appelé le *Pont de Lodi* ».

Pauvre Joséphine, ce fut là son plus beau temps, dirai-je !

Autre particularité : on devait donner, au Théâtre des Arts, l'opéra de *Miltiade à Marathon*, en l'honneur du général. Un auteur connu fut chargé de faire à la pièce les changements nécessaires, pour qu'elle s'adaptât, en quelque sorte, à la conduite militaire du héros d'Italie.

La fête qui avait été annoncée au Théâtre de l'Odéon ne put avoir lieu, à cause de la difficulté de distribuer les billets d'entrée sans exciter des murmures et des mécontentements. On voulut voir encore que ce qui contribua le plus à faire manquer cette fête nocturne, c'est que Bonaparte avait déclaré formellement qu'il ne voulait assister à aucune fête publique : il s'était même refusé longtemps à paraître à la cérémonie qui devait avoir lieu au Luxembourg. Mais le Directoire ayant insisté, il ne s'était rendu à l'invitation qui lui avait été faite à ce sujet que par déférence pour les Directeurs.

Il était à remarquer, en effet, qu'il évitait soigneusement de paraître en public et prenait toutes les précautions pour passer inaperçu ; qu'il n'avait pas paru une seule fois, depuis son arrivée, en habit d'officier-général et, lorsqu'on lui offrit une garde d'honneur, il la refusa modestement, en disant qu'il n'était, en pareil cas, qu'un simple citoyen. C'est le Ministre des Relations extérieures qui devait le présenter au Directoire comme l'un des plénipotentiaires de Rastadt. Cette présentation approchait.

S'il n'y eut pas de fête à l'Odéon, en revanche on donna, après l'audience publique du Directeur, un dîner de 78 couverts, chez le Ministre de l'Intérieur, pour être suivi de bal dans la galerie de l'hôtel. Etaient invités à ce dîner les généraux Berthier, Joubert, Murat, Championnet, Hédouville, Lacrosse, Desaix et Lemoine ; le vice-amiral Rosili, les commandants de Paris et des Invalides, le chef de Légion en tour de la garde nationale parisienne, les généraux commandant l'artillerie, le génie, la cavalerie et l'infanterie, les commandants des deux gardes du Corps législatif et du Directoire ;

Les Présidents des Tribunaux de Cassation, Civil, Criminel, Correctionnel et de Commerce ; les Commissaires du Directoire près les quatre premiers de ces Tribunaux ; l'accusateur public, le juge de paix de la section du Luxembourg ;

Le Président du département, celui de la Municipalité de l'arrondissement du Luxembourg, les Commissaires du Directoire près ces deux administrations, le Président de l'Institut national, l'un des professeurs-administrateurs du Conservatoire de Musique, et les quatre Commissaires qui ont fait le choix des monuments des arts recueillis en Italie ;

Les Présidents de la Trésorerie et de la Comptabilité nationale, le Président du Bureau Central et le Commissaire du Directoire près ce Bureau ;

Les citoyens Meyer, ministre plénipotentiaire de la République Batave ; Micheli, ministre de la République de Genève ; Visconti, ministre plénipotentiaire de la République Cisalpine ; Boccardi, ministre de Gênes ; MM. Corsini, ministre plénipotentiaire de Toscane ; del Campo, ambassadeur d'Espagne ; Sandoz, ministre plénipotentiaire de Prusse ; Ruffo, ministre plénipotentiaire de Naples ; Abel, ministre plénipotentiaire du duc de Wurtemberg ; Reizenstein, ministre plénipotentiaire de Bade ; Balbo, ambassadeur de Sardaigne ; Stenben, ministre plénipotentiaire de Hesse-Cassel ; Dreyer, ministre plénipotentiaire de Danemarck ; Esseid-Ali-Effendi, ambassadeur de la Porte Ottomane ; et Dettmar, député de Francfort.

Le dîner eut lieu dans la grande salle d'audience du Directoire qui, par les soins de Bonaparte, fut tapissée brillamment, grâce aux nombreux drapeaux qu'il avait conquis dans le cours de ses glorieuses expéditions, et qui avaient été appendus au plafond. La veille, Bonaparte était allé visiter les Invalides, où l'on s'était empressé de venir rendre honneur au vainqueur de l'Italie.

— Le même jour, le général ne s'était pas montré très galant pour les dames de la Halle qui s'étaient présentées pour le complimenter.

Le Bulletin dit: « Le portier a mis assez brusquement à la porte ce ramas de femmes dissolues, qui vont périodiquement congratuler les gagnants de la loterie, les nouveaux ambassadeurs, les nouveaux fournisseurs, les acquittés des tribunaux et, en général, tous ceux qui paraissent avec éclat sur la scène du monde ».

Je crois que les dames de la Halle d'aujourd'hui prendraient très mal la chose, le cas échéant : je sais bien qu'elles ont meilleure réputation que celles de 1797.

— Voici ce que m'apprend le *Bulletin de la République*, à la date du 11 décembre 1797 :

« Bonaparte avait quitté Milan pour se rendre à Rastadt: il dut traverser la Suisse. A Genève, une foule immense attendait avec avidité son passage, est-il dit dans une lettre venue de Morat. A Morat, il voulut voir l'ossuaire des Bourguignons. Il dut s'arrêter dans cette dernière ville quelque temps, pour faire des réparations à sa voiture. « J'ai vu avec un vif intérêt, déclare l'auteur de cette lettre, et avec une extrême attention, cet homme extraordinaire, qui a fait de si grandes choses, et qui semble annoncer que sa carrière de gloire n'est pas terminée. Je l'ai trouvé fort ressemblant à son portrait, petit, mince, pâle, ayant l'air fatigué.

« L'air fatigué, mais non malade, comme on l'a dit. Il m'a paru qu'il écoutait avec plus de distraction que d'intérêt, et qu'il était plus occupé de ce qu'il pensait que de ce qu'on lui disait. Il y a beaucoup d'esprit dans sa physionomie ; on y remarque cet air de méditation habituelle qui ne révèle rien de ce qui se passe à l'intérieur, et cette tête pesante, cette âme forte, où il est impossible de ne pas supposer quelques pensées hardies qui influeront sur la destinée de l'Europe ».

Dans toute la Suisse, on lui rendit des honneurs. A Lausanne, on illumina à son arrivée et, de toutes parts, retentirent des cris de « Vive la République Française ! Vive son invincible général ! »

Combien Bonaparte est dépeint au réel dans cette lettre!

L'auteur rapporte encore qu'un bon bourgeois de Morat, de cinq pieds sept à huit pouces, observait avec étonnement la figure du général, et s'écria, assez haut pour qu'on l'entendît : « Voilà une bien petite stature pour un si grand homme ! »

Bonaparte tint à s'arrêter à Rolles, dans le pays de Vaud, chez la veuve du général Laharpe, mort bravement en Italie. N'était-ce pas une attention vraiment digne de la part du vainqueur d'Italie et du pacificateur de l'Europe ?

— Le 11 décembre 1797, Bonaparte remettait aux citoyens Directeurs le traité signé à Campo-Formio et ratifié par l'Empereur. Dans le banquet qui suivit la réception, il y eut, entre autres toasts : « A la liberté des mers ! Puissent bientôt les armées républicaines les soustraire au joug de ce gouvernement oppresseur qui, depuis si longtemps, tyrannise le globe et l'avilit ! »

Le surlendemain de son arrivée à Paris, Bonaparte s'étant présenté à la porte du Luxembourg, sans décoration militaire et vêtu d'un simple surtout bleu, le factionnaire lui demanda sa carte d'entrée. Il répondit avec douceur : « Je n'en ai point ; mais je suis connu au Directoire ». Ses raisons ne persuadant point la sentinelle, l'officier fut obligé de nommer le héros de l'Italie. A ce nom, le factionnaire présente les armes et s'étonne d'avoir retenu quelques minutes celui que les obstacles les plus multipliés et les armées les plus nombreuses n'ont pu retenir.

Comment ne se serait-on pas senti attiré vers Bonaparte ?

— Il dînait chez le Directeur François (de Neufchâteau), avec une vingtaine de membres les plus distingués de l'Institut. Il fit un accueil particulier à Daunou et lui dit qu'il voyait avec plaisir un des hommes dont la sagesse contribuerait le plus au bonheur de la République, parce qu'il ne voulait soutenir la Constitution que par des moyens justes et raisonnables.

Il parla mathématiques avec Lagrange et Laplace et leur demanda s'ils connaissaient un livre de géométrie récemment publié en Italie, dans lequel il avait surtout remarqué une manière ingénieuse et neuve de diviser le cercle ; ils lui répondirent que non. Bonaparte prit aussitôt un compas et un crayon et fit rapidement cette démonstration.

— Général, lui a dit Laplace, nous nous attendions à tout recevoir de vous, excepté des leçons de mathématiques.

Le 16 décembre, il devait y avoir bal à l'Hôtel des Relations extérieures, en réjouissance de la paix. Il est probable que le héros qui nous l'a donnée, dit le *Bulletin de la République*, en embellira la fête. Il apprend qu'au lieu de repartir pour Rastadt le 26 suivant, Bonaparte attendra son épouse à Paris et passera quelques semaines dans la capitale.

— Bonaparte a été reçu, le 5 nivôse, membre de l'Institut, dit la *Feuille Politique* du 28 décembre 1797, ou 8 nivôse.

— Avant de partir de Milan, Bonaparte avait reçu de Paris, par un courrier, une épée avec la poignée de brillants, une étoile d'ordre, une épaulette, une ganse de chapeau et une boucle de ceinture, le tout garni de brillants. On supposait que ces brillants étaient destinés à nos plénipotentiaires à Rastadt.

— Dans la *Feuille Politique* du 27 germinal, on lit: « Le prochain départ de Buonaparte pour Toulon est, aujourd'hui, un bruit assez généralement répandu. Il paraît regarder l'expédition qu'on va tenter de ce côté comme aussi brillante que certaine dans ses résultats. On va jusqu'à dire que son épouse le suivra dans ce voyage et s'embarquera avec lui.

— De *l'Écho de l'Europe* du 13 décembre 1797, où se trouve l'extrait d'une lettre d'un genevois, du 29 décembre :

Tout ce qui tient à Buonaparte est d'un grand intérêt. A son passage à Lausanne, on lui avait préparé des fêtes dont il ne se soucia pas. Trois citoyens firent arrêter sa voiture à l'entrée de la ville, pour lui présenter à la portière trois jeunes et jolies filles, qui prononcèrent de leur mieux les petits compliments qu'elles avaient appris, et récitèrent des vers aussi innocents qu'elles. En même temps, une foule nombreuse lui témoignait sa joie et ses respects par ses acclamations. Il remercia avec une grande simplicité et avec l'air d'un homme qui avait plus besoin de repos que de compliments. En général, on a cru remarquer en lui une qualité qui distingue les âmes supérieures et qui n'est pas le partage de tous les grands hommes : c'est une grande indifférence pour les applaudissements populaires, et un grand mépris pour les opinions populaires. La louange lui plaît, sans doute, mais c'est un mets qui lui paraît avoir besoin d'assaisonnements. C'est un homme qui se connaît en gloire.

Buonaparte ne s'arrêta pas à Berne et alla coucher dans un village à cinq ou six lieues de là, à Fraubroun, qui est entouré de bois de sapins. Le général descendit dans la cour et gagna l'auberge à pied, en chantant : *Paisibles Lois*, etc. Il se mit à causer avec l'aubergiste, à qui il demanda s'il payait beaucoup d'impôts. — Des impôts ! répondit l'aubergiste, nous ne savons pas ce que c'est. -- Vous n'avez donc aucune propriété en terres? — J'en ai pour environ 400.000 livres. — Quoi ! vos terres ne

sont grevées d'aucun droit ? — Pardonnez-moi, je paie des cens et des dîmes au seigneur. — N'est-ce pas une grosse charge pour vous? — Pas plus que le salaire que je donne aux ouvriers que j'emploie. Je compte cela dans les frais de mon exploitation, et j'ai payé, en conséquence, le capital de mon bien. Et votre gouvernement ne lève aucune taxe sur vos terres ? — Aucune. — Et avec quoi paye-t-il ses dépenses? — Avec le produit de nos domaines, qui sont considérables, et ce produit l'est assez, non seulement pour fournir à tous les frais du gouvernement, mais encore pour faire des épargnes tous les ans. — Vous êtes donc bien content de votre gouvernement ? — Comme on doit l'être d'un gouvernement qui fait beaucoup de bien aux pauvres et point de mal aux riches. — Si cela est, dit Buonaparte en se tournant vers un de ses officiers, voilà le peuple le plus heureux que je connaisse. — Mon cher monsieur, ajouta l'aubergiste, je souhaiterais que tous le fussent également.

— A propos de la fête offerte au vainqueur de l'Italie par le Directoire, le 12 décembre 1797 :

Jamais, est-il dit, de plus grands souvenirs ne s'étaient réunis! Un peuple remerciant un homme d'avoir, pour lui et avec lui, vaincu l'Europe et conquis la paix, et ce héros semblant vouloir, par sa modestie, échapper à tant de gloire.

Une estrade était élevée au fond de la grande cour du Palais du Luxembourg, pour le Directoire, le Corps diplomatique et les autorités constituées. Cette enceinte était entourée de 61 drapeaux enlevés à l'ennemi. On eût pu rendre ces trophées encore plus nombreux et ne donner à Bonaparte que son bien, car il avait pris 160 drapeaux. Il n'y avait pas d'autres décorations.

Les femmes étaient sur la terrasse, en face du Palais ou dans les bâtiments latéraux. 7 à 8.000 hommes emplissaient la cour.

La cérémonie a commencé vers une heure et a été annoncée par le bruit du canon.

Le héros, en habit de général en chef, accompagné du Ministre des Relations extérieures et de quelques généraux, est entré, quelques instants après le Directoire, au milieu des applaudissements et des cris cent fois répétés et longtemps prolongés de « Vive Bonaparte ! »

On le laisse quelque temps debout, comme pour satisfaire la curiosité publique. Puis, il fut présenté au Directoire par Talley-

rand de Périgord. Le moment des discours était venu. La fête fut terminée par des chants patriotiques. Un dîner fut donné, le soir, à Bonaparte, par le Directoire. Il en est parlé par ailleurs, *(L'Écho de l'Europe,* 13 décembre 1797).

La présentation du général Bonaparte au Directoire a été très brillante, la cour du Luxembourg était ornée de drapeaux, une affluence énorme de spectateurs encombrait toutes les avenues, le canon ébranlait les maisons. Puis, par un discours du Ministre des Relations extérieures, discours d'un rare talent, fut présenté Bonaparte, porteur de la ratification du traité conclu avec l'Empereur.

Le soir, il y eut de superbes illuminations, et une foule de curieux s'était portée dans la rue Chantereine pour voir Bonaparte, qui s'était dérobé aux regards du public en prenant une route qu'on ne soupçonnait pas.

— On représentait à Bonaparte qu'il n'avait pas tiré tout le parti qu'il pouvait du traité de paix conclu. — Je vois toujours à cinquante ans devant moi, a-t-il répondu ; c'est de la postérité que j'attends un jugement équitable. Comment peut-on me supposer des vues ambitieuses ? Quelle autre gloire peut-il y avoir pour moi, qui suis le premier général de l'Europe ? Préférerais-je d'être un esclave titré ? Mais, en attendant le jugement de la postérité, l'estime de mes amis me suffit ; ils connaissent la simplicité de mes mœurs et la pureté de mes intentions. »

C'était, sans doute, la réponse aux intrigues qui avaient tenté d'en faire un restaurateur des Bourbons.

— Il se colporte de bouche en bouche que Bonaparte restera encore à Paris jusqu'à la fin du mois de décembre ; que sa femme est attendue sous très peu de jours ; qu'il cherche une maison de campagne voisine de Paris, où il puisse goûter, pendant quelque temps, le repos dont sa tête et surtout sa santé paraissent avoir besoin. *(L'Écho de l Europe* du 18 décembre 1797).

L'acquisition de la Malmaison par sa femme doit sûrement dériver de là.

— On lit, dans le même Bulletin, du 2 novembre : « La cérémonie de la réception du général Berthier et du citoyen Monge au Directoire exécutif, a été très brillante et très applaudie. Les discours prononcés par le Ministre des Relations extérieures, par le général et le savant illustre qu'il présentait, et la réponse du

Directoire, nous ont paru dignes de cette occasion solennelle ; nous avons cru reconnaître dans leur langage le caractère même de cette paix, qui a coûté tant d'efforts, tant de sang et tant de victoires, mais qui ajoute beaucoup à la puissance publique et promet encore davantage au bonheur individuel. »

Il émane du discours de Talleyrand, que le général Berthier, chargé par le citoyen Buonaparte d'apporter le traité définitif conclu entre la République française et l'Empereur, a peut-être contribué le plus aux succès mémorables de Buonaparte, aux victoires de l'armée d'Italie et à la paix glorieuse, dont il apportait l'heureuse nouvelle.

Tous ces discours sont d'une belle éloquence, et n'était que je veux me limiter, ils mériteraient d'être cités en entier.

— J'aime à donner, d'après la *Feuille Politique* du 23 décembre 1797, ces détails particuliers sur la fête donnée à Bonaparte, et qui justifie amplement l'enthousiasme d'alors :

« La galerie du Museum central des Arts a 1.400 pieds de longueur ; la moitié de cette longueur était prise pour le repas civique que les membres du Corps législatif ont, à l'occasion de la paix, donné au général en chef de l'armée d'Italie, et l'on pouvait s'y tourner à peine, tant était considérable la multitude de personnes qui la remplissaient. L'inconvénient le plus désagréable et cependant le plus ordinaire de nos fêtes, c'est qu'à l'instant même où elles doivent commencer, rien n'est fini. »

Cela me fait penser à nos Expositions universelles.

« Le dîner était fixé pour cinq heures; devant en être les témoins, nous sommes arrivés à près de six, et pas un lampion n'était allumé, et le temple de l'Immortalité, qu'il avait fallu rétablir après la chute de plusieurs machines, sortait à peine de ses fondements. 500 ouvriers étaient occupés à travailler dans la galerie et, malgré les ordres des inspecteurs, les travaux languissaient. Au reste, la galerie, éclairée des deux côtés par un double rang de lanternes et de lampions de couleur arrangés en festons, garnie par intervalles de transparents bien peints, ouverte par un très bel arc de triomphe, terminée par le temple de l'Immortalité, occupée dans son milieu par une longue table fort bien servie, présentait un tableau fort intéressant. Enfin, vers les huit heures, tout était, non pas entièrement fini, mais passablement avancé. La musique militaire a fait entendre l'air chéri de la li-

berté. On a vu arriver, à la suite des Présidents des deux Conseils, les membres du Directoire, Bonaparte, plusieurs généraux, le Corps diplomatique et tous les représentants. Le héros a été placé sous l'écusson de l'armée d'Italie, devant un général français couronné par la Renommée et entouré des noms de toutes les victoires remportées par les braves qu'il commandait. En voyant cette multitude immense de trophées enlevés à l'ennemi, ce nombre prodigieux de triomphes qui ont signalé le courage des Français, quelle âme n'eût pas été émue?... Les pages de l'histoire ne pourront suffire à contenir tant d'exploits. Les deux Présidents, à côté desquels étaient les membres du Directoire et le général *italique*, ont porté des toasts. Les acclamations, les airs chéris, le bruit de l'artillerie qui les suivait, enivraient les amis de la République, et nous eussions désiré que l'ennemi qui nous reste à vaincre eût entendu ces élans patriotiques des Français, réunis de cœur et d'âme à leur invincible gouvernement. Laïs et Cléron devaient, sur une petite tribune élevée à cet effet, faire entendre des hymnes analogues à la fête; l'impossibilité d'obtenir du silence d'un si grand nombre de convives et de spectateurs a fait renoncer à ce projet. Ce n'a été qu'à la table des inspecteurs, des administrateurs du Musée, des militaires, des musiciens réunis, que ces hymnes ont été chantées et qu'elles ont rempli d'enthousiasme ceux qui les entendaient. Après un banquet où la gaîté, la cordialité, l'harmonie ont régné parmi les convives, le cortège est sorti, non par le grand salon d'exposition, ainsi que nous l'avions annoncé, mais par le côté opposé, parce que le grand salon n'était pas assez éclairé pour qu'on pût y voir les chefs-d'œuvre conquis par nos armées, et qu'il était encombré de trop d'échafaudages pour pouvoir y librement circuler... »

— Une anecdote rapportée dans la *Feuille Politique* du 24 Xbre:

« Le héros de l'Italie était assis, ces jours passés, entre deux dames charmantes. *La gloire ne peut être mieux placée qu'entre l'esprit et la beauté*, lui dit un jeune officier. Bonaparte, en montrant les deux dames, répond avec grâce: *Vous ne craignez donc pas d'offenser l'une et l'autre?* »

— Cueilli dans la *Feuille Politique* du 30 décembre :

« C'est jeudi prochain que le ministre Talleyrand donne une fête à la citoyenne épouse du général Bonaparte. »

Tout concourait donc à proclamer l'astre levant.

« Quelques membres du Directoire exécutif, le Ministre de l'Intérieur et le général Buonaparte se sont rendus hier, à huit heures du soir, au Conservatoire de Musique, pour y entendre le morceau que Paëziello a fait en l'honneur du général Hoche, sur l'invitation de Buonaparte. On y a aussi exécuté celui que Cherubini a fait sur le même sujet. Les amis des arts seraient flattés qu'on exécutât ces morceaux en public, pour les entendre et les juger. »

— Voici la lettre que Bonaparte écrivit à Camus, président, à l'occasion de sa nomination à l'Institut :

« Citoyen Président, le suffrage des hommes distingués qui composent l'Institut, m'honore. Je sens bien qu'avant d'être leur égal, je serai longtemps leur écolier. S'il était une manière plus expressive de leur faire connaître l'estime que j'ai pour eux, je m'en servirais.

« Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles que l'on fait sur l'ignorance ; l'occupation la plus honorable comme la plus utile pour les nations, c'est de contribuer à l'extension des idées humaines. La vraie puissance de la République française doit consister, désormais, à ne pas permettre qu'il existe une seule idée nouvelle, qu'elle ne lui appartienne. »

Langage plein de grandeur, qui dit à lui seul l'homme exceptionnel qu'était Bonaparte.

— Une autre anecdote. Comme on demandait à Bonaparte comment il avait pu consentir à conclure la paix à des conditions aussi avantageuses pour l'Empereur : « Je jouais au vingt-un, dit-il, j'avais vingt dans ma main : je m'y suis tenu. »

C'est une réponse pleine de sens pour ceux qui critiquent si facilement les opérations qu'ils ne sont pas à portée de juger, faute de les bien connaître.

CHAPITRE III

Il est toujours question d'une descente en Angleterre. — A propos d'un opéra. — Portrait de Bonaparte par David. — Rumeurs d'une expédition en Egypte. — On est toujours plus inquiet à Londres qu'on ne veut le paraître. — A propos d'un portrait gravé de Bonaparte. — Encore les Anglais.

L'idée d'opérer une descente en Angleterre prend corps.

Le général Buonaparte, dit la *Feuille Politique* du 17 janvier 1798, a demandé plusieurs anciens marins distingués par leurs lumières et leur expérience, afin de les faire concourir à la grande expédition qui doit anéantir le gouvernement tyrannique de Londres, et le Directoire exécutif n'a pas hésité à les lui accorder.

La même feuille, du 10 février, nous apprend que Bonaparte a quitté Paris pour aller visiter les cantonnements de l'armée d'Angleterre le long des côtes et que la plupart des officiers de l'état-major de cette armée sont partis en même temps.

— Il aurait été bien étonnant qu'une personnalité comme celle de Bonaparte ne fût pas attaquée.

Voici ce qu'on criait dans les rues, dit la *Feuille Politique* du 17 février : *Buonaparte dévoilé aux yeux de la France et de l'Europe entière. Il est signé et dans toutes les règles; c'est l'œuvre d'un excellent patriote.* Le ton des aboyeurs annonce quelque chose de sinistre. Telles sont les premières lignes : « On trouve dans tous les siècles, chez tous les peuples, des réputations usurpées; et la carrière des armes est peut-être celle qui offre le plus d'exemples de ce genre. Qu'un général, par le concours des circonstances, ou grâce à sa témérité, soit heureux à la guerre, on ne manque pas de l'appeler *grand homme* et de le mettre tout d'un coup en parallèle avec Alexandre et César. On n'a que trop vu dans la Révolution française de ces Césars d'un moment qui, après avoir jeté quelque éclat, se sont éclipsés subitement, ou qui, par leur perfidie, ont diffamé leur célébrité première. Nous citerons entre autres Dumouriez, qui vit en un instant tous les lauriers de Jemmapes se flétrir à Nerwinde et qui crut couvrir ses fautes par la plus lâche des trahisons. »

Ces lignes marquent évidemment de perfides insinuations.

Revenons au projet de débarquement en Angleterre.

Bonaparte s'était rendu à Dunkerque, afin de voir et d'essayer des chaloupes canonnières d'une nouvelle forme jugées très propres à transporter et à débarquer aisément de la cavalerie en Angleterre.

Toujours aux mêmes fins, il fut vu à Bruxelles, après être passé, en outre de Dunkerque, par Niewport, Ostende, Bruges, Gand et Anvers. Il s'était rendu au spectacle et y avait été reconnu, bien que voyageant incognito. Les officiers municipaux chargés de la police avaient fait mettre une garde d'honneur à la porte de sa loge (*Feuille Politique* du 22 février 1798).

— Une preuve de sagesse tout à l'honneur de Bonaparte :

Un opéra ayant pour titre : *Les Français en Angleterre*, devait être joué au théâtre de la République et des Arts; mais le général Bonaparte observa avec raison au Directoire qu'il était indigne de la nation française de mettre la moindre jactance dans une expédition où elle mettait tant de vigueur; que le gouvernement britannique pouvait enfin ouvrir les yeux sur les périls qui le menaçaient de tous côtés; il ne fallait pas irriter l'orgueil qui l'empêcherait d'accepter la paix à des conditions raisonnables. Aussi l'ordre de suspendre la pièce fut-il donné. (*Feuille Politique* du 6 mars 1798).

— Bonaparte acclamé :

Le général venait d'assister à la fête de la Souveraineté du peuple du deuxième arrondissement, place du Théâtre Italien. Il y était comme simple spectateur, accompagné de sa femme et de son beau-fils, Eugène de Beauharnais. Malgré la modestie de son vêtement et la précaution qu'il avait prise pour conserver l'incognito, tous les regards étaient fixés sur la croisée qu'il occupait au coin de la rue Favart. Il avait attendu, pour sortir, que le cortège fût entièrement défilé, croyant n'avoir pas été reconnu; mais la foule s'étant portée à la porte de la maison où il était, il ne put se soustraire aux acclamations de joie, aux cris de *Vive Buonaparte!* (*Feuille Politique*) du 20 mars 1798).

— Bonaparte et le célèbre peintre David :

Lorsque celui-ci commença le portrait du général, il lui proposa de le représenter sur le pont de Lodi. « Non, lui répondit

Bonaparte, toute l'armée y était. » Le peintre demeura très embarrassé, ne sachant quelle attitude adopter qui fût digne du vainqueur de l'Italie. « Peignez-moi calme, sur un cheval fougueux, lui dit alors Bonaparte. » (*Feuille Politique,* du 28 mars 1798).

— Rumeurs d'une expédition en Egypte :

Il circule dans le public, que Bonaparte doit se mettre en route incessamment pour une partie ignorée de nos côtes. Certains même vont jusqu'à désigner Toulon. Il paraît avéré, en effet, que des généraux se sont rendus en toute diligence à Toulon; que des préparatifs maritimes ont été faits dans ce port avec une grande activité; que 10.000 hommes de troupes y sont ou sont à la veille d'y arriver et qu'ils sont destinés à un embarquement. Que faut-il penser encore du bruit d'une expédition en Egypte, ce qui permettrait de s'approcher ainsi des Indes et d'y attaquer la puissance anglaise, et de ces savants que le gouvernement adjoindrait à l'expédition avec une grande quantité d'instruments de toute sorte, en vue de recherches ?

On est intrigué parce que les uns s'embarquent à Toulon et les autres à Bordeaux. Bref, toutes les têtes fermentent de toute part, les imaginations les plus actives semblent avoir résolu le problème du mouvement perpétuel, les projets succèdent aux projets; du reste, on en est arrivé à ne plus mettre au nombre des fables les desseins les plus gigantesques et les plus extraordinaires en apparence (*Feuille Politique* du 1er avril 1798).

Ces bruits voulaient-ils dire qu'on croyait impraticable la descente en Angleterre et qu'on pourrait bien caresser un autre plan qui pourtant pouvait être considéré comme corollaire du premier ?

En attendant, le Directoire exécutif prenait l'arrêté suivant :

Art. 1er. — Le général Bonaparte se rendra à Brest dans le courant de la présente décade, pour y prendre le commandement de l'armée d'Angleterre.

Art. 2. — Il est chargé de la direction de toutes les forces de terre et de mer destinées à l'expédition contre l'Angleterre.

A Anvers, les commissaires de la marine achetaient des bâtiments marchands de 30 tonneaux et au-dessus, pour concourir à cette expédition. On faisait des réquisitions de chevaux. On

mettait Mayence sur un formidable pied de défense, on procédait à la restauration des fortifications du pont de Neuwied ; il fallait prévoir le cas d'une attaque de la flotte anglaise.

Il ne déplaira pas de connaître ce qu'on pensait à Londres où l'on n'était pas aussi tranquille qu'on voulait le paraître. Rien de plus significatif, à cet égard, que cet extrait d'un article du *Courrier de Londres* : « Des gens habiles et très instruits ne veulent pas croire à la descente ; mais d'autres personnes raisonnables persistent dans l'opinion de la tentative et du défaut de succès. Voici sur quoi elles se fondent : l'expédition échouera, mais elle sera tentée ; l'amour-propre fera passer sur les dangers et ceux qui la décrètent ne sont pas ceux qui la font. « Cette « expédition est hypothéquée sur l'honneur national, a dit Jean « Debrie, nous serions la fable de l'Europe, si elle n'avait pas « lieu. » Ce mot dit tout, il est l'arrêt de mort de 100.000 Français. Si l'entreprise n'est pas tentée, ce sera par la non jonction des flottes de l'Adriatique et de Toulon à Cadix et de Cadix à Brest ou par la survenance d'une grande guerre continentale »... Cela continue par quantité de considérants techniques, qui semblent destinés à s'empêcher d'avoir peur. J'en arrive tout de suite à la conclusion : « On dispute beaucoup sur les radeaux ; je crains qu'il n'en soit d'eux comme de la comète qui a occupé tout Paris. Ils ne sont encore connus que par les rapports d'un capitaine danois. Cet homme n'est sûrement pas dans le secret ; il n'a eu l'entrée ni des constructions, ni des arsenaux. Il n'a pas pris les mesures au plus juste. Sûrement nous verrons du neuf. On doit s'y prendre d'après le génie de la Révolution et de ses chefs ; mais je crois que des gens comme Buonaparte, comme les ingénieurs et les constructeurs les plus distingués, mettront plus de confiance dans l'excellente direction des moyens déjà connus, que dans l'essai de quelques machines dont la triste fin les rendrait ridicules. Sûrement Buonaparte n'a nulle envie de se noyer ni de faire rire à ses dépens. Si ce dernier arrive, ce sera de bon jeu et non sur un misérable cheval de bois renouvelé des Grecs. Enfin, comme il est inévitable qu'une partie de l'armement ne réussisse pas à prendre terre, ce qui arrivera ne peut être bon à rien et les Anglais peuvent préparer des prisons. La saison sera contraire aux Français. Ils ne peuvent rien tenter avant le mois de juin ; alors la beauté de la mer et la longueur des

jours ne permettent pas de dérober des mouvements, comme fit Hoche, parti à la fin de décembre. »

L'Angleterre put se rassurer, puisque ce fut l'expédition d'Egypte qui prévalut.

— En passant, une annonce concernant le « portrait du général Bonaparte », souhaitant que, sur ses indications, quelque collectionneur mît la main dessus. Il s'agit d'un portrait haut de quatorze pouces et demi sur dix pouces et demi de large, gravé au lavis en couleur, par P. M. Alix, d'après Appiani. Ce portrait, est-il dit, parfaitement exécuté, est aussi parfaitement ressemblant. Il a été calqué sur le tableau qui a été fait à Milan par Appiani. Les personnes qui connaissent le mieux le général Buonaparte assurent que de tous les portraits qui ont été faits de lui, celui-ci est le plus fidèle. (*Feuille Politique* des 3 et 4 avril 1798).

On est, malgré tout, toujours dans l'appréhension, à Londres. Voici ce qu'on rapporte de cette capitale : « Quelque formidables que soient les préparatifs des Français, on a peine à croire ici qu'ils veuillent exécuter le projet de descente en Angleterre. L'on doute même qu'ils en aient la possibilité, puisque les moyens extraordinaires qu'ils emploient ne peuvent opérer sans le concours d'une flotte nombreuse de vaisseaux de ligne et autres bâtiments de guerre. Or toutes les mesures sont prises pour empêcher la réunion des forces maritimes que les Français pourraient faire concourir à cette expédition : leurs ports sur l'Océan sont étroitement bloqués; la jonction des escadres françaises de la Méditerranée avec l'escadre espagnole et de celle-ci avec la flotte de Brest, est en quelque façon rendue impossible, par la sage distribution et la supériorité des forces navales de l'Angleterre. Cependant notre gouvernement ne continue pas moins de prendre des mesures sérieuses pour prévenir les effets d'une descente. Sur tous les points des côtes menacées, on est en armes, et l'ordre est donné pour qu'à la plus légère apparence de débarquement, tous les habitants hors d'état de servir se retirent dans l'intérieur des terres, en emportant tout ce qui sera transportable et en brûlant ou détruisant tout ce qui pourrait offrir des ressources à l'ennemi. On parle de brûlots d'une nouvelle construction qui, habilement dirigés, pourront produire le

plus grand effet et incendier les flottes françaises jusque dans leurs ports. Il est aussi question d'enjoindre à tous les commandants de nos bâtiments de guerre de couler à fond tout navire français qui aura à bord des troupes de débarquement. L'on voit par toutes ces dispositions que si l'expédition est tentée, la lutte sera terrible et le résultat singulièrement funeste pour l'un ou l'autre parti. (*Feuille Politique* du 22 germinal an VI).

Ne voit-on point là une tactique d'opposer à l'invention de radeaux français, celle du brûlot anglais ? Les Anglais, en un mot, crient beaucoup pour s'empêcher d'avoir peur.

TROISIÈME PARTIE

Départ pour l'Egypte et débarquement à Alexandrie

(1797-1798)

CHAPITRE Ier

Le mouvement vers l'Egypte se dessine. — La prise de Malte aux yeux des Anglais. — Pensée de Catherine II au sujet des Indes. — Débarquement à Alexandrie. — En marche sur le Caire. — Description du Caire. — Désastre maritime. — Placard sur Bonaparte. — Accident survenu à Plombières à la citoyenne Bonaparte. — Lettre d'un général à bord de l'Orient.

L'expédition d'Egypte prend de plus en plus corps dans l'opinion publique, puisqu'on signale d'Auxerre qu'on y a vu passer un convoi immense de toutes sortes d'outils propres à travailler la terre, tels que pioches, leviers, pieds de roche, etc.; que la destination est pour Toulon et que cette opération a pour but la descente en Egypte, où l'on creusera un canal, en vue d'anéantir le commerce anglais dans les Indes. Il est toujours décidé, dit la rumeur publique, que « cette expédition des Argonautes » sera commandée par *Jason*-Bonaparte (*Feuille Politique* du 6 floréal an VI).

— La prise de Malte par Bonaparte fut jugée par les Anglais eux-mêmes comme un succès incalculable : La République française devenant maîtresse du Levant et commandant au commerce

de cette riche partie du monde, peut, avec quelques bâtiments en croisière entre Malte et la Sicile d'un côté, Malte et l'Afrique de l'autre, empêcher sans peine les vaisseaux ennemis de franchir cette barrière; une escadre stationnée dans les beaux ports de l'île, commandera les côtes de l'Italie sur la mer Adriatique, où la France possède déjà l'île importante de Corfou; elle pourra donner la loi à Candie et aux autres îles turques. Si elle veut ouvrir une communication avec la Mer Rouge, Malte doit être considérée comme l'entrepôt des divers matériaux nécessaires à une telle entreprise.

Mais qui eût cru que le plan médité par Bonaparte avait été formé par l'impératrice Catherine II ?

Toujours les commentaires venus de Londres, commentaires voyant juste :

« Quelque romanesque que paraisse le plan de jeter en Egypte les fondements de la conquête des Indes, un projet de cette nature a été formé par la dernière impératrice de Russie, au moment où le plus vif ressentiment l'animait contre la cour de Londres. Cette princesse était décidée à envoyer une armée par Bocchara et Cachemire, pour placer le Mogol sur le trône de l'Inde, et chasser les Anglais de leurs possessions. Il y avait alors en Russie des Français, qui avaient été envoyés sur les lieux par M. de Vergennes et qui offrirent de conduire l'armée. »

Telles étaient les conjectures d'une feuille ministérielle anglaise. (*Nouvelles de Paris* du 27 messidor an VI).

Cette porte sur les Indes, la Russie en a toujours la clef et il serait malhabile aux Anglais de se faire des ennemis des Russes, qui ne seront pas toujours malheureux et qui pourraient s'en souvenir.

Ne disait-on pas en Russie, au moment de la guerre du Japon, qu'une armée lancée contre les Indes aurait été autrement populaire ?

— Une petite pointe contre le journalisme :

« Tandis que les papiers anglais assurent très sérieusement que l'expédition de Buonaparte a été prédite il y a plus de trois cents ans, par les Bohémiens, les papiers français s'évertuent à qui mieux mieux à lui fixer un objet. Les Indes, l'Egypte et Constantinople sont les trois points sur lesquels ils varient, sans

CALIFORNIA

vouloir s'en écarter. Mais on sait que nos journalistes ne voient ni aussi loin ni aussi clair que les Bohémiens. »

En attendant, la flotte anglaise, avec Nelson, est à la poursuite de Bonaparte avant el depuis Malte ; mais le général français pourrait bien être déjà à Alexandrie depuis quelques jours.

C'en était fait, Bonaparte avait échappé à la flotte anglaise et les troupes françaises étaient entrées en Egypte où déjà l'Angleterre nous disputait la suprématie.

En un mot, Bonaparte avait débarqué, le 13 messidor, avec toute son armée à Alexandrie; après avoir fait un traité d'amitié avec les chefs arabes, il avait dirigé ses colonnes par le Nil vers le Caire où il était entré lui-même, le 5 thermidor, à la tête de l'armée, et enfin, maître de toute la basse Egypte, il continuait sa marche. Mais il y eut une ombre au tableau. L'escadre de l'amiral Brueys, qui se disposait à rentrer en France, fut attaquée par l'escadre anglaise supérieure en nombre, et malgré une chaude et héroïque résistance, ne put échapper au désastre (*Nouvelles de Paris* du 30 fructidor).

— Une description du Caire d'alors, intéressera vivement, j'en suis certain :

« Le Caire est une ville immense. Il n'y a ni places régulières, ni rues alignées, ni beaux édifices publics. Les rues sont sales, étroites et tortueuses, et comme elles ne sont point pavées, la foule des hommes, des chameaux, des ânes et des chiens qui s'y pressent, élève habituellement une poussière incommode, à laquelle succède une mer de boue fétide, lorsque les particuliers s'avisent d'arroser devant leurs portes. Contre l'usage de l'Orient, les maisons sont à deux et trois étages et couvertes en terrasses.

« C'est sur ces terrasses, couvertes d'orangers et de grenadiers, que les femmes prennent souvent le bain sans courir d'autres risques que d'être aperçues des crieurs publics qui, du haut des minarets, invitent le peuple à la prière.

« Il y a trois cents mosquées dans le grand Caire, dont la plupart sont ornées de plusieurs minarets, espèces de clochers très élevés, construits avec beaucoup de légèreté et entourés de galeries. Ils varient très agréablement l'uniformité d'une ville dont tous les toits sont en terrasses. C'est de là, qu'environ 800 voix se font entendre cinq fois par jour et au même instant,

dans tous les quartiers de la ville, pour rappeler ses habitants à leurs devoirs envers la divinité.

« Le château du Caire, placé sur un rocher escarpé, environné de murs épais soutenus de grosses tours, était très fort avant l'invention de la poudre.

« Ce château renferme le palais ruiné des anciens sultans d'Egypte, la manufacture où se fabrique le riche tapis que l'*Emir-Hogi* ou prince de la caravane porte tous les ans à la Mecque, le palais du pacha, la salle du divan, l'hôtel de la monnaie et le fameux puits de Joseph.

« Ce puits de Joseph, que les uns disent avoir été creusé par le fils de Jacob, d'autres par un vizir de ce nom, sous le règne de Sala-Eddin, a 280 pieds de profondeur sur 42 de circonférence, et est entouré dans toute sa hauteur d'un escalier dont la pente est si douce, que les chameaux et les bœufs peuvent aisément y descendre.

« Le Caire a trois lieues de circuit, et dans cette enceinte il y a beaucoup de jardins, de cours, de terrains vides et de ruines. Volney estime sa population à 250.000 âmes. Mais il est difficile de rien savoir au juste sur cet article, puisque les musulmans ayant des préjugés superstitieux contre toute espèce de dénombrement, ne tiennent registre ni des naissances, ni des morts, ni des mariages.

« Parmi les singularités qui frappent un étranger dans cette ville, on peut citer la quantité prodigieuse de chiens hideux qui vaquent dans les rues; des milans qui planent sur les maisons en jetant des cris importuns et lugubres. Loin de tuer les uns et les autres, les musulmans les respectent, leur jettent les débris de leurs tables et fondent quelquefois des hôpitaux uniquement pour les chiens vagabonds.

« Un autre phénomène non moins remarquable, c'est la grande quantité d'aveugles qu'on y rencontre. Sur cent personnes, dit Volney, il n'est pas rare de compter vingt aveugles, dix borgnes et vingt autres dont les yeux sont rouges, tachés ou purulents. Cette maladie a pour cause première, la salinité de l'air, très sensible dans le Delta, et pour causes secondes, la malpropreté des Egyptiens et la nature de leurs aliments.

« Dans un climat brûlé par le soleil, l'eau est le premier de tous les besoins; le Nil seul, sans le secours du ciel, en fournit aux Egyptiens... »

Ainsi le héros français a dû arriver à Alexandrie au moment où le fleuve commençait à croître, et au Caire, dans le moment de sa grande crue.

— Voici les réflexions que *le Rédacteur* faisait sur le dernier combat naval entre Brueys et Nelson :

« Que peut faire à la France la destruction de la flotte aux ordres de l'amiral Brueys, fût-elle même entière ? Sans doute reculer sa vengeance *totale* ; mais la victoire de Nelson, toute complète qu'elle peut être, peut-elle empêcher ou même retarder les heureux effets de l'expédition confiée à l'infortuné Brueys ? Si l'armée d'Egypte a pour but de tarir à sa source une des branches les plus considérables de la prospérité anglaise, cette victoire, que le canon de la Tour de Londres annoncera avec fracas, ne sera-t-elle pas l'avant-coureur et le tocsin de la ruine du commerce anglais dans l'Inde ? (*Nouvelles de Paris*).

Quand la flotte française s'embarqua pour l'Egypte, elle avait à bord, sur le vaisseau amiral, les citoyens Berthollet, Venture, Magallon, Arnaud et Regnaud de Saint-Jean-d'Angély.

L'état-major était nombreux et brillant. On y comptait les noms que la gloire et l'estime publique avaient depuis longtemps désignés à l'admiration et au respect de l'Europe : Berthier, Desaix, Dommartin, Caffarelli, Kléber, Baraguey-d'Hilliers. Les meilleures demi-brigades de l'armée d'Italie étaient rassemblées sur la flotte.

Toutes les divisions réunies, elle était forte de trente bâtiments de guerre, tant vaisseaux de ligne que frégates et deux à trois cents navires de transport.

Il y avait sur la flotte une compagnie aérostatique, avec deux ballons de 30 pieds de diamètre, une bibliothèque complète, une vingtaine d'imprimeurs, au moins six mille ouvriers de tout art, un cabinet de physique et de chimie et une infinité d'instruments. (*Le Nouvelliste Politique* du 14 prairial).

D'une lettre écrite à bord de *l'Orient*, vaisseau monté par le général Bonaparte, du 11 prairial :

« Nous ne faisons pas beaucoup de chemin ; ce n'est que vers le soir que le vent remplit nos voiles. Notre vaisseau est si encombré, que nous avons à peine la place de suspendre nos hamacs. L'eau est très mauvaise, et cette privation en est une grande pour des soldats français, quoiqu'ils ne craignent ni les fatigues, ni les privations, ni les plus grands dangers ».

« Signé : L. »

— Dans *le Nouvelliste Politique* du 2 messidor, an VI, il est reparlé de la citoyeune Bonaparte, dont on dit qu'elle a passé à Lyon deux jours et qu'elle va prendre les eaux de Plombières, pour revenir dans un mois et aller rejoindre son mari en Egypte. Elle avait reçu, le 21, un courrier de son mari, qui lui écrivait du cap méridional de Sardaigne et lui annonçait qu'il allait entrer à Malte et y mettre garnison française, et de là suivre sa route. Tout le convoi était en bon ordre ; on n'avait signalé aucun Anglais.

— Il grandissait, il grandissait toujours, dirais-je de Bonaparte, à propos de l'affichage à profusion sur tous les murs de Paris du placard suivant, dont les termes constituent un portrait moral frappant du héros, et bien tel que la postérité l'a représenté et le représente encore :

SUR BUONAPARTE

« Comment vous rendre l'expression de tête de Buonaparte; me disait son peintre Appiani ; elle renferme le caractère des têtes de tous les conjurés contre César ! Il y a chez lui plusieurs Brutus. Il paraît toujours méditer ce que lui seul peut exécuter.

« Je l'ai observé à l'armée, il aimait le soldat, il l'a vêtu et nourri, il en était le père.

« La sévérité de ses mœurs a été telle en Italie, qu'elle l'a fait soupçonner d'insensibilité. Cette opinion eût été générale, sans le tendre attachement qu'il montrait à son épouse.

« En prenant le commandement en chef, il parut fermer ses oreilles et son cœur, même à l'amitié. Son âme de feu se réfugia dans sa tête. L'armée et la République avaient besoin d'un homme, pour qu'il n'y eût point de Capoue en Italie.

« Sa politesse réservée et sa supériorité ont toujours déconcerté les solliciteurs, les intrigants et les flatteurs.

« Cet ascendant, cette force d'attraction et de répulsion étaient nécessaires pour maintenir dans leurs orbites les parties d'un monde nouvellement sorti du chaos.

« De ses généraux à lui était la même distance que des soldats aux généraux.

« Un de ses talents est de mettre et de tenir chacun à sa place. Avant d'être général, il s'était fait une manière expéditive de connaître les hommes. Il les brusquait du premier abord :

« Par la manière dont ils répondent, disait-il, je connais le ton « de leur âme. » Frappez un bronze avec un gant, il ne rend aucun son ; frappez-le d'un marteau, il retentit.

« Ses proclamations sont d'un style grand, impétueux, incorrect, animé. L'aigle, les torrents, la foudre sont les termes familiers de ses comparaisons. *Ossian* est son livre favori.

« Il fait tout par lui-même. Depuis six mois que je suis avec lui, me disait un de ses secrétaires, il ne m'a pas encore fait écrire une lettre.

« Comment l'ennemi aurait-il pu surprendre des secrets qu'il ne communiquait à personne ?

« Quel ardent foyer doit être le cœur de cet homme! Le mouvement de ses paupières, de ses yeux, sa marche et sa voix annoncent une âme impatiente et tumultueuse. Les vents ont beau souffler, tourmenter, soulever les passions, il est toujours maître du gouvernail.

« Il tient à ses pieds les passions viles. Aucun Italien ne peut lui redemander sa femme ni ses trésors.

« L'histoire dira s'il devait et pouvait faire la paix sans livrer Venise. Sur ce point, il en appelle lui-même à la postérité. »

En effet, certains dans l'opinion publique le blâmaient de n'avoir pas gardé Venise en traitant avec l'empereur.

« Quand on compare cet homme extraordinaire avec le vainqueur des Gaules, on ne peut s'empêcher de dire : Buonaparte est supérieur à sa gloire. La barque du pêcheur ne portait que la fortune de César, *l'Orient* porte les destins de Buonaparte et les vengeances de la République. »

— Quel portrait ! quel homme ! se met à penser le rédacteur du *Nouvelliste Politique*. Mais que veut-il, que demande-t-on ? Pourquoi cet enthousiasme, pourquoi ces affiches si nombreuses et ces lecteurs si avides ? Est-ce Alcibiade qu'on attend au Pirée, est-ce Monck qui menace la liberté ? Erreur sans doute. Mais n'est-il pas imprudent d'élever un homme si haut, qu'on ne puisse plus le fixer sans danger pour ses yeux ?

« Des préférences excessives, dit le président de Montesquieu, données à un citoyen dans une république, ont toujours des effets nécessaires : *Elles font naître l'envie du peuple*, ou *elles augmentent sans mesure son amour*. »

Ce rédacteur ne pressentait-il, en vérité, Napoléon !

— D'autres nouvelles, mais saisissantes, sur la citoyenne Bonaparte :

Tout le monde apprenait avec douleur qu'elle avait failli être victime d'un terrible accident aux eaux de Plombières. Tandis qu'elle causait avec quatre femmes, sur le balcon d'une des fenêtres de son appartement, sans doute à cause de la faiblesse ou de la pourriture des étais qui le supportaient, le balcon s'écroula avec fracas dans la rue. Deux des femmes furent tuées dans la chute, deux autres grièvement blessées, alors que la citoyenne Bonaparte, « par suite du génie qui protégea son mari et nos destinées, n'a reçu que quelques légères contusions. »

(*Le Nouvelliste Politique*, du 10 messidor).

— A l'homme extraordinaire, convenaient les termes de la fable héroïque.

Un général écrivait des bouches de Bonifacio, à bord de *l'Orient*, la lettre suivante à l'un de ses amis :

« Vous ne vous êtes point trompé dans vos conjectures. On pense comme vous sur *l'Orient*. Ce nouvel Argos, sous la conduite d'un nouveau Jason, portera le héros français à la conquête de la Toison d'or. Nous saurons l'arracher aux Anglais et la route la plus courte qui nous ouvre les destinées, c'est l'Egypte. Cette expédition va causer une grande révolution dans le commerce des deux mondes. »

CHAPITRE II

Une république ancienne en Egypte. — A propos de Malte. — Superbes aperçus sur l'Egypte et première conception du percement de l'isthme de Suez. — Considérations sur Bonaparte.

Une république en Egypte, bien avant qu'on ait songé, en France, à en fonder une dans ce pays, centre du despotisme oriental, voilà qui est de nature à bien étonner. Il en fut cependant ainsi :

En 1250, immédiatement après la défaite de saint Louis, les Mamelouks Baharites, Turcs d'origine, massacrèrent Touran-Chah, le dernier prince de la famille des Aïoubites. En sa personne finit la domination des princes arabes sur l'Egypte, et le gouvernement monarchique.

Les Mamelouks Baharites changèrent la forme du gouvernement, en prenant l'avis du Conseil dont ils formaient les membres. Il pouvait créer des ministres, des gouverneurs, des généraux, pourvu qu'il choisît parmi les Mamelouks.

Dans l'espace de 136 ans, que les Mamelouks Baharites gouvernèrent l'Egypte, ils eurent 27 rois, ce qui annonce des règnes bien courts et bien orageux.

Selim, empereur des Turcs, leur enleva cette conquête, en 1517. Pour se gagner leur affection, il changea peu de chose à la forme de leur gouvernement, et le traité qu'il fit avec eux mérite d'être rapporté pour sa curiosité. Le voici :

« Quoique nos armées invincibles aient conquis, avec l'aide du Tout-Puissant, le royaume d'Egypte, cependant, par un effet de notre bienveillance, nous accordons aux 24 sangiaks (gouverneurs) de ce pays, un gouvernement républicain, aux conditions suivantes :

« 1° La République d'Egypte reconnaîtra notre souveraineté, et, pour marquer son obéissance, elle regardera comme notre représentant, le lieutenant qu'il nous plaira de lui envoyer et qui fera sa résidence dans le château du Grand Caire. Durant son administration, il n'entreprendra rien ni contre notre volonté, ni contre les intérêts de la République ; mais il se concertera avec

les beys (ou sangiaks), pour ce qui concernera le Bien de l'Etat. Si notre lieutenant se rendait désagréable aux beys, s'il attentait à leurs privilèges, nous les autorisons à le suspendre de ses fonctions et à porter leurs plaintes à notre Sublime Porte, afin qu'ils soient délivrés de son oppression;

« 2° En temps de guerre, la République sera obligée de fournir à nous et à nos successeurs, 12.000 hommes de troupes, commandées par des Sangiaks et de les entretenir à ses frais jusqu'à la paix;

« 3° Chaque année, la République lèvera 560.000 *aslani* (trois livres tournois) et les enverra à notre Sublime Porte, qui lui en délivrera quittance en bonne forme, à laquelle seront apposés notre sceau et celui de notre vizir;

« 4° La République lèvera une somme pareille de 560.000 aslani pour l'entretien de Médine et de la Mecque;

« 5° La République prélèvera annuellement sur les productions du pays, un million de cousses (mesure équivalente à 170 livres) de grains, savoir : 600.000 de froment et 400.000 d'orge, pour être versés dans nos magasins (8.500.000 boisseaux, mesure de Paris);

« 6° En vertu de l'exécution de ces articles, la République jouira d'un empire absolu sur tous les habitants de l'Egypte; mais dans les affaires qui concernent la religion, elle prendra l'avis du Mollah, ou grand-prêtre, qui sera soumis à notre autorité et à celle de nos successeurs.

Fait et signé par notre clémence, en faveur de la République d'Egypte, l'an 887 de l'hégire (1517 de l'ère chrétienne). »

Ce n'était pas si mal conçu de la part du vainqueur.

C'est avec une scrupuleuse attention qu'il conserva le titre de république à sa conquête, tout en lui imposant des lois.

— Nous verrons bientôt, dit *le Nouvelliste Politique* du 15 messidor, quels avantages nous pourrons tirer à notre tour et surtout s'il est possible de couper l'isthme de Suez pour rouvrir la porte de communication avec les Indes orientales, ce qui a fait le sujet de tant d'oiseuses conversations depuis deux mois.

— Quelques lignes à propos de Malte :

Regnault de Saint-Jean-d'Angely, embarqué avec Bonaparte comme son ami, fut chargé par lui d'exercer à Malte les fonctions de commissaire civil, tandis que le général Vaubois y restait

avec le commandement militaire et 5000 hommes de garnison.

Bonaparte avait confiance dans le succès maritime, puisqu'il comptait sortir de Malte le 1er messidor, laisser tout son convoi dans le port, chercher lui-même les Anglais et présenter le combat avec toutes les chances de succès, grâce à la supériorité du nombre. Il était parti avec 13 vaisseaux, avait armé en flûte, à Malte, un vaisseau vénitien, tandis que deux autres vaisseaux vénitiens l'avaient joint avec le convoi de Civita-Vecchia. Il avait pris aussi un bâtiment maltais de 60 canons. Enfin, il avait réparti sur sa flotte un grand nombre d'excellents matelots turcs et devait faire servir son artillerie par ses compagnies d'élite des héros de l'armée d'Italie ; quelle qu'eût été l'issue du combat, pensait-il, les Anglais devaient au moins en sortir hors d'état de tenir et, par conséquent, d'empêcher les Français de continuer leur expédition.

Ses dernières lettres portaient du reste :

« Je sais que l'amiral Nelson est à ma poursuite, je vais mettre le convoi en sûreté, aller à sa rencontre, l'attaqner et le battre. »

Nelson craignit-il de se mesurer, puisque Bonaparte ne le rencontra point et put débarquer indemne en Egypte ?

Hélas ! quand la flotte française voulut rentrer en France, la défaite l'attendait sur les rivages même d'Egypte !

(*Le Nouvelliste Politique*).

— Voici de magnifiques aperçus sur l'Egypte rencontrés dans *le Nouvelliste Politique* du 16 messidor an VI :

. . . . . .

« La possession de cette riche contrée équivaudrait à celle de toutes nos colonies d'Amérique quant aux productions coloniales, et de plus nous enrichirait de tout le commerce des Anglais dans l'Inde, dont elle nous ouvrirait la communication par l'isthme de Suez et triplerait nos retours sur ceux de nos rivaux. Cet isthme, qu'en fait-on ?

« On le coupe à Paris. Car rien n'arrête ni n'étonne les Parisiens dans leurs spéculations politiques et guerrières.

« Mais le projet de le couper, qui parut impraticable à l'antiquité, a-t-il cessé de l'être ?

« L'espace qui sépare les deux mers n'est que de 19 lieues et le canal du Languedoc en a 64. Mais tous les voyageurs s'ac-

cordent à dire que, dans les parties où la Mer Rouge et la Méditerranée se correspondent, le rivage de part et d'autre est un sol bas et sablonneux où les eaux forment des marais entrecoupés de grèves, en sorte que les vaisseaux ne peuvent s'approcher de la côte qu'à une grande distance. Or comment, dit Volney, pratiquer un canal durable dans des sables mouvants ?

« La différence des niveaux forme une seconde difficulté. On s'est moqué trop légèrement de Strabon et des anciens qui pensaient que la Mer Rouge était plus élevée que la Méditerranée. Cependant cette idée n'était pas si dénuée de raison, quand on observe que, depuis le canal de Colzonia jusqu'à la mer, le Nil, dans un espace de plus de 30 lieues, a une pente très sensible.

« Ce n'est donc point à couper l'isthme de Suez, que Bonaparte appliquera ses soins et emploiera ses savants. Soliman II y employa vainement les bras de 50.000 hommes. Mais il fera ce qui a déjà été fait, un canal du Nil à la Mer Rouge.

« Sésostris le creusa, et, selon Strabon, il avait 170 pieds de large et 30 de profondeur.

« Les Ptolémées le rétablirent, Trajan le renouvela. Il est aujourd'hui comblé. Mais on en voit encore les traces, surtout depuis le Caire jusqu'au *Lac des Pèlerins*.

« Cette opération serait également avantageuse à la France et à l'Egypte :

« A l'Egypte, qui deviendrait comme autrefois l'entrepôt général du commerce de l'Asie et de l'Europe.

« A la France, à qui elle offrirait une source inépuisable de richesses et un vaste débouché pour ses manufactures.

« C'est une belle et grande idée que celle d'aller fonder une colonie en Egypte, d'y ranimer les arts et l'industrie, d'y rétablir des villes sur les débris de celles de Memphis, de Thèbes et d'Héliopolis ; de réveiller les facultés engourdies de ses habitants.

« Les habitants actuels n'ont probablement jamais entendu parler ni d'Alexandre ni de Cléopâtre. Mais il est digne de Bonaparte de leur montrer le premier dans sa personne, et de faire revivre les grâces et l'esprit de la seconde, dans celle de son épouse.

« Savez-vous que l'Egypte fournissait pour cinq mois de vivres à la capitale du monde ?

« Bonaparte n'y trouvera pas autant de trésors que le jeune Octave; mais il lui procurera les mêmes avantages qu'elle retira

de sa soumission aux Romains. Longtemps avant la conquête, ses rois n'étaient que des monstres. Sous les empereurs, elle recouvra son commerce, ses mœurs, ses lois et sa splendeur. »

A quelles réflexions n'entraîne pas ce qui précède ?

Ce percement de l'isthme de Suez dont l'idée n'est qu'esquissée plus haut, reçut son accomplissement sous Napoléon III, le neveu précisément du général Bonaparte. Il comprit, ce fut sa meilleure gloire, le parti qu'en pouvait tirer l'influence française en Egypte, dont la France eut à ce moment la possession morale, en attendant sans doute la possession matérielle. N'y prenait-elle pas de plus en plus pied, à la grande jalousie du gouvernement anglais, sans doute, quand des événements encore récents sont venus nous dépouiller de notre prestige à leur profit ? Ils savaient, eux aussi, depuis longtemps, l'importance d'avoir la main sur l'Egypte, importance qui les touchait même plus que nous encore, à cause des Indes. Ils sont venus à bout de leurs désirs ; grâce au canal de Suez, cette importance même est doublée.

Et cette ravissante flatterie à l'égard de Joséphine de Beauharnais, ne fait-elle pas penser encore au voyage triomphal que fit en Egypte l'impératrice Eugénie, à une certaine époque ?

— Je ne quitterai pas *le Nouvelliste Politique* du 16 messidor, sans faire part de ces autres réflexions d'un de ses rédacteurs. Il est curieux comme elles prophétisent les attaques dont Bonaparte fut l'objet, d'abord au moment du 18 brumaire, ensuite quand il fut sacré empereur :

. . . . . .

« Quand on a vu comme nous avec quelle constante malignité la fortune s'est jouée de tous les calculs, de toutes les espérances, je ne conçois pas comment on peut encore s'abandonner à la manie des conjectures. Pour moi, suivant l'expression de Montaigne : « je me plonge stupidement et tête baissée » dans l'avenir. Mais que deviendra tout ceci ? Quel sera le dénouement de cette longue tragédie, dont la Révolution française a été l'ouverture et à l'issue de laquelle sont maintenant attachées les destinées de la terre entière ? Le christianisme est aux prises avec la philosophie, la république avec la monarchie : qui l'emportera ? Quel est ce jeune homme qui, vainqueur sur terre, vainqueur sur mer, fixe l'attention des peuples et des rois ? qui me dira son secret ? Petit bourgeois d'une grande ville, que t'im-

porte ? qui t'a dit d'ailleurs que ce jeune guerrier avait un secret ? Qui t'a appris qu'il était autre chose qu'un instrument aveugle entre les mains de celui, dit Bossuet, « qui règne dans « les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appar- « tient la gloire, la majesté et l'indépendance. »

« Comme vous, je me plais à croire que la victoire restera fidèle à Buonaparte, que, nouvel Alexandre, il ira planter son drapeau sur les bords du Gange et de l'Indus et que la conquête de l'Angleterre lui obtiendra de l'admiration des hommes un surnom plus glorieux que celui d'*Italien*; mais enfin, au milieu de ces chutes d'empires qui tombent avec un fracas effroyable les uns sur les autres, demandez-lui ce qu'il veut, interrogez-le sur ses destinées futures, sur celles de la France et tenez pour certain que la fortune amènera des résultats tout contraires à ceux qu'il se flatte d'opérer.

« Il veut la liberté, peut-être la fatalité l'a-t-elle déjà condamné à devenir un tyran, un usurpateur ?...

. . . . . .

« Quelle est donc cette folie de se tourmenter à vouloir deviner un homme qui ne se connaît pas lui-même, deviner un avenir que l'éternelle sagesse a daigné rendre impénétrable ? »

. . . . . .

Je retiens ces réflexions sur la Révolution française, qui est loin encore aujourd'hui d'être la fin de tout.

Combien est profonde et combien elle prête à la méditation, la pensée de Bossuet !

Usurpateur est bientôt dit; la Révolution elle-même ne fut-elle pas usurpatrice ?

N. B. — Les trois parties qui précèdent représentent une première série; j'espère en donner une seconde beaucoup plus importante encore, qui comportera : *La Campagne d'Egypte*, *Le 18 brumaire* et *Le Consulat*.

Imprimerie L. Duc et Cie, 125, rue du Cherche-Midi, Paris.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de M. Eugène Martin. I
Avant-propos. 1
Préliminaires. 7

PREMIÈRE PARTIE

De la campagne d'Italie au traité de Campo-Formio (1796-1797). 9

DEUXIÈME PARTIE

Fêtes en l'honneur de Bonaparte et de la conclusion de la paix et projet de descente en Angleterre. 35

TROISIÈME PARTIE

Départ pour l'Égypte et débarquement à Alexandrie. . . 95

DU MÊME AUTEUR

Dernières nouveautés parues :

Une période de la vie communale d'Épernay (*1540-1752*) avec vues 2.50

Essais d'histoire biographique et littéraire sur les Champenois marquants de l'époque Louis XIV 2.50

Notice historique sur les communes du chemin de fer d'Épernay à Montmirail, avec vues 1.25

Une intrigue dans un bal paré à Versailles, sous Louis XV, avec illustrations. . . . . 1 »

Marion de Lorme au château de Baye, drame en vers, historique, local, en 1 acte, avec portrait 1.50

Théroigne de Méricourt et le marquis de Saint-Huruge, portrait et illustrations de l'époque 2.50

Édition de luxe . . . . . 3 »

L'arrestation du marquis de Saint-Vallier, seigneur de Vauchamps, en 1793 et 1795. Enquête, défense et mise en liberté. (Illustrations de l'époque) 1.25

Le comédien Baron, l'abbé d'Allainval et Adrienne Lecouvreur. Portrait de cette dernière . . . . . 1 »

La vérité sur l'arrestation de Louis XVI à Varennes, d'après des documents du temps, par un Champenois 1.50

En Champagne : *Vallée de Moslins* : Notice historique sur les communes de Moslins et de Mancy. . 1 »

Varennes épisodique . . . . . 2 »

Benjamin Franklin en France 1.50

En préparation :

Le général Bonaparte et la presse de son époque (2e série).

Le Directoire caricaturisé en prose et en vers, d'après des documents de l'époque.

Charlotte Corday telle qu'il faut la voir, d'après des documents de l'époque.

Le Palais-Royal sous les ducs d'Orléans, depuis le Régent jusqu'à Philippe-Egalité.

Le Théâtre sous Louis XVI.

Saint-Martin d'Ablois pendant la Révolution.

Imp. L. DUC & Cie, 125, rue du Cherche-Midi, Paris.

ARMAND BOURGEOIS

Le GÉNÉRAL BONAPARTE et la Presse de son époque

(Deuxième Série)

PARIS
HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
Librairie spéciale pour l'Histoire de la France et de ses anciennes provinces
5, Quai Malaquais, 5

1907

LE GÉNÉRAL BONAPARTE

et la Presse de son époque

La grande Histoire, elle, aurait craint de s'encombrer en reproduisant *in extenso* ce document de valeur.

Revenons maintenant à la grande figure de Bonaparte, qui, malgré les vingt ans de guerre où il plongea la France, reste toujours un souvenir vivant de la gloire sans exemple, dont il la couvrit. Tant qu'il y aura une France, toujours luira ce soleil dont les rayons se nomment Marengo, Austerlitz, Iéna. Un tel génie immortalise une nation, et c'est pourquoi, malgré les fautes, malgré les calamités même, elle ne cessera jamais de s'en enorgueillir.

Et dire que cette gloire aurait pu demeurer intacte et ne nous laisser que des avantages, celui surtout d'être invulnérables, grâce à des frontières naturelles sur tous les points de la France! Le fameux traité d'Amiens devait en être la consécration. Mais, hélas! l'Angleterre le rompit la première, et Bonaparte, devenu Napoléon à ce moment, se jura de venir à bout de l'éternelle ennemie, violatrice de tous engagements, d'où cette conception hardie et géniale, que fut le blocus continental. Malheureusement, la campagne et la retraite de Russie de 1812 en furent l'effondrement, bien qu'elles aient été précédées, sinon suivies, d'innombrables victoires. Les événements se précipitèrent ensuite, pour aboutir à la catastrophe finale de Waterloo.

Au reproche fait à Napoléon de ces vingt ans de guerre, ne convient-il pas cependant d'apporter cette atténuation qu'il y avait été entraîné, pour avoir trop voulu venir à bout d'un adversaire comme l'Angleterre? Il fut le joueur qui se ruina, pour avoir cherché à conjurer la déveine.

A propos de la rupture du traité d'Amiens, je suis amené à établir des comparaisons curieuses — je ne crois pas qu'elles aient été faites avant moi — entre deux pamphlétaires qui, bizarre coïncidence, causèrent le plus grand tort moral, l'un à l'oncle, l'autre au neveu. J'ai parlé de Peltier, l'auteur des *Actes des Apôtres*, et de Rochefort, l'auteur de *La Lanterne*. Rochefort lui-même s'en est-il jamais rendu compte?

J'en viens donc à ceci : que Peltier, l'écrivain royaliste réfugié à Londres, contribua à la rupture de la paix d'Amiens par ses violentes attaques contre le Premier Consul.

La chute de Napoléon III ne fut-elle pas précipitée par les attaques acerbes et ironiques de *La Lanterne ?*

Ce n'est point pour diminuer le grand talent de polémiste du vaillant rédacteur en chef de *l'Intransigeant ;* mais que ceux qui peuvent se procurer ces *Actes des Apôtres* s'en pénètrent, et ils conviendront avec moi que Peltier avait un très grand talent d'écrivain, l'esprit vif, incisif et primesautier. Si l'on n'envisage même que le point de vue littéraire, on ne peut que se délecter. J'aurai l'occasion, plus loin, de revenir sur Peltier.

Ne voyons maintenant que le beau côté de la médaille, en n'hésitant pas, notamment, à nous étendre sur cette brillante campagne d'Égypte, le plus gros morceau de mon livre, qui, à la gloire militaire, ajouta la gloire pacifique.

J'ouvre une parenthèse pour parler des rapports intimes qu'il peut y avoir entre l'homme et le costume, à propos même de la campagne d'Egypte. Le joli portrait en couleur du général Bonaparte, en ma possession, est suggestif à cet égard.

Il n'y a pas à le cacher, tant que Bonaparte ne fut devenu général en chef à la suite du 3 vendémiaire, il voisina presque avec la misère et ne porta que des habits râpés. Mais on le vit ensuite avec une redingote bleue, boutonnée jusqu'en haut, avec un large col rouge rabattu. Le col et les revers étaient brodés de feuilles de chêne en or. Quant à la coiffure, elle affectait cette forme bizarre connue alors sous le nom d'*oreilles de chien ;* tel le représente ma gravure en couleur. Au lieu de se négliger, il était devenu soigneux de sa personne, de ses mains surtout, qui étaient fort belles.

En Égypte, principalement, il tint à frapper les Musulmans par le brillant de son costume, car il portait une redingote à parements ouverts, dont les bords et les poches laissaient apercevoir de larges broderies d'or ; sa ceinture

était en riche étofte d'Orient, et son chapeau orné de galons d'or.

Cette époque, donc, nous fascine encore assez aujourd'hui, pour que nous dévorions les ouvrages qui ont trait à la fameuse épopée. Tout ce qui la rappelle : peinture, gravures vulgaires, images même, est vivement recherché et constitue ce fonds de patriotisme contre lequel les efforts et les assauts des antimilitaristes et des sans patrie viendront toujours se briser finalement. Elle ne peut déchoir, la nation qui a un pareil livre d'or. Est-ce que, pour quelques éclipses, le soleil ne demeure pas toujours vainqueur ?

*
* *

Il est une belle figure qui n'est qu'à peine esquissée dans le nombre, pourtant grand, des journaux que je consultai. Je veux parler de Madame Bonaparte ou Joséphine de Beauharnais. Diverses brochures de l'époque me permettant d'en parler plus longuement, j'ai pensé que je ne pouvais avoir de meilleure place que dans mon introduction ; c'est qu'elle est attachante, cette figure !

Disons de suite quelle fut l'origine de l'union de la veuve du général de Beauharnais avec le général Bonaparte.

C'est la fameuse tireuse de cartes, Mlle Lenormand, qui parle :

« Un enfant de dix à douze ans, d'une figure heureuse, se présente un jour chez Bonaparte et lui demande d'employer son crédit à lui faire rendre l'épée de son père. Il dit se nommer Eugène de Beauharnais, fils du ci-devant vicomte de Beauharnais, qui, s'étant attaché au parti de la Révolution, avait servi la République sur le Rhin, en qualité de général. Devenu suspect au Comité de Salut Public, il avait été déféré au Tribunal révolutionnaire et exécuté quatre jours avant la chute de Robespierre.

« La demande de l'enfant était aussi touchante que ses manières étaient aimables. Bonaparte prit à lui le plus vif

intérêt et lui fit rendre cette arme chérie. A cette vue, l'enfant fond en larmes : il le renvoie comblé de caresses ; quelques jours après, l'enfant revient en compagnie de sa mère. »

Oh ! la destinée !

Maintenant, le portrait de Joséphine, d'après M. de Saint-Hilaire, dans ses *Mémoires d'un Page* :

« C'était une femme charmante, d'une figure angélique, attrayante, pleine de bonté ; elle était d'une taille moyenne, mais modelée avec une rare perfection ; il y avait une souplesse, une légèreté incroyable dans tous ses mouvements ; sa démarche sérieuse respirait la majesté ; sa physionomie était expressive, sa douceur charmante. Belle, dans la joie comme dans la douleur, elle offrait dans ses yeux son âme tout entière ; ils étaient bleu foncé, à demi fermés par de longues paupières légèrement arquées, entourés des plus beaux cils du monde et doués d'un regard irrésistible. Quoique son aspect fût imposant, il semblait que la sévérité lui fût impossible. Elle avait des cheveux longs, beaux, soyeux, le teint châtain clair, la peau éblouissante de finesse et de fraîcheur, un son de voix si ravissant, qu'on éprouvait du plaisir à l'entendre. »

Comment, après ce portrait, n'aurait-elle pas fait les beaux jours de la Malmaison et des Tuileries ?

Veuve du général vicomte de Beauharnais, elle était elle-même fille d'un planteur de Saint-Domingue et portait le nom de Marie-Joséphine-Rose Tascher de la Pagerie. Elle aussi fut victime de la Révolution, puisqu'elle fut arrêtée comme suspecte et incarcérée jusqu'au 9 thermidor. Ses enfants, Hortense et Eugène, furent mis en apprentissage, l'une chez une lingère, l'autre chez un menuisier. Mais comme tout cela allait changer ! D'abord, Mme de Beauharnais rentrait dans tous ses biens. Bonaparte, qui avait fait sa connaissance, passait volontiers ses soirées chez elle,

et bientôt, sur les instigations mêmes de Barras, la demanda en mariage. La suite, c'est que la belle fortune de Madame Bonaparte l'aida à tenir ce rang, qui ne nuisit pas, tant s'en faut, à son avancement ; elle fut, d'autre part, et plus d'une fois, son bon génie par ses conseils, et ce ne fut pas sa faute si Bonaparte eut sa mémoire ternie par l'assassinat du duc d'Enghien, qui donnait de grandes espérances et dont il craignait le parti : elle avait fait tous ses efforts pour le prémunir contre cet attentat.

Mais, comme le disait un contemporain : « Napoléon eût mérité des autels, s'il n'eût pas commis de grandes fautes. »

Maintenant, je terminerai par un avertissement au lecteur et des remerciements.

Le lecteur voudra bien ne pas s'étonner si, à première vue, les dates paraissent parfois mélangées : c'est parce que les journaux cités n'ont reçu les nouvelles que plus ou moins de temps après les événements écoulés.

Mes remerciements, je suis heureux de les adresser aux sommités des lettres qui ont bien voulu prendre intérêt à la première série de mon œuvre et en faire de flatteurs éloges ; ils m'ont été au cœur, de même qu'un précieux encouragement. Ces sommités sont : MM. Jules Claretie, François Coppée, Henry Houssaye, Frédéric Masson et Alfred Mézières, de l'Académie Française ; MM. le prince Roland Bonaparte, le remarquable poète et écrivain Auguste Dorchain ; André Hallays, des *Débats ;* Stephen Liégeard, président de la Société Nationale d'Encouragement au Bien ; Lucien Millevoye, député et rédacteur en chef de *la Patrie*. Je remercie également les importants journaux comme *les Débats*, *le Temps*, *l'Intransigeant*, qui ont bien voulu me consacrer nn article étendu.

Encore un mot. Comme les divers journaux du temps ne m'ont pas toujours fourni tous les détails désirés, à cause de leurs lacunes sur certains événements, j'ai conçu l'idée d'un *Calendrier Bonaparte* présentant, pour chaque

jour de l'année, une époque mémorable de la vie de ce grand homme,depuis sa naissance jusqu'au jour où il fut proclamé empereur. Que dis-je ? Ces lacunes se trouveront, par suite, succinctement comblées. Ce calendrier, qui clôturera mon ouvrage, aura cet autre mérite, si je ne m'abuse, celui d'être instructif.

J'ai pensé, en outre, à cette autre annexe : *Tableau comparatif des mois révolutionnaires et des mois anciens, ainsi que pour les millésimes* : il est destiné à s'orienter mieux dans la lecture de mon travail.

A. B.

LE GÉNÉRAL BONAPARTE
et la Presse de son époque
(Deuxième Série)

PREMIÈRE PARTIE

CAMPAGNE D'ÉGYPTE

CHAPITRE Ier

Ceux qui savent mieux que les autres. — Encore le débarquement à Alexandrie. — Une intéressante lettre du général Dupuis. — Populations rassurées et détails de mœurs. — La Campagne d'Égypte bat son plein. — Les savants entrent en scène. — Une fête à Alexandrie. — Tallien à Alexandrie. — Lettre très détaillée sur la prise de Malte. — Le Directoire accusé par rapport à Bonaparte. — Le Cantique du Muphti des Cophtes. — Lettre d'un aide de camp. — Lettre du citoyen Jullien : la défaite navale d'Aboukir ; la situation des Français en Egypte ; l'importance de Suez. — Entrevue de Bonaparte avec plusieurs muphtis et imans, dans l'intérieur de la pyramide de Chéops. — Le canal de Suez pressenti.

De cette campagne d'Egypte, il émane comme du merveilleux, comme du romanesque. On y rencontre du fantastique, à l'égal des contes des *Mille et une Nuits*. On a voulu voir que le Di-

rectoire avait envoyé Bonaparte dans cette contrée pour s'en débarrasser. Je crois bien plutôt à une conception de ce grand génie, qui avait vu loin : c'est-à-dire atteindre les Anglais par les Indes, et qui avait fait partager son idée par le Directoire. C'est là, ce me semble, qu'il faut aller chercher l'exacte vérité.

— Le général Bonaparte fait travailler les esprits au sujet de la campagne d'Égypte. — Très judicieux, ce qui est observé ci-après dans les *Nouvelles de Paris* du 4 vendémiaire, an VII, et qui démontre que ce qui était vrai du temps de Rome, ne l'était pas moins du temps de Bonaparte. « Il y a des gens, disait le célèbre général romain Paul-Emile, qui, dans les cabarets, dans les bains, au théâtre, à la promenade, sur la place, conduisent et battent les armées ; règlent la marche, les actions, les discours et jusqu'aux pensées du général ; prescrivent toutes les opérations de la campagne. Ces gens, depuis le premier garçon baigneur jusqu'au dernier des appariteurs, sans être jamais sortis de Rome, sans avoir jamais vu de carte géographique, savent beaucoup mieux que le général, qui est sur les lieux, dans quel terrain il faut livrer bataille ou se retrancher ; de quels postes il faut se saisir, quels magasins il faut établir ; où est l'ennemi et ce qu'il fait. Et non seulement ces éternels bavards prescrivent ce qu'il y a de mieux à faire, mais ils se plaignent, ils murmurent quand on s'écarte de leur plan ; et, dans leur délire magistral, ils accusent les généraux de trahison ou d'ineptie, les citant à leur tribunal et les jugeant sans appel, dès qu'ils méprisent leurs avis.

« Sachez, Romains, que cette licence qu'on se donne à Rome apporte de grands obstacles au succès de nos armes. » Et, plus loin : « Le cordonnier ne doit se mêler que de sa chaussure et le publicain de ses comptes. »

A Paris comme à Rome, ne se fait-on pas un plaisir d'examiner, de censurer, de condamner la conduite des généraux ? et l'on ne s'aperçoit pas que de tels arrêts blessent souvent et le bon sens et l'équité. Combien Buonaparte a dû rire ou s'impatienter des bruits de Paris ou des plans d'Auteuil !.. Quelle tête il faut pour résister à la fois et au canon de l'ennemi et aux murmures de ses amis ! Il a tout entendu, tout bravé, tout vaincu. Honneur à Paul-Émile et à Buonaparte !

— *Nouvelles de Paris* du 6 vendémiaire, an VII. — C'est le 13 messidor que l'escadre française était arrivée devant Alexandrie. On débarquait dans la nuit et, le 14 au soir, on s'emparait d'Alexandrie après un vigoureux assaut. Après la prise de cette ville, on occupa les postes environnants, notamment Rosette.

Le 5 thermidor, Bonaparte faisait son entrée au Caire. Avant son entrée en campagne, il avait adressé une magnifique proclamation aux troupes. Or, l'on sait que c'est dans une de ces belles harangues qu'il dit à ses soldats, en montrant les Pyramides : « Songez que, du haut de ces monuments, quarante siècles vous contemplent ! »

A partir de ce moment, la victoire ne cessa de l'accompagner sur le sol égyptien, de même qu'il en avait été sur celui d'Italie, jusqu'au jour où il décida l'expédition de Syrie, dont le succès fut bien atténué par l'arrêt qu'il subit devant Saint-Jean-d'Acre, où il perdit tant de monde, par suite d'épidémie. Nous aurons l'occasion d'y revenir. Mais que c'était grand, que c'était beau de voir les drapeaux français flottant entre les cataractes du Nil et le mont Liban, et nos tentes placées sur les débris de Thèbes et de Palmyre, au milieu des anciens oracles !

— Pris dans *le Propagateur* du 7 brumaire, an VII. Voici le fragment d'une bien intéressante lettre, en date du 2 fructidor, adressée par le général Dupuis, commandant au Caire, à un négociant de Toulouse:

« Nous formons une colonie et des établissements en tous genres ; tout semble prospérer, et la fortune n'abandonne pas notre héros comme notre ami. Nous célébrons ici, avec enthousiasme, les fêtes de Mahomet ; nous trompons les Egyptiens par notre simulé attachement à leur religion...

« Ce pays-ci deviendra un pays inappréciable et, avant que ce peuple ignare revienne de sa stupeur, tous les colons auront le temps de faire leurs affaires.

« Bonaparte est toujours le même : il n'a pas dormi qu'il n'en ait chassé les deux beys régnants : l'un, Ibrahim, dans les déserts de la Syrie ; l'autre, Mourad-Bey, au-dessus des cataractes du Nil.

« Dans trois jours, nous devons célébrer la « Fête de Mahomet. » Tu ne le croiras pas, mais je t'assure que nous sommes aussi fervents que les pèlerins les plus fanatiques.

« Voilà, mon ami, tout le beau. A présent, je vais te faire voir le retour de la médaille. — (Suit la narration du combat naval d'Aboukir). — Les Anglais nous ont renvoyé tous nos blessés et prisonniers : ils n'ont gardé qu'une centaine d'officiers, que nous ne regrettons pas, je t'assure...

« Ah ! mon cher, si tu voyais nos soldats ! Ils ont chacun un gros âne qui galope ventre à terre ; ils sont on ne peut plus contents, et dans l'affaire qu'a eue ma brigade, elle a gagné plus de 300.000 francs : l'or roule, et cent louis d'or sont une chose commune parmi nos volontaires...

« On a ici trois livres de superbe blé pour deux sous. »

Oui, que la France n'a-t-elle conservé ce beau domaine colonial, lors du traité d'Amiens avec les Anglais ?

— Les regrets surgissent à chaque pas. Tenez, encore, ces nouvelles rapportées par *le Propagateur* du 9 brumaire, an VII. Elles sont surtout curieuses comme détails de mœurs.

Alexandrie, 18 fructidor. — L'Europe a dû retentir du bruit de nos exploits ; mais, si elle écoute avec étonnement le récit de nos prodiges militaires, elle suivra sans doute avec intérêt le détail de nos opérations domestiques. La terreur fut le premier sentiment que les Egyptiens éprouvèrent. Ce peuple, naturellement doux et timide, n'osait se montrer devant un vainqueur formidable, dont il ne connaissait pas encore les intentions. Il se cachait et enfermait ses comestibles, ce qui fut cause que l'armée manqua de vivres les premiers jours et dut recourir à ses provisions de mer. Mais, quand, à cette première impression de crainte, succéda la confiance que la bonne discipline de nos troupes et la sagesse du général Bonaparte surent inspirer, les marchés d'Alexandrie furent pourvus de tout. Les poules, les oies, les pigeons, les veaux, tous les animaux dont ce pays abonde, nous furent apportés avec profusion.

. . . . . .

Bonaparte, dès son arrivée, mit ses premiers soins à gagner la confiance et l'amitié du schérif : il le décora de l'écharpe tricolore, le combla d'égards et même de distinctions. Le schérif, portant la main sur sa poitrine, en invoquant Allah, lui protesta de sa reconnaissance. Mais le général s'aperçut bientôt que le traître avait des intelligences avec les Mamelucks et tramait un

soulèvement. Il le fit enlever et conduire à bord de *l'Orient*, d'où il fut transféré, avant sa catastrophe, sur un brick dans les eaux du Nil. Bonaparte exigea pour otages les enfants des principaux du pays. Par ses proclamations, il a ordonné qu'on respectât les usages ridicules et les pratiques superstitieuses de ces peuples. Ils ne sont inquiétés ni dans leurs fréquentes cérémonies religieuses, ni dans leurs habitudes domestiques. Les Egyptiens ont une espèce de vénération pour les chiens. Ces animaux vivent comme par tribus dans leurs villes et avec une sorte de police entre eux, au point que si quelque chien veut passer d'une tribu dans une autre, tous les membres de cette dernière fondent sur l'intrus et le renvoient à sa place. La charité des Egyptiens pourvoit à leurs besoins. On les laisse mourir de vieillesse, quelque dégoûtants qu'ils soient : quiconque battrait un chien révolterait toute l'Égypte, et les Français respectent les chiens. Ces peuples ont aussi quelque culte pour les tourterelles : elles vivent dans leurs maisons et dans les rues comme des animaux domestiques et le fusil des Français ne tue point les tourterelles.

. . . . . .

L'armée, malgré ses fatigues et des marches pénibles à travers les déserts brûlants, a montré un courage inébranlable. Bonaparte, toujours calme, lui impose une confiance sans bornes. On dirait que son génie anime chaque soldat, ils sont tous à la hauteur de ses vastes projets et ont fait le serment de le suivre partout. La commission des sciences et des arts trouve à s'occuper dans le pays où ils naquirent, et la république des lettres s'enrichira de ses travaux, comme la république politique s'honorera de nos triomphes. »

On sent que ces impressions sont sincères et vraies et réfutent glorieusement les dénigrements que les ennemis de Bonaparte cherchaient à faire peser sur lui.

— La campagne d'Egypte battait son plein, ainsi qu'on peut le voir dans *le Propagateur* du 1r frimaire, qui cite une correspondance officielle du général Bonaparte avec le Directoire, en date, au quartier général du Caire, du 6 thermidor, an VI, nous le prouvant surabondamment. La correspondance, en effet, rend compte du combat de Rahmanié, de la bataille de Chebreisse, de celle des Pyramides.

Ce même journal, à la date du 11 brumaire, an VII, donne

l'extrait d'une lettre écrite par le citoyen Conté, en date, à Alexandrie, du 13 thermidor, an VI.

« J'ai été chargé par le général en chef de recueillir toutes les productions des arts, manufactures, usines, enfin tout ce qui tient à l'industrie. Il m'est adjoint plusieurs artistes et dessinateurs. Je vais aussi exécuter des moulins simples pour fournir de la farine à l'armée.

« Pendant que les aérostiers n'avaient pas de travaux relatifs à leur arme, je les ai employés à déterrer plusieurs monuments qu'il était important de connaître, tels que les deux Obélisques de Cléopâtre, etc. J'ai déjà fait aussi une collection de dessins et de descriptions qui nous retraçeront toujours des choses importantes pour nos progrès, au moins curieuses par leur singularité.

« Le général m'a demandé un moyen de bronzer les fusils des troupes, qui se rouillent ici dans un jour, au point de n'être pas reconnaissables. J'en ai bronzé un qui servira de modèle, et j'ai écrit le procédé, qu'on a mis sur le champ en usage avec le plus grand succès. Le vaisseau *le Patriote,* qui portait toutes les matières nécessaires à l'aérostation, a échoué à la côte, sous nos yeux. Nous avons retiré de la mer une partie des objets, mais il nous manque beaucoup de choses. Je regrette surtout la boîte d'outils, mes couleurs et mes éponges. Je suis obligé de faire de nouvelles couleurs, mais je n'ai pas tout ce qu'il me faudrait.

« Hier, il y a eu une fête à Alexandrie, à l'occasion de la prise du Caire. On a tiré des fusées, et la ville a été illuminée. La musique des deux nations a donné des sérénades aux chefs respectifs. J'allai chez le général Kléber, qui commande ici : il m'engagea à me promener avec lui dans la ville. Il entra dans un lieu public, où l'on faisait de la musique ; un schérif y était avec plusieurs autres chefs : ils rendirent au général toutes sortes d'honneurs, dont une partie a rejailli sur nous. On nous fit servir du sorbet, etc.

« La musique consiste dans deux tambours, une musette et quelques instruments à vent fort ressemblants à nos hautbois. On joue des airs qui ne varient presque pas, et on a beaucoup de peine à y distinguer autre chose que du bruit.

« Il y a une petite fenêtre grillée, très serrée, donnant dans cette salle, au travers de laquelle nous avons cru entrevoir des

femmes, mais tellement cachées qu'il est impossible d'en être assuré ; encore s'enfuient-elles quand elles s'aperçoivent qu'on les regarde.

« Le citoyen Tallien est arrivé ici il y a trois jours ; il est, je crois, parti pour le Caire. »

Ces détails n'indiquent-ils pas que cette campagne d'Egypte fut remarquable en tous genres ?

— Dans ce même numéro (n° 313 du *Propagateur*), pour se continuer dans les n°s 315 et 316, se trouve un long extrait d'une lettre sur la prise de Malte, empruntée au *Courrier*, de Londres. Elle émane du bailli de Tignié, grand' croix dignitaire de l'ordre de Malte, vieillard de 80 ans, un âge où l'on ne peut guère être enclin à farder la vérité. Cette lettre avait été écrite peu de temps après le départ de Bonaparte.

Le Propagateur n'en fait connaître que les détails historiques et militaires. Tout d'abord, M. de Tignié trouve, dans le gouvernement faible et vacillant du feu grand-maître de Rohan, la première cause de la chute de l'Ordre de Malte. « Il avait laissé propager, dit-il, les principes révolutionnaires. Nous avons été trahis par les membres de l'Ordre qui avaient la direction des finances, des fortifications et de l'artillerie. Les riches habitants de Malte, barons et négociants, ont marqué la plus grande ingratitude : ils ont fait assassiner des chevaliers, en propageant le bruit que ces chevaliers les livraient aux Français. Au mois de nivôse, an V, le Directoire envoya à Malte le nommé Ponssielgue ; il se logea chez un parent de son nom, riche banquier et capitaine de port. Caruson, consul de France, eut l'ordre d'écrire la liste des Maltais qui voulaient un changement. M. le chevalier O'Hara, ministre de Russie, en fut instruit, ainsi que le gouvernement.

Au milieu de ventôse, l'amiral Brueys, venant de Corfou avec une escadre de 12 vaisseaux de guerre, parut devant Malte, dont il voulait connaître les côtes : il envoya dans le port un vaisseau qui avait besoin de réparations et auquel l'Ordre accorda toutes sortes de secours ; l'escadre française reconnut, pendant huit jours, tous les points de l'île où l'on pouvait faire un débarquement. Les agents des Français firent courir le bruit que les chevaliers qui commandaient les postes le long de la mer les trahissaient, ce qui fut cru, et ôta la confiance que les Maltais avaient

dans les chevaliers. M. Amat, chargé des affaires d'Espagne, et les chevaliers espagnols trouvèrent mauvaises les petites mesures de sûreté que l'on avait prises, ce qui fit voir aux Maltais que les chevaliers étaient divisés. Le consul de France Caruson fit part à M. de Brueys qu'un grand nombre de Maltais se joindraient aux Français, dès qu'ils attaqueraient Malte.

Sur l'avis qu'on eut de l'armement qui se faisait à Toulon, et d'après des lettres qui annonçaient qu'il regardait Malte, le bailli de la Tour-Dupin voulut qu'on se mît en défense, qu'on palissadât, qu'on mît en état les fusils, les affûts, etc.; mais il ne put rien obtenir.

Le 18 prairial, parut devant Malte une partie du convoi français, composée de 70 bâtiments de transport et de quelques frégates, qui attendaient le reste de l'armée que commandait Bonaparte. L'inquiétude augmenta parmi les chevaliers Maltais qui voulaient défendre l'île ; le sénéchal, qui était le prince Camille de Rohan, eut le commandement des milices : on mit sous ses ordres le bailli Thomasi, homme de mérite, mais qui n'avait jamais servi que sur mer, et le bailli de Cluny, brave homme, vieillard âgé de 72 ans. C'était avec de pareils chefs qu'on voulait combattre les jeunes et entreprenants généraux français.

Le 21 prairial, arriva le reste de l'armée et de l'escadre françaises, commandées par le célèbre Bonaparte, qui fit demander verbalement, à quatre heures après-midi, par le consul Caruson, que l'on reçût dans le port de Malte toute l'armée française, qui était composée de 18 vaisseaux de ligne, de 90 autres bâtiments de guerre, corvettes, frégates, chaloupes canonnières ou galiotes à bombes, et 300 bâtiments de transport qui portaient 50.000 hommes des meilleures troupes de France. Cette immense flotte s'étendait depuis le Goze jusqu'à Marsa-Scirocco, et menaçait, en même temps, tous les points attaquables.

Le Grand-Maître assembla le Conseil, qui répondit par une lettre dans laquelle on priait Bonaparte de mettre par écrit la demande qu'il faisait, lui faisant observer que les lois de l'Ordre et les règles de la neutralité ne permettaient pas de recevoir plus de quatre vaisseaux à la fois ; que la sûreté du port l'exigeait aussi ; le Conseil disait enfin que l'Ordre avait toujours été en paix avec la France, qui n'avait cessé de l'assurer de son amitié. Cette lettre fut remise au consul Caruson, qui la porta au général Bonaparte à bord du vaisseau *l'Orient ;* il lui remit aussi la liste

des Maltais qui promettaient de se joindre aux Français. Le nombre de ces Maltais était de 4.000 : ils offraient de faire main basse sur les chevaliers, à la première bombe que Bonaparte ferait jeter sur la ville.

Quand, sur les 7 heures du soir, on vit à Malte que Bonaparte ne renvoyait pas le consul Caruson, alors on se prépara à se défendre. On croyait avec raison qu'on serait attaqué le lendemain. On ordonna de faire prendre les armes aux milices, de palissader et de transporter les poudres de la Cotonea dans la ville. Il y en avait plus de 10.000 barils. Le bailli de la Tour-Dupin, à qui on avait donné le commandement de la Cotonea, fut chargé des dispositions pour le transport de ces poudres; ce grand'croix prit avec lui 16 chevaliers qui rassemblèrent 200 portefaix et, le lendemain, à 4 heures du matin, ils commencèrent cette périlleuse opération.

Toutes les dispositions de défense se firent pendant la nuit. Pour protéger tous les points et 3 myriamètres de côte, à peine avait-on 7000 hommes, dont voici l'état : Régiment de Malte, 500 hommes; les gardes du grand-maître, 200; le bataillon des vaisseaux, 400; le bataillon des galères 300; à peu près 100 vieux canonniers; un corps de milice appelé chasseurs, 1.200; 1.200 matelots des galères et des vaisseaux qui servaient de canonniers; et 3000 hommes de très mauvaises milices qui furent dissipés dans la matinée du lendemain, total : 6.900 hommes.

Mais le lendemain, 22 prairial, Bonaparte débarqua à 4 heures du matin sur sept points, au Goze, au Cumin, à la Melicha, au Salmon, à Saint-Georges, à Saint-Julien et à la Tombella; il n'éprouva aucune difficulté.

Les Maltais fuyaient comme des lièvres; 100 Français qui avaient débarqué à Saint-Julien, mirent en fuite le régiment de la milice de Birkarkera, qui était de 1.200 hommes. Le bailli Tomas voulut défendre le retranchement du Nasciar contre les Français qui avaient débarqué à la Melicha et à Saint-Paul, mais il fut tourné par un corps de Français qui avaient débarqué à Saint-Georges et à Saint-Julien; il fut abandonné par ses milices, et il eut bien de la peine à se retirer dans la ville. Le général français Vaubois marcha tout de suite sur la cité vieille, qui, n'ayant ni troupes, ni canons, ni vivres, ni commandant, lui ouvrit les portes à 9 heures du matin et, à 10 heures, toute la

campagne, toutes les tours, excepté celle de Marsa-Scirocco, étaient au pouvoir des Français. La plupart des chevaliers qui étaient dans ces différents postes furent faits prisonniers et conduits à Bonaparte qui leur dit : « Comment pouviez-vous croire qu'il vous fût possible de vous défendre avec de misérables paysans contre les troupes qui ont vaincu et soumis l'Europe ! »

Les Maltais massacrèrent plusieurs chevaliers, MM. de Valin, de Montazet, de l'Ormi et d'Andelane, qui étaient de garde à la porte de la ville; ils en blessèrent plusieurs autres... A 11 heures du matin, on fit sortir du port une galère, une chaloupe canonnière et deux galiotes, pour tâcher d'inquiéter le débarquement que les Français faisaient à Saint-Julien : on leur avait donné vingt coups par canon; quand ils furent tirés, ils rentrèrent dans le port. On fit aussi une petite sortie du côté de la Victa ; mais les troupes ne tinrent pas un instant contre les tirailleurs français. Elles se sauvèrent dans les fortifications de la Floriane qui, n'ayant pas de canons, ne purent les protéger. A midi, il ne restait au service que 4000 hommes, dont la plupart étaient de mauvaise volonté. Avec cela, il fallait défendre la ville, les forts Mansel, Tignié, Ricasoli, Saint-Ange, Lacotoner, le Bruig et l'île de la Sangle. Si on avait bien voulu se défendre, il aurait fallu abandonner tous les ports qui étaient éloignés les uns des autres et même séparés par la mer, rassembler les 4000 hommes dans la ville, qui est très forte, en chasser tous ceux des habitants qu'on suspectait : de cette manière, on aurait pu tenir deux mois et attendre d'être secouru.

La ville se remplit de fuyards. Pendant le reste de la journée, les forts tirèrent les canons qui étaient en état, ce qui faisait du bruit, mais peu de mal aux Français. Sur les 9 heures du soir, les portes étant fermées, une terreur panique saisit le B. de S. T... qui abandonna son poste de l'île de la Sangle : il se réfugia avec ses officiers de vaisseaux dans la ville et fut obligé de rester longtemps à la porte... Dans la ville, il y avait une telle confusion, que les patrouilles se fusillèrent; il y avait continuellement de fausses alertes. A minuit, le tribunal de la Rote, les barons et les principaux habitants allèrent au Palais et dirent au grand-maître qu'il fallait capituler. Sur leur demande, il fit assembler le Conseil : il y fut décidé qu'on enverrait à Bonaparte le bailli de Saouza et Formosa, consul de Hollande, et qu'on ferait une suspension d'armes pour traiter de la capitu-

lation... A ce conseil ne furent point appelés les baillis Georgao, Latour-Dupin, Saint-Quentin, Bellomont, du Tillet, Clugny et Tignié, qui se seraient opposés à la reddition.

Le 23 prairial, à 5 heures du matin, on reçut dans tous les forts l'ordre de ne plus tirer... Le chevalier Dupin se défendit à Marsa-Scirocco jusqu'à 5 heures du matin; mais, n'ayant pas de vivres, il fit une capitulation honorable; il rentra dans la ville avec sa garnison; il y apprit avec le plus grand étonnement que la ville se rendait. Bonaparte ne fit point jeter de bombe ni tirer le canon contre la ville, parce que les Maltais conspirateurs étaient convenus de massacrer les chevaliers à ce signal et que Bonaparte n'a pas voulu se prêter à de pareils crimes. Il répondit au bailli de Saouza et au consul de Hollande qu'il entrerait dans la ville le 24; que pendant cet intervalle, il réglerait la manière dont il voulait traiter l'ordre, avec la médiation du chargé d'affaires d'Espagne.

C'est ainsi que Malte a été soumise : 30.000 fusils, 12.000 barils de poudre, des vivres pour six mois, deux vaisseaux, une frégate, trois galères et d'autres petits bâtiments de guerre; pour 3 millions de francs en or et en argent qui étaient dans la sacristie de Saint-Jean, sont devenus la proie des Français. Ce fut Bos-Redon de Ransijeat, le chargé d'affaires d'Espagne et quelques Maltais qui ont fait et signé les arrangements pour l'ordre.

Le 24 prairial, avant que Bonaparte entrât dans la ville, il envoya le nommé Picaut porter l'ordre à M. Ottara, ministre de Russie, de partir de Malte dans trois heures. Cet ordre regardait aussi les chevaliers russes. S. P. eut la permission de rester auprès du grand-maître. Celui-ci est parti le 29 prairial. Bos-Redon de Ransijeat est président de la municipalité ; B... est resté attaché à l'artillerie de la place de Malte; T... qui était directeur du génie, a été fait chef de brigade; il a suivi Bonaparte. Bonaparte fit dire qu'il donnerait de l'emploi à ceux des chevaliers qui voudraient aller avec lui; 48 sont partis sous ses enseignes.

Le 1er messidor, l'armée française partit pour la grande expédition et, le lendemain, la sortie du port fut permise ».

Ces détails seront certainement trouvés appréciables. Cette prise de Malte ne servit-elle pas d'ailleurs de prologue marquant à l'expédition d'Egypte ?

Si Bonaparte attachait une importance capitale à cette situation de Malte, il en était bien de même de la part des Anglais. Nous verrons plus tard que s'y trouvant en forces, ils ne voulurent pas la rendre, malgré la foi des traités, estimant que ce qui est bon à prendre est bon à garder.

— Voici qui se rapporte à l'accusation qui pesa sur le Directoire, d'avoir envoyé Bonaparte en Egypte pour s'en débarrasser. On lit en effet, dans *le Propagateur* du 15 brumaire an VII :

« Il est des gens qui ne négligent rien pour rendre le Directoire odieux et qui vont jusqu'à insinuer qu'il n'a envoyé Bonaparte outre mer que pour se débarrasser de la présence d'un général dont on redoutait la gloire et la renommée.

« Quoique, avant son départ, Bonaparte fût peu communicatif et que les travaux préparatoires de sa grande expédition absorbassent presque tous ses instants, il donnait aussi quelques moments à ses amis. Or, parmi tous ceux qui ont eu des relations avec lui, il n'en est aucun qui ne se souvienne de l'intérêt que ce général mettait à son expédition. Son œil naturellement sévère s'enflammait à la seule idée des grands destins qu'il présageait; tout disparaissait devant la gloire de sa grande entreprise; on sait avec quel zèle il répondait aux objections, il levait les difficultés, il aplanissait les obstacles; or tout cet empressement n'est pas un signe bien frappant qu'il partît malgré lui ».

Ce jugement, on en conviendra, est bien en rapport avec le héros que nous connaissons.

— *Le Propagateur* du 19 brumaire donne la traduction de l'original cophte intitulé : *Cantique du Muphti des Cophtes*, qui fut chanté dans la grande mosquée du Caire, pour célébrer l'entrée de Bonaparte dans cette ville, à la tête des *braves de l'Occident*, le vingt-neuvième jour d'Epiphi, l'an 1212 de l'Hégire (5 thermidor an VI).

« Le grand *Allah* n'est plus irrité contre nous! Il a oublié nos fautes assez punies par la longue oppression des mamelucks! Chantons les miséricordes du grand *Allah!*

« Quel est celui qui a sauvé des dangers de la mer et de la fureur de ses ennemis le *favori de la victoire*? Quel est celui qui a conduit sains et saufs sur les rives du Nil les *braves de*

l'Occident? C'est le grand *Allah!* le grand *Allah* qui n'est plus irrité contre nous! Chantons les miséricordes du grand *Allah!* »

Ceci seul de cité, pour donner une idée de tout ce cantique, bien dans la note orientale.

— Dans *le Propagateur* du 29 brumaire an VII se trouvent de très curieux et très instructifs extraits de deux lettres.

Voici le premier, détaché d'une lettre qu'un aide de camp de l'armée française écrivait du Caire, le 28 fructidor an VI, à son père :

« Tout va au mieux ici; nous sommes entièrement débarrassés des mamelucks; Ibrahim-Bey est dans les déserts de la Syrie et Mourad-Bey dans la Haute-Egypte où il vient d'être battu complètement par le général Desaix.

« On fait des dispositions pour célébrer avec solennité l'anniversaire de la fondation de la République. Cette fête sera célébrée sur la place même où le général en chef est logé; il donnera ce jour-là un repas de cent couverts auquel assisteront tous les généraux, les chefs de corps et un grand nombre de Turcs de distinction. La fête commencera de grand matin; à huit heures du soir, il y aura des courses à pied et à cheval et la nuit un feu d'artifice.

« Le Nil est actuellement à sa plus grande hauteur; la plus grande partie des campagnes est inondée par ses eaux jusqu'à 15 ou 20 kilomètres de ses bords; aussi l'Egypte n'a-t-elle tout au plus que 4 myriamètres dans sa plus grande largeur, car où finit l'inondation, là commence le désert.

Je pars à l'instant pour aller joindre le général Desaix à une trentaine de myriamètres d'ici, en remontant le Nil. Le général m'a chargé d'une mission auprès de lui ».

Autre extrait d'une lettre du citoyen Jullien, commissaire des guerres à l'armée d'Orient, en date du 22 vendémiaire an VII :

« Je ne parlerai point de l'affaire d'Aboukir; je me borne à vous dire qu'une grande partie de nos marins a survécu à la perte de nos vaisseaux et que la flotte anglaise, quant aux hommes qui la composaient, a été aussi maltraitée que la nôtre. Les marins débarqués sont formés en *légion nautique* et utilisés pour les services de terre. Nos bâtiments de convoi, deux vaisseaux et sept à huit frégates sont en sûreté dans le port

d'Alexandrie que bloquent en vain les Anglais, sans nous faire d'autre mal que de rendre difficiles les communications entre la France et notre armée.

« Nous avons été constamment vainqueurs dans tous les combats que nous avons livrés et ils ne nous ont coûté que peu de monde, quoique nous ayons cet hommage à rendre aux mamelucks, que leur valeur intrépide les rend supérieurs à toutes les troupes que nous avons eu à combattre en Europe. Mais les assassinats des Arabes bédouins ont souvent renouvelé les horreurs de la guerre de la Vendée et nous avons eu à regretter plusieurs de nos compatriotes surpris isolément et impitoyablement massacrés.

« Aujourd'hui, nous jouissons en paix de la tranquille possession de toute l'Egypte et il est même question d'une prochaine expédition en Syrie dont le succès ne peut être douteux.

« Le jour du 1er vendémiaire, le drapeau tricolore a été placé à la fois au sommet de la colonne de Pompée, des Pyramides, des remparts de l'ancienne et fameuse Thèbes et jusque sur les bords de la Mer Rouge. Tous les habitants portent la cocarde française ; les jeunes Mamelucks qui restaient dans l'Egypte, sont depuis l'âge de seize ans jusqu'à vingt-quatre, incorporés dans nos bataillons. Les commandements des différentes provinces sont partagés entre nos généraux qui ont établi des divans ou administrations dont les membres sont des naturels du pays. La religion a été inviolablement respectée et même nos soldats ont été souvent associés aux fêtes égyptiennes en l'honneur de Mahomet, ou pour célébrer la crue des eaux du Nil.

« On a eu les mêmes égards pour les préjugés nationaux et les usages relatifs aux femmes ; car les femmes et la religion sont deux choses qui inspirent aux habitants de ces contrées un véritable fanatisme. Dans ce moment, les représentants de chaque province sont réunis auprès du général en chef et le gouvernement nouveau paraît devoir s'organiser sous peu de temps.

« Vous n'ignorez pas qu'il y a aussi au Grand-Caire un Institut national composé en partie des savants les plus distingués envoyés à l'expédition.

« Notre armée, qui a beaucoup souffert des chaleurs excessives et des marches forcées dans les déserts et les sables, commence à jouir de la plus belle saison de l'année, l'automne et l'hiver

étant autrement doux dans ce climat où l'été seul est vraiment insupportable.

« Je ne vous parlerai pas des projets sur la navigation de la Mer Rouge, dont chacun s'entretient vaguement et que paraît annoncer notre séjour à Suez.

« Les derniers événements intéressants sont le plein succès de nos travaux pour rétablir le canal qui amène l'eau du Nil dans Alexandrie ».

Ne voit-on pas dans ce qui précède le futur canal de Suez pressenti?

Ce qu'il faut retenir encore, c'est cette habileté du vainqueur qui consiste à respecter religion, mœurs et coutumes, chez les vaincus.

Et enfin, tout en lisant ces lettres, ne semble-t-il pas vivre cette mémorable campagne d'Egypte? Rien mieux que ces lettres, en effet, ne reflète la vérité historique parce qu'elles sont écrites sous le coup de l'impression et, par conséquent, sincèrement.

— Je vais donner la relation de la curieuse entrevue qui eut lieu entre Bonaparte, membre de l'Institut National, général en chef de l'armée d'Orient et plusieurs muphtis et imans, dans l'intérieur de la grande pyramide, dite pyramide de Chéops :

« Ce jourd'hui, 5 thermidor de l'an VI de la République française une et indivisible, répondant au 28 de la lune de Muharem, l'an de l'hégire 1213, le général en chef accompagné de plusieurs officiers de l'état-major général de l'armée et de plusieurs membres de l'Institut National, s'est transporté à la grande pyramide dite de Chéops, dans l'intérieur de laquelle il était attendu par plusieurs muphtis et imans chargés de lui en montrer la construction intérieure. A 9 heures du matin, il est arrivé avec sa troupe sur la croupe des montagnes de Giseh, au sud-ouest de Memphis, Après avoir visité les cinq pyramides inférieures, il s'est arrêté avec une attention particulière à la pyramide de Chéops, dont les membres de l'Institut ont à l'instant déterminé, par des mesures trigonométriques, la hauteur perpendiculaire.

« Cette hauteur s'est trouvée être d'environ 155 mètres, ce qui est près du double de celle des monuments les plus élevés de l'Europe. Le général et sa suite ayant pénétré dans l'intérieur de la pyramide, ont trouvé d'abord un canal de 100 pieds de

long et de 3 pieds de large, qui les a conduits par une pente rapide, vers les salles qui servaient de tombeau au Pharaon qui érigea ce monument. Un second canal fort dégradé et remontant vers le sommet de la pyramide, les a menés successivement sur deux plates-formes et, de là, à une galerie voûtée de la longueur de 38 mètres, aboutissant au vestibule du tombeau. C'est une salle voûtée d'environ 10 mètres de long sur 5 de large, dans laquelle on remarque la place d'une momie qu'on croit avoir été l'épouse du Pharaon.

« On voit dans cette salle la trace des fouilles faites avec violence par les ordres d'un calife arabe, qui fit ouvrir la pyramide et qui croyait que ces lieux recélaient un trésor. L'effet des mêmes tentatives se remarque dans une seconde salle, perpendiculaire à la première et plus haute de 100 pieds, où l'on croit qu'était le corps du Pharaon. Cette dernière salle à laquelle le général est enfin parvenu, est à voûte plate, et longue de 32 pieds sur 16 de large et 19 de haut. On ignore ce que les Arabes spoliateurs découvrirent dans ce sanctuaire de la pyramide. Le général n'y a trouvé qu'une caisse de granit, d'environ 8 pieds de long sur 4 d'épaisseur, qui renfermait, sans doute, la momie du Pharaon. Il s'est assis sur le bloc de granit, a fait asseoir à ses côtés les muphtis et imans Suleiman, Ibrahim et Muhamed et il a eu avec eux, en présence de sa suite, une conversation qui s'inspirait des préceptes du Coran et démontrait l'admirable don d'assimilation et les multiples connaissances de Bonaparte. Je n'en donnerai que le commencement pour qu'on se fasse une idée du ton et de l'esprit de cette conversation :

« Bonaparte : Dieu est grand, et ses œuvres sont merveilleuses. Voici un grand ouvrage de main d'homme ! Quel était le but de celui qui fit construire cette pyramide ?

« Suleiman : C'était un puissant roi d'Egypte, dont on croit que le nom était Chéops. Il voulait empêcher que des sacrilèges ne vinssent troubler le repos de sa cendre.

« Bonaparte : Le grand Cyrus se fit enterrer en plein air, pour que son corps retournât aux éléments. Penses-tu qu'il ne fît pas mieux ? Le penses-tu ? — S. (s'inclinant) : Gloire à Dieu à qui toute gloire est due ! — B. Honneur à Allah ! Quel est le calife qui a fait ouvrir cette pyramide et troubler la cendre des morts ?

« Muhamed : On croit que c'est le commandeur des croyants

Mahmoud, qui régnait, il y a plusieurs siècles, à Bagdad, d'autres disent le renommé Haroum-al-Raschild (Dieu lui fasse la paix) qui croyait y trouver des trésors; mais quand on fut entré par ses ordres dans cette salle, la tradition porte qu'on n'y trouva que des momies et sur le mur cette inscription en lettres d'or : « L'impie commettra l'iniquité sans fruit, mais non sans remords. »

« B. : Le pain dérobé par le méchant remplit sa bouche de gravier. — M. (s'inclinant) : C'est le propos de la sagesse. — B. : Gloire à Allah ! il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; Muhamed est son prophète et je suis de ses amis. — S. : Salut de paix sur l'envoyé de Dieu. Salut aussi sur toi, invincible général, favori de Muhamed. — B. : Muphti, je te remercie, le divin Coran fait les délices de mon esprit et l'attention de mes yeux. J'aime le prophète et je compte, avant qu'il soit peu, aller voir et honorer son tombeau dans la ville sacrée. Mais ma mission est auparavant d'exterminer les Mamelucks.

« Il y en aurait encore bien long à dire ; mais il convient de me limiter pour de l'histoire plus directe ».

(*Le Propagateur* des 6 et 7 frimaire an VII).

CHAPITRE II

L'Institut d'Egypte. — La flotte anglaise bloque les côtes d'Egypte. — Constantinople pouvant être un objectif. — Le gouvernement organisé en Egypte. — La défaite navale d'Aboukir ne fait pas perdre courage à Bonaparte. — Intéressants aperçus de l'architecte Lepère. — Bonaparte apporte la civilisation à l'Egypte. — La composition des membres de l'Institut d'Egypte. — Tallien reprend son métier de journaliste. — Fête nationale du 1er vendémiaire au Caire.

Ce ne fut pas un vain mot que la fondation, au Caire, d'un Institut semblable à l'Institut National. Les membres de ce dernier, venus en Egypte, s'étaient adjoint quelques-uns des savants et des artistes qui avaient suivi l'armée et même quelques militaires parmi lesquels on remarquait Kléber, Desaix, Regnier, Augereau et Caffarelli; l'aide de camp du général en chef, Salkosky et l'ordonnateur en chef Sucy y furent admis. Cet établissement avait un fort beau local où il devait être formé sous peu un jardin de botanique; on y voyait déjà le commencement d'une ménagerie; bientôt on devait y trouver bibliothèque, observatoire, cabinet de physique, laboratoire de chimie, salles d'antiquités, etc. Le citoyen Monge avait été élu président; Bonaparte, vice-président et le citoyeu Fornier, secrétaire.

(*Le Progagateur* du 10 frimaire an VII).

On pouvait dire, au lieu de *cedant arma togæ*: *cedant arma scientiæ*.

— Toujours la flotte anglaise bloquant nos navires enfermés dans le vieux port d'Alexandrie, tandis que la Porte organise une importante armée en Syrie, pour résister à celle de Bonaparte.

On aimait alors à se livrer à des conjectures, et celles qui vont suivre ne sont évidemment pas dénuées de fondement.

Il est si facile et si commode, du fond de son cabinet, de conduire des armées, de leur assigner une direction plutôt qu'une autre, de pointer les canons sur le flanc droit de l'ennemi, au lieu du flanc gauche, de lancer la cavalerie sur le centre plutôt

que sur les derrières de l'ennemi. On ne réussit pas : c'est imputable à ce qu'on n'a point compris son propre plan. Ah ! si l'on m'avait écouté ! s'écrie alors ce chef d'armée en chambre.

Tous les hommes instruits, dit *le Propagateur* du 11 frimaire, paraissent s'accorder dans la manière dont ils envisagent la situation actuelle de Bonaparte et celle de l'Empire Ottoman, par rapport à l'Egypte.

Voici qui peut servir de quintessence observatrice : comme le tiers de l'armée de Bonaparte doit suffire à contenir l'Egypte, il pourra, avec le surplus, renforcé par les Arabes et par les Mamelucks mêmes, que l'espoir du butin peut attirer sous ses drapeaux, il pourra, s'il s'y voit forcé par les mesures hostiles de la Porte, descendre en Syrie et s'emparer de cette belle partie de la Turquie asiatique.

D'ailleurs, Bonaparte trouvera pour alliés, dans cette même Syrie, la belliqueuse nation des Druses, qui habitent les vastes chaînes et les riches vallons du Liban et de l'Anti-Liban. Cette nation guerrière a toujours défendu sa liberté avec succès contre les Turcs et a bravé, depuis des siècles, leur puissance, quoiqu'elle soit au centre même de leur empire. Gouvernée par des émirs ou chefs qu'elle choisit elle-même, et ennemie née des Turcs, elle s'empressera de se réunir à l'armée de Bonaparte, surtout si on lui promet désormais l'indépendance la plus absolue et si on lui accorde quelques avantages de territoire et de places qui peuvent être à sa convenance.

Alors Bonaparte, réunissant à ses troupes 20 à 30.000 de ces braves guerriers, accoutumés à combattre et à vaincre les Turcs, peut, à la tête de cette formidable armée, passer dans l'Anatolie et marcher sur Constantinople.

Alors la Grèce, la Thrace et la Macédoine se soulèveront, et l'Empire Ottoman sera renversé.

Que cette partie du programme, qui était bien dans l'esprit de Bonaparte, ne s'est-elle réalisée ! Il pouvait s'en suivre toute une rénovation mondiale, me prends-je à penser à mon tour.

En attendant, qu'avait fait Bonaparte avant de quitter le Grand-Caire ? Il y avait organisé un gouvernement semblable à celui des nouvelles Républiques d'Europe : il y avait un Directoire de cinq membres, et les administrations respectives avaient été installées dans les différents cantons. Les Français avaient bâti de toute part des forts semblables à ceux d'Europe ; ils avaient dégagé les

canaux qui portaient les eaux du Nil dans les citernes d'Alexandrie, et les habitants de ces contrées ne cessaient d'admirer les auteurs de tant de bienfaits, le génie d'un homme, en un mot.

Voilà qui fait penser à un passage de mon Introduction. Quand Bonaparte assista à la fête de l'anniversaire de la naissance de Mahomet, il prit le costume oriental et se déclara le protecteur de toutes les religions. Aussi, l'appelait-on dans le pays Ali-Bonaparte. (*Le Propagateur* du 13 frimaire, an VII).

— Passons à une instructive lettre, en date, à Alexandrie, du 10 fructidor, an VI, lettre que je trouve dans *le Propagateur* du 17 frimaire, an VII. Bien que d'un caractère un peu rétrospectif, elle offre beaucoup d'intérêt : elle est adressée au citoyen Beytz, représentant du peuple au Conseil des Cinq-Cents :

« J'ignore, citoyen et ami, si mes précédentes vous seront parvenues, notamment ma lettre du 12 thermidor, qui vous annonçait la prise du Caire ; mais j'ai bien des raisons d'en douter.

« Au milieu de beaucoup de contrariétés, minés journellement par de petits revers ou plutôt par une foule d'assassinats; toujours sur l'éveil vis-à-vis des peuples qui méconnaissent les bienfaits de la liberté et dont l'ignorante superstition nous menace sans cesse ; obligés d'user envers eux de tous les ménagements qu'une invasion qui n'a point été travaillée d'avance doit exiger, et réduits encore à une pénurie de subsistances, qui ne s'arrachent qu'à force d'argent ; au milieu de ces contrariétés, dis-je, les succès de Bonaparte, la fécondité de ses ressources et son imperturbabilité nous tranquillisaient, soutenaient notre patience, échauffaient notre courage et nous flattaient de l'espoir d'une perspective plus consolante, lorsque la malheureuse affaire du 14 thermidor est venue nous accabler.

« Le général Bonaparte était au Caire : sa tête, comme sa fortune, manquaient à notre escadre, et il a été d'autant plus accablé de la catastrophe, que cette affaire ne se serait pas engagée si l'amiral avait été plus ardent, plus disposé à remplir ses intentions, qui étaient de faire entrer les vaisseaux dans le port vieux d'Alexandrie, où sont tous les bâtiments du convoi. Les passes étaient déterminées depuis quinze jours, mais des spéculations de vanité, etc., s'opposaient à cette mesure, et voilà, comme toujours de misérables considérations nuisent à la chose publique. Cependant, on ne peut disconvenir que Brueys — qui

est mort en héros, qui, après trois blessures consécutives, n'a quitté le pont que lorsqu'un boulet l'a séparé en deux — est devenu la bête noire sur laquelle on décharge tous les torts.

« Il faut du courage et de la résignation, cher ami : c'est tout ce que notre position exige. Nous nous fortifions autant qu'il est possible à Alexandrie. Cinquante pièces de canons de 24, avec huit grilles à boulets rouges et vingt mortiers, défendent les différentes branches du port ; et l'on a couronné, du côté de la terre, les monticules des enceintes des Sarrasins, d'ouvrages faits avec art et soin, et garnis de 80 pièces de campagne. Notre général en chef fait fortifier également Damiette et quelques autres postes importants.

« Nous sommes fort occupés pour le plan d'Alexandrie. Nous n'avons toujours point d'organisation, mais j'entrevois que nous formerons (à nous ingénieurs), trois brigades, dont les citoyens Girard, Bodard et moi serons les chefs. Une restera attachée au port d'Alexandrie, et les deux autres seront chargées de projets relatifs au Nil et à sa jonction à la Mer Rouge. J'aurai quelque droit, comme ancien d'âge et de grade, à choisir l'opération la plus marquante.

« *Signé :* LEPÈRE. »

« P. S. — Nous avons, au Caire, une gazette, sous le titre : *Courrier d'Égypte*, qui est rédigée par le citoyen Marc-Aurèle. Les nouvelles du dehors, s'il n'en forge, n'occuperont pas une grande étendue, et il faudra qu'il se borne à parler de nous-mêmes, ce qui est toujours une petite consolation, étant aussi éparpillés que nous le sommes. »

Tout se passait donc en Égypte comme pour une conquête à garder : il n'en fut rien. Tout comme l'Algérie, plus tard, ce pays était cependant tout aussi bon à garder qu'à prendre.

Le signataire de la charmante lettre qui précède fut un architecte de talent, à qui l'on dut plus tard, conjointement avec son collègue Gondouin, l'élévation de la colonne de la place Vendôme. Il fut l'architecte de la Malmaison, de Saint-Cloud et de Fontainebleau.

— J'y faisais déjà allusion tout à l'heure : on croyait bien, en effet, à l'époque, à l'Egypte colonie permanente. Cet extrait savant du *Courrier d'Égypte* le prouve surabondamment. Bonaparte s'y prenait, du reste, fort bien :

« Les Français, dont le projet paraît être aujourd'hui de faire de l'Egypte une colonie permanente, s'occupent à bâtir une ville nouvelle dans le *Delta*, au milieu d'une espèce d'île qui peut avoir 90 milles de circonférence. Cette île, qui se trouve inondée par la crue périodique du Nil, et fécondée par le limon qu'y déposent les eaux du fleuve, est extrêmement fertile dans toute son étendue; elle offre la place pour recevoir les fondements d'une ville, que la suite du temps peut rendre très florissante. Les Français ont senti toutes les ressources qu'offrait cette situation, et en ont profité. Cette ville nouvelle, qui n'a pas encore de nom, sera le point qui mire les deux parties de l'Egypte.

« C'est un spectacle vraiment inspirant de voir le pavillon tricolore, cet emblème de la liberté et de la puissance des Français, flotter sur cette terre antique, où la plupart des nations ont puisé leurs connaissances et leurs lois. Depuis Alexandrie jusqu'à Thèbes, et depuis Thèbes jusqu'aux bords de la Mer Rouge, tout reconnaît la domination française. Il n'y a pas de jours que les habitants de ces contrées ne se réjouissent d'avoir vu briser le joug des Beys et des Mamelucks. Tous les jeunes gens prennent avec plaisir le parti des armes et grossissent ainsi l'armée des Républicains.

« Le quartier-général est toujours au Caire ; c'est là que Bonaparte s'occupe, sans relâche, du gouvernement du pays qu'il a conquis. Après en avoir réglé la forme et avoir établi une administration centrale au Caire, il a appelé auprès de lui les députés de tous les cantons de l'Egypte, nommés par le peuple, dont il a formé une espèce d'assemblée nationale, à laquelle il a soumis ses opérations et dont il a demandé les avis concernant les arts, le commerce et les productions territoriales. Chaque province de l'Egypte est sous les ordres d'un général français, qui a l'inspection sur un divan, ou administration provinciale, composée d'habitants du pays, au choix du général. Les Français et les Egyptiens vivent dans la meilleure union, tant Bonaparte a su faire observer une discipline rigoureuse à ses troupes, qui, sur son exemple, ont respecté les coutumes, la religion et les préjugés du peuple vaincu. »

Le passage de Bonaparte, dirai-je à mon tour, a si bien laissé sa trace, qu'aujourd'hui encore se ressent en Egypte l'influence française, et ce, même malgré l'occupation anglaise. Napoléon III,

peut-être hanté par le souvenir des hauts faits de son oncle, fut bien inspiré en en refaisant déjà la conquête morale, lors du percement de l'isthme de Suez, en attendant sans doute la conquête matérielle. Une orientation différente fut suivie depuis, que je ne jugerai point, mais qui a fait que nous ne pouvons plus dire que nous avons encore un pied en Egypte.

— Peut-être aurait-on pour agréable de connaître les noms des membres qui composaient l'Institut d'Egypte :

Mathématiques. — Andreossi, Bonaparte, Costaz, Fourier, Girard, Lepère, Leroi, Malus, Monge, Nouet, Quesnot, Say.

Physique. — Berthollet, Champy, Conté, Delille, Descotilo, Desgenettes, Dolomieu, Dubois, Geoffroy, Savigny.

Economie Politique. — Cafarelli, Gloutier, Poussielgue, Shulkowski, Sucy, Tallien.

Littérature et Arts. — Denon, Dutertre, Norry, Parseval, Redouté, Rigel, Venture, D. Raphaël (prêtre grec).

Aussi bien pouvons-nous rencontrer l'un ou l'autre de ces noms dans le cours de mon récit, et ce sera, par là même, s'en pénétrer mieux.

— Je lis dans *le Propagateur* du 30 frimaire, an VII :

Bonaparte a fait mettre, le 14 fructidor, à l'ordre de l'armée d'Egypte :

« Le général en chef ordonne qu'il soit donné à une des principales rues du Caire, le nom de Petit-Thouars... » Et, quelques lignes plus bas : « La *Décade Egyptienne* est rédigée par Tallien et imprimée au Caire par Orry. »

Tallien, redevenu journaliste, rappelle ce vers de Juvénal :

Si fortuna volet fies de consule rhetor.

Qui l'eût dit, alors que la France reconnaissante le proclamait son libérateur (il renversa la Terreur en renversant Robespierre) que bientôt, loin de son pays, sur les bords du Nil, il reprendrait son premier métier de journaliste? Pourra-t-il retourner encore une fois la médaille et redevenir... *de rhetore consul ?*

Ce n'était, en effet, point banal.

— Une fête nationale célébrée en Egypte devait présenter beaucoup de pittoresque. C'est pourquoi je ne puis résister au désir de donner les détails de la fête du 1er vendémiaire, pour l'anniversaire de la fondation de la République, trouvés dans *le Propagateur* du 5 nivôse, an VII :

« Le 5e jour complémentaire, au soleil couchant, la fête fut annoncée par trois salves d'artillerie.

Le lendemain, au lever du soleil, trois autres salves, répétées par toute l'artillerie des divisions, par celles du parc et de la marine, furent le signal du commencement de la fête.

Aussitôt, la générale battit dans la ville ; toutes les troupes, dans la plus grande tenue, prirent les armes et se rendirent sur la place d'Elbecquier.

Là, avait été tracé un cirque de 200 toises de diamètre, dont le pourtour était formé par 105 colonnes décorées d'un drapeau tricolore, portant le nom de chacun des départements de la République. Ces colonnes étaient réunies par une double guirlande, emblème de l'unité et de l'indivisibilité de toutes les parties de la France Républicaine.

L'une des entrées du cirque était décorée par un arc de triomphe, sur lequel était representée la bataille des Pyramides. L'autre l'était par un portique, au-dessus duquel on avait placé des inscriptions arabes. L'une d'elles était ainsi conçue : *Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son Prophète !*

Au milieu de ce cirque, s'élevait un obélisque de granit, de 70 pieds de hauteur. Sur l'une de ses faces était gravé en lettres d'or : *A la République Française, l'an VII.* Sur celle opposée : *A l'expulsion des Mamelucks, l'an VI.* Sur les côtés latéraux, les deux inscriptions étaient traduites en arabe.

Des bas-reliefs ornaient le piédestal de cet obélisque. Sur le tertre environnant, sept autels de forme antique, entremêlés de candélabres, supportaient des trophées d'armes surmontés de drapeaux tricolores et de couronnes civiques ; au milieu de chacun de ces trophées était placée la liste des braves de chaque division, morts en délivrant l'Egypte du despotisme des Mamelucks.

Lorsque toutes les troupes furent réunies sur la place d'Elbecquier, le général en chef s'y rendit, accompagné de l'Etat-Major général, des généraux de division, de leur état-major, du commissaire-ordonnateur en chef, des commissions des guerres, des administrations, des artistes et des savants, ainsi que du Kiaya du Pacha, de l'Emir Adji et des membres du Divan, tant du Caire que des provinces.

Le général en chef et son cortège vinrent se placer sur la plateforme environnant l'obélisque. De superbes tapis couvraient le tertre. Toutes les musiques des demi-brigades réunies exécutèrent

des marches guerrières et firent entendre ces airs patriotiques, ces chants de la victoire si chers à tous les républicains.

Les troupes, après avoir exécuté avec la plus étonnante précision les manœuvres et exercices à feu ordonnés par le général en chef, vinrent se ranger autour de l'obélisque.

Un adjudant-général donna la lecture de la proclamation du général en chef : elle fut écoutée dans le plus grand silence et accueillie par les cris mille fois répétés de : *Vive la République !*

L'orchestre exécuta ensuite un hymne de la composition du citoyen Perseval, musique du citoyen Riguel, ainsi que la *Marche des Marseillais*, *le Chant du Départ* et autres airs patriotiques. Toutes les troupes défilèrent ensuite, dans le plus grand ordre, devant le général en chef, qui se retira au quartier général, accompagné comme il l'avait été en se rendant sur la place.

Tout l'état-major, tous les généraux, tous les chefs de corps, les employés des administrations, les Arabes, les savants, le kiaya du Pacha, l'Emir, les membres du Divan, tant du Caire que des provinces, les agas et commandants turcs, avaient été invités à dîner par le général en chef.

Une table de 150 couverts, somptueusement servie, était dressée dans la salle basse de la maison qu'il occupe. Les couleurs françaises étaient unies aux couleurs turques ; le bonnet de la Liberté et le Croissant, la Table des Droits de l'Homme et l'Alcoran se trouvaient sur la même ligne. La gaieté française était modérée par la gravité turque. On laissa aux Musulmans la liberté des mets, des boissons, et ils parurent très satisfaits des égards que l'on eut pour eux.

Au dessert, plusieurs toasts furent portés. Voici les principaux :

Le général en chef. — A l'an 500 de la République Française !

Un de ses aides de camp. — Au Corps Législatif et au Directoire Exécutif !

Le citoyen Monge, président de l'Institut d'Égypte. — Au perfectionnement de l'esprit humain, au progrès des lumières !

Le général Berthier. — A l'expulsion des Mamelucks, au bonheur du peuple d'Egypte !

Chacun de ces toasts fut accueilli par les applaudissements de tous les convives et, chaque fois, la musique exécutait des airs analogues. Des couplets patriotiques, chantés par des militaires, terminèrent ce banquet civique.

A quatre heures, les courses commencèrent.

Les courses de chevaux étaient attendues avec grande impatience par tous les spectateurs : chacun désirait voir les chevaux français disputer le prix avec les chevaux arabes. La réputation des derniers était grande, mais ce jour devait la voir détruire. L'espace à parcourir était de 1.350 toises. Au signal donné, six chevaux, dont cinq arabes, s'élancèrent dans la carrière : le cheval français eut constamment l'avantage sur les autres. Il arriva le premier au but, sans être fatigué, tandis que les autres étaient hors d'haleine. En conséquence, le premier prix fut donné au citoyen Sucy, commissaire-ordonnateur en chef, propriétaire du cheval, qui avait parcouru l'espace déterminé en quatre minutes.

Le second prix, au général Berthier, propriétaire d'un cheval arabe arrivé le second au but, ayant mis, pour parcourir l'espace déterminé, quatre minutes dix secondes.

Le troisième, au citoyen Junot, aide de camp du général en chef, propriétaire d'un cheval arabe, arrivé le troisième au but, ayant employé, pour parcourir l'espace, quatre minutes quinze secondes.

Les vainqueurs des courses furent promenés en triomphe autour du cirque.

Lorsque le jour eut cessé, tout le pourtour du cirque fut illuminé de la manière la plus brillante. Les guirlandes, les colonnes, l'arc de triomphe, étaient reproduits par des lampions qui faisaient le meilleur effet. Les Turcs entendent fort bien ce genre de décoration, et on les avait chargés de cette partie de la fête.

A huit heures, on tira un feu d'artifice d'une belle composition. Des décharges nombreuses de mousqueterie et d'artillerie ajoutaient à la beauté du spectacle. Un nombre considérable de dames turques remplissaient les maisons qui forment le contour de la place Elbecquier. Les Français qui s'y trouvèrent eurent pour elles les attentions, les prévenances qui caractérisent spécialement notre nation. Elles parurent ne pas répugner à connaître la différence qui existe entre nos habitudes sociales et les leurs.

Les Turcs ont été amenés par le nombre et la bonne tenue de l'armée ; la précision avec laquelle les exercices à feu ont été exécutés et l'artillerie servie, les a fortement frappés. Il est certain que le coup d'œil que présentait la réunion des divisions

était des plus agréables, même pour les Français habitués à en jouir souvent. Toutes les armes étaient de la plus grande propreté, et plusieurs demi-brigades étaient habillées de neuf. Tout s'est passé dans le plus grand ordre. »

Ce récit offre en lui-même d'intéressants renseignements historiques. Cette fête, en outre, présentait un pittoresque, un grandiose, un brillant que n'auraient pas atteint même les plus somptueuses fêtes publiques de la Métropole. Et ce toast de Bonaparte : *A l'An 500 de la République!* ne laisse-t-il pas rêveur ?... Ce faisant, ne donnait-il pas raison au proverbe : « L'homme propose, Dieu dispose », et que le Bonaparte d'hier, à ce moment même, était loin de songer au Napoléon de demain ?

Et ces détails de courses n'ont-ils pas lieu, eux aussi, d'intéresser les plus ardents sportsmen de nos jours ?

Puisque nous sommes dans les fêtes en Egypte, disons encore qu'une commission, composée d'artistes, était chargée d'établir au Caire une salle de spectacle. Un concert allait aussi s'ouvrir, sous la direction du citoyen Riguel. Des lieux de réunion pour les soirées allaient être préparés ; des feux d'artifice devaient être donnés dans de vastes jardins.

On ne pouvait mieux présider aux divertissements d'une armée d'occupation.

CHAPITRE III

Une lettre piquante à propos des femmes en Égypte. — Une révolte au Caire. — Le général Desaix dans la Haute Égypte. — La Presse reptilienne d'alors. — Bonaparte porte le théâtre de la guerre en Syrie. — On forme une légion de dromadaires. — Bonaparte et les Juifs. — Le citoyen Norry à la Société Philotechnique de Paris. — Où l'on accuse encore une fois le Directoire. — L'insuccès devant St-Jean-d'Acre, dans l'esprit de certains, se retourne contre Bonaparte et le fait modifier son plan et revenir sur ses pas, non sans infliger, sur son chemin, de sérieuses défaites aux Turcs.

Je ne puis résister au désir de citer cette lettre piquante, que je trouve dans *le Propagateur* du 13 nivôse, an VII.

Extrait d'une lettre écrite du Caire par un des savants attachés à l'expédition d'Egypte :

« Dans ce pays-ci, les femmes sont invisibles : elles ne paraissent dans les rues qu'avec un masque. Ici, la femme paraît convaincue qu'elle est d'une espèce inférieure à l'homme et, dans le fait, elle n'en est que la servante. Les femmes des particuliers les plus riches travaillent à la cuisine ; ce sont des femmes qui portent le mortier et les matériaux aux maçons, toujours avec leur masque sur la figure. De ma vie, je n'ai vu chose aussi dégoûtante.

Ces femmes, qui n'osent paraître dans les rues que le visage voilé, y ont été jusqu'à l'âge de dix ans entièrement nues. Tous les jours, nous rencontrons des filles de cet âge sans aucun vêtement ; elles ne rougissent pas, elles ne font rougir personne. Qu'en diront les gens qui soutiennent que la pudeur est un sentiment inné ? D'après ce que nous voyons, on est tenté de croire que c'est une institution arbitraire, une pure convention dont l'objet varie dans les divers pays. Ici, c'est un crime contre cette vertu que de montrer son visage ; c'est une indécence de laisser voir la main ; on ne prend aucun soin pour cacher la poitrine et les autres parties du corps. »

Le Propagateur ne nous dit pas quel est le nom de ce savant.

— Une nouvelle lettre, empruntée au *Propagateur* du 27 nivôse, an VII, en date du 19 brumaire, et émanant également d'un savant attaché à l'expédition. Aussi bien, elle constitue un excellent résumé d'histoire :

« Depuis la défaite de notre flotte, les Anglais bloquent la rade d'Alexandrie. Depuis douze à quinze jours, les Russes et les Turcs ont paru avec eux devant le port.

Le 15 au soir, un frère de Bonaparte est parti, pour aller porter en France des paquets, des nouvelles, des instructions et des drapeaux pris dans les batailles jusqu'ici livrées. Aujourd'hui ou demain, un autre navire met en mer pour le gouvernement ; il vous portera des nouvelles de notre armée. Je vais, de mon côté, vous donner quelques détails.

Les Turcs, étonnés de notre invasion, et plutôt vaincus que soumis, ne peuvent s'accoutumer à recevoir la loi de ce qu'ils appellent des *infidèles*. Ils ont dissimulé dans les premiers mois ; mais depuis qu'ils connaissent la déclaration de guerre de la Porte Ottomane, ils fomentent des troubles. Heureusement que cette nation se trouve mêlée de Grecs, de Juifs, de Cophtes, de Français. De là, une défiance et une division qui atténuent les entreprises qu'ils méditent dans leurs temples, où personne ne pénètre.

Ils sont cependant parvenus, le 30 vendémiaire, à faire éclater au Caire une révolte qui a duré près de deux jours. Ils avaient porté leurs forces sur plusieurs points de la ville ; mais la troupe a réduit les uns et poursuivi les autres. Elle en a passé au fil de l'épée 1.500 qui s'étaient retirés dans une mosquée, d'où ils tiraient sur elle. On évalue le nombre des rebelles morts à deux ou trois mille : ils nous ont tué ou assassiné environ 200 hommes, entre autres le général Dupuis, qui commandait la place du Caire ; l'aide de camp Sulkouski, et plusieurs ingénieurs des ponts et chaussées, assaillis dans la maison du général Caffarelli-Dufalga, chez qui on avait déposé, depuis quelques jours, tous les instruments de physique. Caffarelli ne s'est pas trouvé chez lui, non plus que le citoyen Say ; ainsi, il ne leur est rien arrivé. Quant aux savants et aux artistes, comme ils habitent un quartier du Caire assez éloigné du centre, ils n'ont point été attaqués. Le général en chef leur avait envoyé des armes ; ils ont pris le mousquet et attendu de pied ferme les événements.

Les Grecs n'ont point participé à la sédition. Quelques centaines d'entre eux, au contraire, ont pris les armes contre les Turcs et se sont bien battus. Une chose digne de remarque, c'est que, ces mêmes jours, on égorgeait des Français qui descendaient la branche droite du Nil sur quelques barques ; qu'il y avait des soulèvements dans le Delta, et que les Anglais, les Russes et les Turcs réunis, faisaient des démonstrations d'attaques sur Alexandrie, où la bonne contenance de la garnison et l'armement de tous les Français a tout contenu et tout empêché.

J'avais quitté le Caire la veille de la sédition ; je descendais la branche du Nil où il n'arrive guère de malheurs. Cependant, en traversant le désert depuis Rosette jusqu'à Aboukir, notre caravane fut attaquée par les Arabes-Bédouins, et il fallut faire le coup de fusil. Nous nous défendîmes avec succès, et nous continuâmes notre route. Ces accidents ont atteint plusieurs de mes collègues de la Commission des Arts et des Sciences : un professeur de langue et un peintre ont ainsi péri ; d'autres ont échappé comme par miracle.

Du reste, nous sommes ici sous un beau climat. Excepté pour le vin, qui nous manque entièrement, nous vivons dans une assez grande abondance et à bon marché. Les diverses positions de notre armée favorisent la circulation de presque toutes les parties de l'Egypte, dont nous nous trouvons réellement en possession ; car nous tenons, par des ouvrages, les passages de Syrie. Le désert nous sert de bornes de l'autre côté, et le général Desaix occupe la Haute-Egypte, où il poursuit Mourad-Bey, qui s'y est réfugié avec le reste de ses Mamelucks, et qui vient d'être culbuté dans une dernière bataille que le général lui a livrée. Quant à Ibrahim-Bey, il s'est retiré à Gaza, vers la Syrie, avec ses femmes, ses trésors et quelques troupes. Mais il n'y fait aucun mouvement ; nous pouvons donc regarder les opérations comme terminées pour le moment, à moins que le Turc ne vienne au printemps, par la Syrie, combiner quelques opérations avec la flotte qui est devant Damiette et Alexandrie. Le général en chef paraît ici dans la plus grande sécurité, et son exemple donne du courage à tous. »

Il est fait évidemment allusion, à propos de Desaix, à la bataille de Sédiman qui, avec la précédente bataille des Pyramides, finissait d'écraser les Mamelucks.

— Un peu de presse reptilienne. Je vois dans *le Propagateur* du 10 germinal, an VII, que les gazettes allemandes, dont les mensonges n'ont pu tuer Bonaparte, l'attaquent aujourd'hui avec l'arme de la calomnie, en faisant courir le bruit qu'il s'est déclaré sultan d'Egypte.

— Bonaparte vient de porter le théâtre de la guerre en Syrie, ayant envoyé le général Kléber, avec 15.000 hommes, à travers l'isthme de Suez, tandis qu'il s'emparait de la ville de Gaza, en Palestine. Il annonce le dessein de s'emparer de la Syrie, pour répondre à la déclaration de guerre de la Porte Ottomane et à ses armées en marche.

— Un passage d'une lettre d'Alexandrie, en date du 12 pluviôse, écrite par un officier du génie à son père (*Propagateur* du 8 floréal, an VII), démontre bien que, dans beaucoup d'esprits, l'objectif de Bonaparte devait être de gagner les Indes. Si je cite assez fréquemment des extraits de lettres, c'est parce qu'elles sont toujours attachantes et, plus que quoi que ce soit, la chose vue et vécue :

« ... On vient de former une légion de dromadaires : ce sont des chameaux d'une vélocité extraordinaire et capables de faire 15 myriamètres en un jour ; avec de pareils animaux, les distances les plus énormes disparaissent, ou deviennent faciles à surmonter : franchira-t-on celles qui nous séparent des Indes ? C'est là le seul moyen de prendre une part active à la guerre qui embrase l'Europe. Dans tout autre cas, nous ne sommes que spectateurs, et c'est le dernier rôle que Bonaparte veuille jouer. »

— Bonaparte était loin d'être antisémite, si j'en crois cet entrefilet du *Propagateur* du 3 prairial, an VII :

« On écrit de Constantinople, le 28 germinal :

Bonaparte a fait publier une proclamation dans laquelle il invite tous les Juifs de l'Asie et de l'Afrique à venir se ranger sous ses drapeaux, pour rétablir l'ancienne Jérusalem. Il en a déjà armé un grand nombre, et leurs bataillons menacent Alep. »

— Nous lisons dans *le Propagateur* du 22 prairial, an VII :

« Dans la dernière séance de la Société Philotechnique, le citoyen Norry, architecte, l'un des artistes employés dans l'expédition d'Egypte et de retour en France depuis peu de temps, a lu la première partie de la relation de son voyage. On a entendu

avec un grand intérêt le témoin oculaire du courage de nos guerriers, de la défaite des Mamelucks et des infatigables travaux de Bonaparte. On a surtout vivement applaudi à ce mot du général français, après le combat naval d'Aboukir : « Eh bien, nous ferons de plus grandes choses ! »

— *Journal Politique* du 12 messidor, an VII. — On voulut certainement voir que la déportation de Bonaparte et de son armée en Egypte fut le crime d'intrigants ; que c'est par les cabinets des puissances coalisées que cette démarche inconsidérée avait été suggérée au Directoire Français, qui s'y serait d'autant mieux prêté qu'on avait su lui inspirer de l'ombrage des grands talents et de la popularité du jeune héros. On estime enfin que la déportation de Bonaparte et de son armée était tellement une affaire de calcul et de politique par les puissances coalisées, qu'elles avaient permis cette expédition parce qu'il était certain que si la Cour de Londres l'avait voulu, l'escadre et le convoi de Bonaparte ne fussent jamais sortis des ports de la Méditerranée.

En tout cas, l'Angleterre fit bien tout ce qu'elle put pour détruire la flotte française, une fois arrivée à destination, témoin le désastre d'Aboukir, qui porta, malgré tout, un grand coup à Bonaparte. Faire tête à la marine anglaise eût été son rêve ; mais il ne céda pas longtemps à cet instant de découragement. On le vit bien ensuite.

— *Journal Politique* du 14 thermidor, an VII. — Que voilà bien les hommes ! Parce que Bonaparte avait été obligé de lever le siège d'Acre, jugé définitivement par lui trop meurtrier, à cause de la peste et de la défense héroïque des Turcs (qu'on se rappelle, de nos jours, leur vaillante résistance contre les Russes à la bataille de Plewna) ; parce qu'il avait opéré sa retraite sur Jaffa, de se dire, un certain nombre du moins : que savons-nous de la situation de ce général et de ses guerriers « philosophes ? » Rien ou autant vaut. Presque tout ce qu'on raconte à ce sujet depuis un mois — on ne tenait pas compte des magnifiques résultats antérieurs — ressemble à un chapitre des mille et une nuits.

Vienne nous envoie ses relations, on en fabrique à Paris ; les gazettes recueillent ces amphigouris, le public crédule les médite, le public sensé rit et attend.

D'une part, on fait arriver des bulletins de Constantinople qui, un jour, annoncent le massacre général des Français ; le lende-

main, ils les ressuscitent, pour les faire tailler en pièces par Mourad-Bey.

A Paris, au contraire, on nous présente Bonaparte à la fois Numa et Alexandre, conquérant et législateur, exterminant le matin 10.000 Musulmans dans une mosquée, et dictant, le soir, des questions de physique à l'Institut National ; catéchisant des Muphtis et passant sa vie gaîment en parodies politiques, religieuses et académiques, sans autre trouble que celui d'éventrer, de temps à autre, quelques milliers d'Arabes, pour diversifier la scène.

Jamais on ne s'est moqué du pauvre genre humain avec moins d'esprit que ne font les relateurs de Constantinople et de Paris. Les dupes, qui prennent au sérieux toutes ces facéties et qui les ornent de longs commentaires, ont assurément beaucoup de temps de reste.

Ansi qu'on le voit, on ne peut être plus amène.

Il est évident que cet insuccès et cet arrêt devant Acre fit complètement modifier le plan conçu par Bonaparte; car ses intelligences dans la Palestine et la Syrie lui eussent permis, réuni aux Arabes Muhabis, aux Maronites et aux Druses, déjà sous les armes, de traverser sans opposition l'Asie-Mineure, d'arriver à Scutari et de menacer Constantinople.

Toutefois, cet insuccès ne fut que momentané, ou du moins, il ne fit que faire renoncer Bonaparte à la continuation de son premier plan. Les Turcs l'ayant suivi dans sa retraite, il leur infligea plusieurs grandes défaites à Jaffa, à Mont-Thabor et à Aboukir.

C'est vers d'autres destins qu'il allait se diriger. Mais, quoique cette conquête d'Egypte n'ait été qu'éphémère, il n'en ressortira pas moins, pour la postérité, tout ce qu'a fait ce grand génie pour l'Egypte en soumettant les Mamelucks, matant les Arabes, refoulant les Turcs, réduisant à l'impuissance ces beys qui opprimaient ces malheureux peuples, apportant la lumière, la civilisation, là où il n'y avait que superstition ; opérant la diffusion des sciences dans ces contrées, plutôt désertes et sauvages ; s'attachant enfin ces peuples grâce au respect qu'il eut pour leurs opinions, leurs préjugés, leur croyance religieuse ; s'efforçant enfin de les rendre des pays libres et civilisés.

Quoi donc de plus admirable !...

DEUXIÈME PARTIE

Le 18 brumaire et le Premier Consul

CHAPITRE Ier

Bonaparte quitte secrètement l'Égypte. — La société est dans l'attente d'un sauveur. — Arrivée de Bonaparte à Fréjus. — Le percement de l'isthme de Suez pressenti. — Madame Bonaparte au bal de l'Opéra. — Les statuts de la Banque de France sont présentés à Bonaparte, — Beau trait à l'honneur de Bonaparte. — Le 18 brumaire et ses conséquences. — On pense toujours aux Indes. — Bordeaux patriote. - Empressement des banquiers à prêter à l'État. — Trait d'humanité de Bonaparte, en faveur des militaires invalides. — Le Premier Consul aux Tuileries. — Les six chevaux blancs du Premier Consul. — Un peu de dénigrement. — Présentation des ambassadeurs et des autorités constituées. — Fête du Temple de la Victoire. — La journée des 18 et 19 brumaire racontée. — État d'âme au moment du 18 brumaire. — Jolie lettre de Portalis.

A quoi tiennent les événements? Bonaparte serait resté, au lieu de confier le commandement à Kléber qui n'avait pas son génie, cette conquête de l'Egypte fût sans doute devenue définitive. Et cependant Kléber paraissait le plus capable de le remplacer. Après qu'il fut assassiné, on vit cette armée d'Fgypte comme désemparée, en butte aux attaques continuelles des Turcs et aux révoltes de l'intérieur, se décimant et amenée à évacuer l'Egypte.

Bonaparte donc allait poursuivant ses victoires, lorsque les

nouvelles qu'il reçut d'Europe lui apprirent que la France était plongée dans la confusion et l'anarchie. Il s'embarqua secrètement, le 23 avril, et reparut inopinément sur le territoire de la République où, il faut bien le dire, tous les honnêtes gens aspiraient après lui; c'est dire que l'heure du 18 brumaire allait sonner.

Bonaparte n'avait pu non plus songer sans amertume, sinon sans colère, à cette Italie qu'il avait brillamment conquise une première fois et que les impérities du Directoire avaient laissé reprendre.

Il ne peut déplaire de connaître comment s'opéra ce retour du général Bonaparte.

« Tout d'abord, il ne confia son dessein qu'au général Berthier, chef de l'état-major. Ensuite, il donna ordre au vice-amiral Ganteaume d'armer les frégates *la Muiron* et *la Carrière* ainsi que l'aviso *la Revanche* et la tartane *l'Indépendance*, sans lui faire connaître son projet qu'il n'a exécuté qu'après avoir assuré la possession de la haute et basse Egypte; mais alors, dirai-je, c'était renoncer à atteindre les Anglais par leur empire des Indes, ce qui eût été les frapper au cœur. Rien n'eût mieux assuré une longue paix. Que de guerres! que de victimes de moins peut-être, grâce à cela!

« Bonaparte assurait en même temps la solde de l'armée pendant un an.

« Cela fait, il adressa un billet cacheté à tous ceux qu'il voulait emmener, avec ordre de ne l'ouvrir que tel jour, à telle heure, sur le bord de la mer.

« Le 5 fructidor était le jour fixé. Tous ceux qui avaient reçu le billet se rendent au lieu désigné, ouvrent le billet et trouvent l'ordre de s'embarquer de suite. Ils ne perdent pas un instant, laissent leurs effets dans leur logement et leurs chevaux sur le rivage.

« Arrivés à bord des bâtiments préparés pour le voyage, on fait l'appel; deux étrangers sont reconnus et remis à terre. L'ancre est levée, les bâtiments sont sous voile, mais les vents contraires ne leur permettent de sortir d'Aboukir que le 7 fructidor.

« En partant, Bonaparte laissa à l'adresse du général Kléber un paquet qui ne devait être ouvert que vingt-quatre heures après son départ. Le paquet renfermait sa nominatiou pour com-

mander l'armée dans toute l'Egypte en son absence et pour donner le commandement de la Haute-Egypte au général Desaix.

« Les personnes les plus marquantes de la suite de Bonaparte étaient : le général Berthier, chef de l'état-major ; les généraux divisionnaires Lannes et Murat ; le général de brigade Marmont, le général d'artillerie Andréossi ; le chef de brigade Bessières, commandant des guides ; les trois savants Bertholet, Monge et Arnauld, un grand nombre d'officiers, plusieurs Mamelucks, quelques Arabes et ses guides. On sait le reste ». (*Journal politique* du 30 vendémiaire an VIII).

Qu'on aille dire maintenant que les journaux ne servent pas de matériaux à l'histoire !

Quoi de plus captivant que le détail de ce départ sensationnel dont les conséquences devaient bientôt révolutionner le monde ! Quand je dis captivant, c'est avec raison, car dans nombre d'histoires de cette époque, on se contente de dire que Bonaparte quitta secrètement l'Egypte.

Ce plan, en effet, fut admirablement conçu et non moins admirablement exécuté.

On lit, en outre, dans *le Journal politique* du 30 vendémiaire, que deux personnes de la suite de Buonaparte, qui accompagnaient ses effets, ont été arrêtées par une bande de brigands entre Saint-Maximin et Aix (Bouches-du-Rhône). Elles ont été complètement dévalisées : on leur a pris notamment l'argenterie de campagne du général et autres effets précieux, tels que couteaux et poignards turcs enrichis d'or et de diamants et des pistolets damasquinés en or.

Voilà qui doit toucher quiconque est amateur d'armes.

Oui, tout allait de mal en pis en France depuis que Bonaparte en était sorti, et l'on peut dire que la société était vraiment dans l'attente d'un sauveur. Entendons *le Journal politique* du 24 vendémiaire an VIII :

« Tout le monde attend Buonaparte avec impatience, parce qu'il rend l'espoir à tout le monde. On croit que son arrivée peut changer quelque chose au système de violence qui s'est établi depuis quelque temps et déconcerter les combinaisons des nouveaux diplomates qui préparent d'avance tous les obstacles à la paix qu'ils ont sur leurs lèvres.

« Buonaparte a prouvé qu'on pouvait allier la victoire à la modération et le patriotisme à l'humanité. On croit voir arriver avec

lui la gloire, la paix et le bonheur : ce n'est pas l'escorte ordinaire de nos énergumènes; mais ils devraient apprendre de lui, qu'avec de la justice et de la générosité, on peut faire aimer la république à tous les partis.

« On annonce son débarquement à Fréjus. Son intention était de débarquer à Toulon, mais ayant été chassé par les Anglais, qu'il a rencontrés plusieurs fois dans son trajet, il a abordé à Fréjus à travers un peuple immense accouru de toutes les communes circonvoisines. La joie, l'allégresse, l'enthousiasme brillaient de toutes parts. On n'entendait qu'un bruit : « Vive la république ! vive Bonaparte ! » Le convoi était composé de deux frégates françaises et d'un vaisseau de transport ».

Le même journal, du 25 vendémiaire, laisse un peu de place à la flatterie :

« Buonaparte a laissé l'Egypte bien organisée et sous le commandement du général Kléber : elle était déjà sous l'eau lorsqu'il est parti. Le Nil était plus beau qu'il ne l'avait été depuis cinquante ans. Ainsi, la nature toujours propice aux pays libres, double ses faveurs à l'Egypte devenue républicaine.

« Buonaparte est arrivé, accompagné de Berthier, Monge et Bertholet ».

— *Journal politique* du 9 brumaire an VIII : Le percement de l'isthme de Suez pressenti.

Voici ce que je lis : « Bonaparte rendit hier soir la séance non publique de l'Institut national extrêmement intéressante par les renseignements clairs, positifs et vrais qu'il donna à ses collègues de l'état où se trouvent maintenant l'Egypte et les monuments célèbres qui y furent élevés. Il a assuré l'Institut que le canal de Suez, qui joignait les deux mers, non seulement a existé, mais qu'il est très possible de le rétablir sur les débris qui en restent et qu'il a fait prendre les plans, les nivellements nécessaires à cette grande reconstitution. Le citoyen Monge a parlé ensuite du pays où il avait accompagné le général. Tout ce qu'il a dit a vivement intéressé l'assemblée ».

Curieuse coïncidence. Le neveu du général devait contribuer à cette réalisation.

— Bonaparte se montre dans le monde.

Cueilli dans *le Journal du soir* du 8 ventôse an VIII :

« Mme Bonaparte était au bal de l'Opéra avec le général Murat et son épouse. Le premier consul a paru à celui que donnait le ministre Talleyrand ».

— Le 6 ventôse, les régents et les censeurs de la Banque de France avaient été admis à l'audience du premier Consul et lui avaient présenté leurs statuts ainsi qu'aux second et troisième consuls qui se trouvaient présents.

— Trait magnifique à l'honneur de Bonaparte :

« On partait d'Acre, il y avait des blessés; les moyens de transport manquaient. On en avertit le général, qui partait avec son état-major. A l'instant, il met pied à terre, fait descendre ses officiers généraux, aides de camp, etc., donne tous les chevaux pour les blessés et fait à pied trois journées de marche dans les sables du désert ». (*Le Propagateur* du 18 brumaire an VIII).

— Dans *le Propagateur* du 21 brumaire an VIII, on voit qu'à la séance du Conseil des Cinq-Cents, qui eut lieu à Saint-Cloud, le 19 brumaire, l'acte décisif du 18 a reçu l'approbation générale, de même que les longues explications fournies par Bonaparte ont produit la plus vive impression.

Ce fut suivi d'une proclamation adressée à tous les honnêtes gens et aux hommes d'ordre.

A partir de ce moment, c'est bien Bonaparte qui gouverne et dirige les destinées de la France.

— La pensée de frapper l'Angleterre par l'Inde subsiste toujours, à preuve ce qu'écrit (voir *le Propagateur* du 29 brumaire an VIII), le Conseil d'administration de la 59e demi-brigade, infanterie de ligne, en garnison à Rouen, au général Bonaparte, consul de la République française :

« Citoyen général, et nous aussi nous voulons témoigner toute notre reconnaissance pour votre généreux dévouement à la cause publique. Acceptez, citoyen général, l'hommage pur et sincère que vous présentent de braves soldats. Depuis sept ans, nous versons notre sang pour la patrie et rien que pour la patrie; un jour enfin nous la verrons heureuse, c'est le prix que nous attendons pour de si grands et de si nombreux sacrifices. Oui, général, nous espérons que les journées des 19 et 20 brumaire ne seront point perdues pour la France; vous êtes au timon des affaires : grâces vous soient rendues; guidés par vous, nous marchâmes toujours à une victoire assurée; sous vos auspices, la République triomphera de tous ses ennemis.

« Un instant la victoire nous avait abandonnés (il est évidemment fait allusion aux mauvaises nouvelles militaires de l'Italie), la victoire avait passé les mers : la France vous possède, la victoire est à nous. Ah ! quelles belles et grandes destinées sont les nôtres aujourd'hui ! Nous allons donner la paix au continent et, poursuivant ensuite l'utile et glorieuse carrière que votre vaste génie a ouverte aux Français, nous irons dans l'Inde, écraser le despotisme anglais et nous donnerons la paix au monde.

« Vive la République ! vivent les consuls ! »

(Suivent les signatures).

— Bordeaux patriote (*Le Progagateur*, 5 frimaire an VIII) :

« Le 24 brumaire, on a fait chanter à tous les théâtres *La Victoire est à nous* :

« La victoire est à nous,
Bonaparte, par son courage,
Des brigands, du pillage,
Nous a délivrés tous ».

Par exemple, les vers n'ont rien de triomphal.

— Le 3 frimaire, Bonaparte avait assemblé chez lui les banquiers et les principaux négociants de Paris, au nombre d'environ 70. Dans un discours improvisé, il a exposé, au nom du gouvernement, les besoins momentanés qu'il éprouvait.

Il sut si bien leur inspirer confiance, qu'ils ont voté par acclamation un prêt de 12 millions.

— *Le Propagateur* du 5 nivôse an VIII : « Le consul Bonaparte vient de donner une marque non équivoque de son zèle pour l'humanité souffrante, en faisant établir à l'Hôtel national des Invalides, une salle pour le traitement des militaires aveugles.

« Louis IX, à son retour d'Egypte, créa l'hôpital des Quinze-Vingts. Le choix fait par Bonaparte du citoyen Forlenze, oculiste connu dans toute l'Europe, pour soigner ces infortunés, honore les arts et est digne du héros qui les protège ».

Comment concilier avec cela la violente diatribe de Chateaubriand qui l'accuse surtout d'inhumanité ? (*De Buonaparte, Des Bourbons, 1814*).

— Bonaparte aux Tuileries (*Journal du soir* du 5 ventôse an VIII) :

« Le Conseil d'Etat siège provisoirement dans une partie de la

grande galerie, à côté de l'appartement de Bonaparte. On lui prépare une salle dans celle que la Conventiou consacrait aux conférences. Le pavillon de l'Unité forme la salle des gardes.

« Le premier Consul habite toute la partie comprise entre le Pavillon de Flore et celui de l'Unité. Les appartements du rez-de-chaussée, du côté du jardin, sont destinés à Mme Bonaparte et ceux du côté du Carrousel, aux bureaux.

« Cambacérès occupera la partie où était la Convention.

« Lebrun jouit de tout le Pavillon de Flore. »

— En attendant l'empereur Napoléon :

« Les six chevaux blancs attelés décadi à la voiture du premier Consul, sont ceux dont l'empereur d'Allemagne lui a fait présent; le sabre qui pendait à son côté était un autre don de l'empereur, offert en reconnaissance de la paix consentie par le vainqueur d'Italie. »

— *Journal du soir* du 4 ventôse an VIII :

Côté dénigrement :

« On n'avait pas manqué de répandre le bruit que, dès que Bonaparte serait aux Tuileries, les magnifiques jardins de ce palais seraient fermés au public. Nous avons été à même de remarquer que non seulement le jardin est ouvert, mais que l'on traverse les cours et le pavillon de l'Unité comme auparavant. »

— Le faste impérial qui commence :

« La cérémonie de la présentation des ambassadeurs et des corps constitués de Paris s'est faite hier avec beaucoup de solennité.

« Les ambassadeurs étaient tous en habit de cérémonie et avec les cordons de leurs ordres (ceux de Prusse et d'Espagne).

« Le ministre des relations extérieures les a présentés, ils ont remis au premier consul leurs lettres de créance, qu'il a données ensuite au citoyen Talleyrand.

« Le premier consul a parlé à chaque membre du corps diplomatique. On a remarqué que les deux conversations les plus longues étaient avec le ministre de Prusse et le ministre cisalpin.

« Il y eut d'autres présentations, notamment celle du tribunal de cassation, où l'on remarqua cette phrase de Bonaparte : « La « justice a été trop longtemps le patrimoine des factions; elle « appartient à tous; elle doit être distribuée à tous, selon des « principes invariables. »

— *Le Publiciste* du 16 brumaire an VIII. — Un exemple d'église encore désaffectée :

De Paris, le 15 brumaire.

« La fête donnée aujourd'hui par les représentants du peuple à Bonaparte et à Moreau a été très brillante. Le temple de la Victoire (ci-devant église de Saint-Sulpice) où elle a eu lieu, était décoré avec magnificence, orné de belles tapisseries et d'une multitude de drapeaux enlevés aux différents ennemis de la République. Il n'y avait ni femmes ni spectateurs. Le nombre des couverts était d'environ 750.

« Le président des Anciens était au haut de la table; au milieu, à droite, le président du Directoire; à gauche, le général Moreau; ensuite le président des Cinq-Cents; puis le général Bonaparte.

. . . . . .

« On a joué d'une excellente musique; les orgues qui sont restées dans ce temple ont été touchées par Séjan, membre du Conservatoire de musique. »

Le Publiciste du 17 brumaire an VIII :

« La fête du temple de la Victoire n'a fini que fort avant dans la nuit. On a remarqué l'ordre et la décence qui formaient le principal caractère d'une réunion aussi nombreuse. Les deux toasts qui ont été applaudis avec le plus de transport, ont été ceux relatifs à l'union de tous les Français et à la paix : le premier présenté par Buonaparte et le second par Gohier, président du Directoire.

. . . . . .

« Avant le banquet on avait distribué des vers.

« Citons notamment ceux-ci, de Félix Faulcon, membre du Conseil des Cinq-Cents, sur l'air du *Pas de charge* :

« O Buonaparte, et toi, Moreau,
Noms chers à la victoire !
Quel est le sublime pinceau
Qui peindra tant de gloire !
Championnet, Brune, Masséna !
Que d'éloges à faire !
Ma foi, mettons *et cætera*,
Puis cherchons un Homère.

« Les rois, fiers de quelques revers,
Pleins d'un orgueil extrême,
Prétendaient nous donner des fers,
Jusque dans Paris même :
Nous, modestes dans nos succès,
Comme beaux en vaillance,
Aux rois nous donnerons la paix :
O la douce vengeance ! »

Ce n'est pas de la poésie transcendante, mais la bonne volonté y était.

— Rien de plus intéressant à connaître que la physionomie du 18 brumaire à la suite du décret extraordinaire du Conseil des Anciens, conforme à l'article 102 de l'acte constitutionnel, par lequel il remettait à Buonaparte le commandement de la ville et de l'armée. Le général avait lancé une proclamation à la suite.

Voici ce que rapporte *le Publiciste* du 19 brumaire an VIII :

« La journée du 18 brumaire a eu plus l'air d'une fête que d'une révolution. Un de ses plus remarquables caractères et ce qui relève le plus les espérances abattues, c'est qu'elle ne ressemble en rien à celles qui l'ont précédée. L'ordre de fermer les barrières échappé par hasard a été révoqué à l'instant. Il n'a été question d'aucune destitution, d'aucune arrestation, d'aucune peine pour aucun individu. On a rendu à l'oubli des hommes qui n'auraient jamais dû en sortir, et l'obscurité sera la seule punition de ceux dont elle aurait dû être la seule récompense.

« Rien n'avait annoncé les événements de cette journée.

« Les lettres de convocation pour le Conseil des Anciens n'ont été expédiées que le jour même, à cinq heures du matin.

« A huit heures, les membres se sont réunis, et à neuf, le Directoire l'ignorait encore.

« Gohier, Moulin, Barras étaient réunis, quand Roger-Ducos est entré dans la salle du conseil pour s'informer si quelques bruits arrivés jusqu'à lui étaient fondés. Ses collègues lui ayant dit qu'ils n'avaient aucun renseignement : « Je vais en chercher », a-t-il dit, et il s'est rendu à la commission des inspecteurs des Anciens.

« Pendant ce temps, Sieyès se promenait seul, à cheval, dans le jardin du Luxembourg ; son aide de camp, Dorsonval, est venu l'y joindre et il s'est de suite rendu à la commission des inspecteurs.

« Vers 10 heures, Gohier, Barras et Moulin ont mandé, dit-on,

le commandant de la 17e division, pour rendre compte au Directoire de sa conduite, il a répondu que la 17e division n'était plus sous ses ordres et est resté près du général Buonaparte, duquel il était venu prendre les ordres, d'après le décret.

« A 11 heures, Barras a envoyé sa démission et Buonaparte a donné ordre à un détachement de dragons de l'escorter à Gros-Bois, où il avait annoncé vouloir se rendre.

« Buonaparte, réuni à Sieyès et Roger-Ducos et aux inspecteurs des deux Conseils, réglait avec eux les moyens d'exécution du décret de translation et les mesures de sûreté publique, quand Augereau est entré et, l'embrassant à plusieurs reprises, lui a dit: « Général, vous ne m'avez point appelé, mais je viens vous « joindre. »

« Presque tous les officiers généraux qui se trouvaient à Paris se sont réunis près de Buonaparte; Macdonald, Dessolles, Bournonville, Moreau. Ce dernier a été chargé du commandement du Luxembourg.

« La translatiou se prépare et s'exécutera sans aucune commotion.

« Dans l'après-midi, Roger-Ducos a, de son propre mouvement, donné sa démission. Gohier a envoyé la sienne dans la soirée et il paraît que cet exemple a été suivi par Moulin.

« Ce grand mouvement qui semble précurseur d'un notable changement dans les principes du gouvernement et peut-être dans quelques-unes de ses bases, s'est opéré au sein de la plus profonde tranquillité.

« Il n'y a pas eu une opposition, pas une hésitation.

« Lorsque le Conseil des Anciens a ouvert sa séance vers sept heures du matin, il n'y avait autour des Tuileries que sa garde ordinaire, et pas un soldat de plus que de coutume dans les rues. Ce n'est que vers onze heures, que Buonaparte, en vertu de ses nouveaux pouvoirs, a rassemblé toutes les troupes aux Tuileries. La garde du Directoire s'y est rendue comme les autres. Il les a toutes passées en revue au milieu des acclamations générales et de l'enthousiasme de ces militaires, heureux de revoir à leur tête le héros qui les a toujours guidés à la victoire.

« Le département de la Seine a aussi publié une proclamation qui, ainsi que celle du Conseil des Anciens, porte de la manière la plus positive que la translation du Corps législatif hors de Paris n'est que pour très peu de jours. On croit, en effet, qu'il

restera tout au plus deux jours à Saint-Cloud, parce qu'on a sans doute préparé et mûri d'avance le travail qui doit être présenté.

« Les municipalités des douze arrondissements ont été suspendues et les commissaires centraux mandés pour recevoir des ordres provisoires.

« Buonaparte calme, mais prévoyant, a établi ou plutôt conservé l'ordre partout.

« Ses discours ont inspiré, avec l'indignation contre les causes des malheurs publics, l'espoir de les voir bientôt réparer, avec ce sentiment de la force protectrice dont le Conseil des Anciens l'a fait dépositaire, l'amour de la liberté politique, le respect de la liberté civile.

« Tout annonce que ce n'est pas un changement nouveau qu'on a fait, mais la consolidation de la République qu'on a préparée, par l'acheminement à la création d'un système fixe et invariable.

« Et les bases de ce système ont été hautement proclamées dans tout ce qui s'est dit en ce jour.

« La république, le gouvernement représentatif sortiront de cet événement qu'appelaient les vœux de la nation, les acclamations du peuple accourant au passage de Buonaparte et sur les suites duquel reposent les espérances de tous les vrais amis de la liberté. »

J'aime à citer cette anecdote qui, à elle seule, peint toute la situation :

« En sortant du Conseil des Anciens, Bonaparte trouva Bottot, secrétaire de Barras, qui paraissait venir l'intéresser en faveur de l'ex-directeur. Le général lui parla quelques instants en particulier. Il lui adressa ensuite la parole de manière à être entendu de ceux qui l'environnaient et plusieurs des assistants ont retenu ces quelques mots de toute éloquence :

« — Qu'avez-vous fait, s'écriait le général, de cette France que je vous ai laissée si brillante ? Je vous ai laissé la paix, j'ai retrouvé la guerre; je vous ai laissé des victoires, j'ai retrouvé des revers; je vous ai laissé les millions de l'Italie et j'ai trouvé partout des lois spoliatrices et la misère. Qu'avez-vous fait des cent mille Français que je connaissais ? Ils sont morts et c'étaient mes compagnons de gloire ».

Et il disait vrai.

Un mouvement de l'opinion publique bien caractérisé par la partie de dialogue supposé qui va suivre, entre un membre du Conseil des Anciens et un membre du Conseil des Cinq-Cents, un moment après le décret qui transfère le Corps législatif à Saint-Cloud et investit le général Buonaparte du commandement des troupes comprises dans le rayon constitutionnel.

Et pour une feuille (le journal), dont autant en emporte le vent, elle nous instruit admirablement de l'état d'âme à cette époque. Donc, cette feuille a de la valeur et apporte l'une des plus belles pierres à l'édifice de l'Histoire :

. . . . . .

« *Le Membre des Cinq-Cents.* — Mais enfin, que veut-on faire?

« *L'Ancien.* — Ce qu'on veut faire, mon ami, cela t'inquiète? Tu n'étais donc pas alarmé de voir que rien ne se faisait; peut-on faire quelque chose de pis que de ne rien faire? Tu ne vois donc pas que nous touchions au moment où rien n'aurait plus été possible à récupérer, ni la liberté, ni la propriété, ni la constitution républicaine, garantie de l'une et de l'autre! Tu ignores donc que la loi spoliatrice de l'emprunt forcé a ruiné nos finances; que la loi des otages nous a donné la guerre civile; qu'une partie des revenus de l'an VIII est dévorée par des réquisitions; que tout crédit public est éteint; que toutes les dépenses particulières, qui font le revenu de l'ouvrier, sont suspendues; que tous les ateliers sont fermés; que nous entrons dans un hiver où le pauvre est menacé de se trouver sans ouvrage et le riche sans sûreté; que la paix seule peut mettre un terme à tant de maux; que la restauration de notre constitution, partout ébréchée, peut seule en prévenir le retour et fixer à la fois les incertitudes des puissances étrangères pour négocier avec la France, et les terreurs des citoyens toujours placés entre la tyrannie et l'anarchie. Voilà, mon ami, les grands intérêts auxquels il nous faut pourvoir avec promptitude et maturité, loin des esprits inquiets, turbulents, mal intentionnés, loin des factions entretenues au milieu de nous par l'étranger. Voilà pourquoi il faut mettre pendant quelques moments (à propos de la translation du pouvoir à Saint-Cloud) entre Paris et l'autorité, entre l'intrigue et les lumières, entre la perversité et le patriotisme, la distance de quelques lieues, qui en gênent les communications.

« *Le Membre des Cinq-Cents.* — Entre nous, cependant, mon ami, je crains l'intervention de Buonaparte dans cette affaire. Sa

renommée, la considération, la juste confiance du soldat dans ses talents et surtout ses talents, peuvent lui donner le plus redoutable ascendant sur les destinées de la République. Le sort de la liberté dépendra-t-il de lui ?.. S'il était un César, un Cromwell !..

« *L'Ancien.* — Un César, un Cromwell !.. Mauvais rôles, rôles usés, indignes d'un homme de sens, quand ils ne le seraient pas d'un homme de bien. C'est ainsi que Buonaparte lui-même s'en est expliqué dans plusieurs occasions. « Ce serait une pensée « sacrilège, disait-il une autre fois, que celle d'attenter au gou- « vernement représentatif dans le siècle des lumières et de la « liberté ». « Il n'y aurait qu'un fou, disait-il encore, qui voulût, « de gaîté de cœur, faire perdre la gageure de la république « contre la royauté de l'Europe, après l'avoir soutenue avec « quelque gloire et tant de périls ». Dans le fait, mon ami, quelle est ici la conduite de Buonaparte ? On l'appelle et il se présente ; le Conseil commande et il obéit ; voilà tout..Sais-tu ce qui l'aurait rendu fort suspect à mes yeux et aurait fait de lui un sujet de justes alarmes pour la liberté ? Ce n'aurait pas été une acceptation précipitée, pas même une offre empressée de son bras et de sa renommée, ç'aurait été son refus. Le Conseil des Anciens ayant conçu des vues pour la pacification générale, le rétablissement de l'ordre intérieur, la restauration de la liberté, de la propriété et l'affermissement de la constitution républicaine ; requérant Buonaparte d'assurer seulement la translation du Corps législatif, et Buonaparte refusant de concourir ainsi au salut public... Voici, ce me semble, ce que tout homme clairvoyant devrait dire de lui. Un système d'ambition profonde a déterminé ce refus : tout périt dans la république ; l'anarchie s'avance, la dissolution est imminente et Buonaparte le voit. Il va demander le commandement d'une armée, il l'obtiendra. Une fois à la tête de soixante ou quatre-vingt mille hommes, lorsque le désordre sera à son comble en France, lorsque chaque citoyen, las de chercher une victime ou un refuge inutile, tournera ses regards vers lui, lui tendra les bras, lui demandera ou vengeance ou justice et toujours protection, alors il n'aura besoin, pour se trouver investi du pouvoir absolu, que de consentir à l'être ; ce sera la royauté elle-même (et quelle royauté !) qui viendra s'offrir à lui ; ce sera la nation avilie par le malheur qui lui offrira un sceptre de fer. Voilà, mon ami, ce que le refus de Buonaparte

signifiait pour moi, et ce serait sur ce refus que j'appellerais le poignard de Brutus. Mais la liberté, la république, la patrie sourient à l'acceptation simple et franche d'un pouvoir donné par les sages patriotes qui composent le Conseil des Anciens. Eh ! qui mériterait plus leur confiance que le guerrier qui a signalé tant de fois son amour pour la liberté, qui l'a vengée avec tant d'éclat et tant d'ennemis, à qui elle doit sa conservation et qui, en revanche, lui doit la plus grande gloire où puissent atteindre la valeur et le génie. »

C'était l'Empire six ans après, sans doute ; mais, comme toujours, avec un état latent d'anarchie, la société s'était jetée dans les bras d'un sauveur.

— Nous arrivons aux séances extraordinaires des deux Conseils tenues à Saint-Cloud, le 19 brumaire :

« Le Conseil des Cinq-Cents s'était assemblé dans l'Orangerie et celui des Anciens dans la grande galerie. Son président était Lucien Bonaparte, frère du général. Ce dernier, précédé de quelques grenadiers, y était entré sans armes. Aussitôt des cris s'étaient élevés de : « A bas le dictateur ! hors de la loi Buonaparte ! »

« Des députés, parmi lesquels on avait remarqué surtout Aréna, s'étaient avancés vers lui, le poignard et le pistolet à la main, en criant : « Tue ! Tue ! » Les grenadiers l'entourent aussitôt et lui font une barrière de leurs corps. L'agitation est au comble dans l'assemblée ; les menaces et les injures se multiplient également autour de Lucien Buonaparte qui présidait. Il reste longtemps couvert et calme, et voyant enfin qu'on en veut aussi à sa vie, il déclare qu'il donne sa démission et qu'il ne présidera pas plus longtemps des hommes qui mettent des poignards à la place des lois.

« Buonaparte, instruit des dangers qui menacent son frère, envoie le général Murat à la tête de quelques grenadiers pour le retirer hors du Conseil. Lucien en sort et va instruire les troupes réunies dans la cour du château des périls auxquels il vient d'échapper. Les soldats manifestent leur situation et leur joie par les cris : « A bas les factions ! vive la République ! vive Buonaparte ! »

« Bonaparte et son frère s'étaient rendus dans la cour au milieu des troupes et de l'état-major, donnant des ordres pour prévenir l'effet des mesures violentes qu'annonçaient les menaces des Cinq-Cents. Voyant que ceux-ci ne mettaient aucun terme à

leurs fureurs, Buonaparte, en exécution d'une résolution des Anciens, fit inviter les membres raisonnables des Cinq-Cents à se séparer des conjurés et à se retirer. Aussitôt les factieux se voient réduits à un très petit nombre et sont cernés de toute part et forcés de se dissoudre pour ne pas s'exposer à la vengeance des soldats, indignés qu'on eût voulu attenter à la vie du général qui les a toujours menés à la victoire.

« Buonaparte s'était deux fois présenté au Conseil des Anciens ; il y avait déclaré qu'on avait voulu attenter à ses jours dans le sein même du Conseil des Cinq-Cents ; que des pistolets avaient été dirigés contre lui et qu'au reste, ce n'était là que la suite d'une conspiration connue depuis plusieurs jours et dont le but était d'anéantir la république et de massacrer la partie la plus saine des représentants. Il a annoncé qu'on lui avait fait des ouvertures tendant au renversement de la constitution; que même des émissaires étaient déjà en mouvement dans Paris pour créer un bouleversement général et que c'était à la sagesse du Conseil des Anciens à tout prévenir par des mesures fermes et vigoureuses. Il a rappelé que s'il avait eu les projets d'usurpation que lui supposaient ces assassins, il n'aurait pas attendu aujourd'hui pour les réaliser : que déjà la constitution avait été indignement violée à trois fameuses époques : au 18 fructidor, au 22 floréal, au 20 prairial, et qu'elle ne pouvait plus offrir aucune garantie aux citoyens. Qu'au reste, il remettrait les pouvoirs qui lui étaient confiés, aussitôt que la patrie serait hors de péril et que la liberté et la république seraient consolidées. Il n'a pas dissimulé que si des orateurs, payés par l'étranger, parlaient de le mettre hors de la loi, il en appellerait à ses frères d'armes qui n'avaient pas avec lui affronté tant de périls pour tomber victimes de quelques vils saltimbanques se prétendant plus patriotes que ceux qui avaient arrosé de leur sang plusieurs parties du globe. »

(*Le Publiciste* du 20 brumaire an VIII).

On ne trouvera pas, j'en suis persuadé, que je me suis trop étendu sur ces fameuses journées du 18 et du 19 brumaire.

Une autre phrase prononcée par Buonaparte : « Et si jamais vous me voyez sortir du chemin de la liberté, tournez contre moi ces baïonnettes qui furent toujours fatales à ses ennemis. »

— *Le Publiciste* du 21 brumaire an VIII :

« Bonaparte ayant invité à dîner chez lui un des grenadiers,

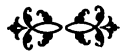
qui lui avait sauvé la vie, la citoyenne Buonaparte lui fit présent d'un diamant de deux mille écus. Il s'appelait Thomas Tomé, du département des Ardennes. »

Qui pourrait dire ce qu'est devenu ce diamant historique ? Est-il encore dans cette famille ?

— Une bien jolie lettre de Portalis, en date du 4 brumaire, qui est comme la prédiction du 18 brumaire :

« Voilà Buonaparte de retour d'Egypte ! Louis IX, après son voyage d'outre-mer, fit son code connu sous le nom d'*Etablissements*. Buonaparte, plus grand capitaine que Louis IX, n'aurait-il pas l'ambition d'être comme lui un grand législateur ? La gloire militaire n'est rien, si elle ne le conduit pas à la gloire politique. « Pourquoi Sieyès et lui ne s'occuperaient-ils pas à terminer la Révolution ? Leur sort à venir en dépend, ainsi que celui de toute la France ». Les Français auraient grand tort de compter sur les étrangers. Des querelles de famille ne doivent être vidées que dans la famille même. Le moment est favorable pour imposer silence aux enragés de tous les partis : car les défaites des puissances coalisées tuent à la fois les partis les plus opposés entre eux. Tu es sur les lieux, réfléchis et combines. En rétablissant la paix et le bon ordre dans la République, on ferait encore le bien de toute l'Europe ».

(*Le Publiciste*, 22 brumaire an VIII).



CHAPITRE II

Bonaparte à l'Institut. — Un impair de Bonaparte. — Bonaparte quitte la rue de la Victoire. — Bonne impression du 18 brumaire dans les départements. — Ce qui aurait déterminé le prompt retour de Bonaparte, lorsqu'il quitta l'Égypte. — L'intérêt manifesté par Bonaparte aux Lettres et aux Arts. — Explication des mots « Premier Consul ». — Confection du Code Civil. — Traitement du Premier Consul. — Un enlèvement colossal. — Le ministre Fouché. — Du vrai libéralisme. — Le génie de Bonaparte ne se manifeste pas seulement sur les champs de bataille. — Le château des Tuileries prend le nom de Palais du Gouvernement. — Sollicitude du Premier Consul envers l'armée. — Bonaparte ennemi de la courtisanerie. — Où il est un peu question de modes.

Il faut vraiment admirer l'activité de Bonaparte, trouvant le temps, au milieu des grands intérêts qui l'occupent, d'assister pendant trois quarts d'heure à une séance particulière de l'Institut.

— Quelques mots remarquables de Bonaparte, empruntés à un discours aux Anciens. Tandis qu'il venait de dire ces paroles : « Nous sauverons la République et la liberté », une voix l'interrompit : « « Qui nous le garantira? »...

« Grenadiers, s'écria le général en se retournant vers ses compagnons d'armes, dites si je vous ai jamais trompés quand je vous ai promis la victoire? »

Il fut moins heureux quand il dit : « Souvenez-vous que la fortune et le Dieu de la victoire sont avec moi ».

« Je me suis échauffé, disait-il le lendemain à ses amis, et j'ai fini par une mauvaise phrase : les Français ont le tact des convenances. A peine avais-je prononcé ces paroles, qu'un murmure me le fit sentir : mais que voulez-vous? Ils m'ont gâté le long de la route ! Ils m'ont tant répété ces mots de Marseille à Paris, qu'ils me sont restés ».

(*Le Publiciste*, 23 brumaire an VIII).

— Le logement dit le plus ou moins de grandeur. Bonaparte a quitté sa petite maison, rue de la Victoire, pour aller demeurer au Luxembourg.

— On dit dans *le Publiciste* du 26 brumaire an VIII, que la révolution du 18 brumaire, à mesure qu'elle se répand dans les départements, y excite le même enthousiasme qu'à Paris. Les noms de Bonaparte, de Sieyès et de ceux qui les ont secondés, volent de bouche en bouche, au milieu des cris de la reconnaissance.

On semble reporté aux beaux jours de 1789, et les vœux qui appelèrent alors la liberté, se réunissent tous de nouveau en faveur d'un gouvernement fort et protecteur et d'une constitution propre à donner aux personnes et aux propriétés, une garantie qu'on nous a jusqu'à présent promise en vain.

Je dirai : Il appartenait à Louis XVI de le donner à la France, ce gouvernement idéal, mais il ne sut ni le concevoir, ni le diriger dans ce sens.

Que de maux ont dérivé de là, depuis, hélas ! maux qui auraient dû être prévenus par ce monarque plus que mou.

Comment Bonaparte ne se serait-il pas fait aimer? Ne venait-il pas de visiter la maison d'arrêt où il avait interrogé les détenus, s'inquiétant de la salubrité de leurs prisons, de leur nourriture et de la conduite des greffiers envers eux?

On parle d'une fête brillante à l'Opéra, en l'honneur de Bonaparte, où il doit y avoir bal paré, précédé de ballets analogues aux circonstances.

De la Haye, le 23 brumaire. — Comme impressions dans la République Batave, on écrivait : « Le génie de Bonaparte n'a pas seulement sauvé la France, il a fixé les destinées des Républiques alliées... Avec quel plaisir tous les amis de la liberté et de la philosophie verront que Bonaparte, grand général jusqu'à ce jour, a conquis le titre sacré de *grand citoyen!*

— A tort ou à raison, dirai-je, on cite dans *le Publiciste* du 27 brumaire an VIII, l'anecdote suivante comme ayant contribué au retour de Bonaparte :

« Un Anglais qui avait quitté l'Europe peu de temps après le 30 prairial, pour aller servir dans l'armée de Sidney Smith, fut envoyé par ce dernier comme parlementaire auprès de Bonaparte. Berthier le reçut, et lui ayant donné la réponse à son message, la conversation s'engagea sur les événements d'Europe : « Il y a peu de temps, dit l'officier anglais, que j'ai quitté l'Angleterre et je puis peut-être vous donner de la France des nouvelles qui

ne vous sont pas encore parvenues ». Il raconta l'Italie reconquise par les armées russes et autrichiennes, la Suisse envahie par le prince Charles et le fameux 30 prairial. Berthier ignorait, en effet, tout cela ; il fut frappé du récit qu'il venait d'entendre et présenta l'envoyé au général en chef. Bonaparte apprit de lui toutes nos catastrophes et, dès ce jour, son départ d'Egypte fut résolu. »

Quelle phrase profonde de Bonaparte à propos des marins : « Sur terre, une bravoure indisciplinée a pu vaincre quelquefois ; sur mer, jamais. »

— « Bonaparte n'oublie rien de ce qui intéresse les Lettres et les Arts. C'est ainsi qu'il charge le citoyen Monge, membre de l'Institut National de France et de celui du Caire, de déposer à la Bibliothèque Nationale trois superbes manuscrits orientaux in-folio, dont nous n'avions pas de copie à la Bibliothèque Nationale. Le premier est en langue turque, deux autres sont en langue persane ; tous trois sont ornés de vignettes exécutées avec le plus grand soin, mais qui n'en attestent pas moins l'enfance de l'art. » (*Le Publiciste,* 16 frimaire an VIII).

— N'a-t-on pas plus d'une fois traité de non-sens, ces mots : *premier consul ?* En voici une explication qui, il me semble, doit mettre tout le monde d'accord. Je lis :

« De Paris, le 16 frimaire :

« C'est le 18 de ce mois que l'ensemble du projet de constitution sera présenté à la Commission des Cinq-Cents par la section qu'elle a spécialement chargée de préparer ce travail. Toutes les bases en ont été posées dans les conférences qui ont eu lieu entre les consuls et plusieurs membres des Commissions. Les deux sections réunies s'occupent à présent des articles convenus. Il y a décidément trois consuls, dont l'un, sous le titre de *premier consul*, a des attributions plus étendues que ses deux collègues ; mais ils sont tous trois également nommés pour dix ans ».

— « La confection du Code civil, est-il dit encore, se presse aussi avec une grande activité. On voudrait qu'il pût être prêt en même temps que la Constitution. »

(*Le Publiciste*, 17 frimaire an VIII).

Ajoutons que le gouvernement devait être composé, outre les trois consuls, de vingt conseillers d'Etat et de quatorze ministres ; qu'il devait avoir l'initiative des lois.

Le traitement du premier consul, pour lui et sa garde, devait être de 500.000 francs.

— Un enlèvement colossal :

C'était au Palais-Egalité (ancien Palais-Royal). On y avait arrêté, comme attentatoire aux bonnes mœurs, trois cents filles publiques, rien que cela, pour les déporter en Egypte, prétendait-on. C'est un bruit injurieux pour l'autorité, fut-il déclaré, c'est une accusation de tyrannie, dont le consul Bonaparte particulièrement s'est montré offensé. Le magistrat peut vouloir mettre obstacle au débordement des mœurs, mais non violer les lois pour sévir sans mesure contre des fautes qui blessent les mœurs, et la République n'a point à craindre que, pour faire cesser un désordre qui n'est ni nouveau, ni absolument destructif de la société, ses consuls aillent offenser la liberté publique et menacer la sûreté particulière.

— « On peut être sûr qu'avec Fouché, la police ne chôme pas, car elle vient de faire arrêter les imprimeurs de deux libelles intitulés : *Les trois consuls et l'ombre de Louis XVI* ».

(*Le Publiciste*, 21 frimaire an VIII).

— Voilà du véritable libéralisme, Bonaparte voulant que les places soient ouvertes aux Français de toutes les opinions, pourvu qu'ils aient des lumières, de la capacité et des vertus.

(*Le Publiciste*, 22 frimaire an VIII).

— Quand j'intitule mon ouvrage : *Le Général Bonaparte et la presse de son époque,* c'est que j'attache une grande importance à cette même presse. Je ne puis mieux le démontrer qu'en citant avec *le Publiciste* du 25 frimaire ensuite, cet article emprunté aux *Nouvelles politiques* du 14 ventôse an V, et que je regarde comme remarquable en pressentiments et en science de l'avenir : « Tandis que Bonaparte occupe les cent voix de la renommée à publier les prodiges de son génie et de son courage, il se présente encore à l'histoire comme un homme de grand sens dont une suite de triomphes n'a pu troubler la tête et comme un homme sensible dont le spectacle continuel des champs de bataille n'a pas endurci le cœur.

« Il se distingue aussi par le sentiment des convenances que la doctrine de l'égalité a entièrement éteint parmi nous.

« Sa correspondance militaire rappelle l'éclat de sa valeur ; celle qui a pour objet les dispositions administratives ou pacifiques,

est remarquable par la sagesse des principes. S'il traite avec les cardinaux, c'est avec bienveillance pour eux, décence pour leur chef et respect pour la religion. C'est un conciliateur qui engage la faiblesse à ne pas essayer une résistance que n'a pu soutenir la force.

« Il annonce l'envoi, qui probablement lui a été demandé, de la Madone de Lorette, et il se borne à marquer au Directoire : « Vous en ferez ce que vous jugerez convenable ». Il me semble que cette simplicité est plus spirituelle que la raillerie facile qu'un tel sujet aurait fournie à nos plaisants du jour.

« A quelle distance cette conduite et ce langage ne placent-ils pas Bonaparte de ces effrayants réformateurs, qui se sont crus philosophes parce qu'ils ont ôté la religion à leur pays, la religion qui, dit Montesquieu, est le plus sûr garant des mœurs que puisse avoir le gouvernement !

« Combien n'est-on pas touché de l'humanité de ce jeune héros que les chants de la victoire n'ont pas empêché d'entendre les soupirs du malheur! Sans doute, il n'était point chargé du sort des prêtres réfractaires réfugiés en Italie, ses fonctions paraissaient même le rendre bien étranger à un pareil soin : cependant, il s'en occupe avec zèle; il assure leur logement, leur nourriture, leur vêtement; il les confie à leurs frères; il appelle à leur secours ceux qui ne sont pas obligés de les recueillir; craignant que dans la licence des camps on ne les traite pas avec assez de ménagements, il défend, sous les peines les plus sévères, de les molester. Ainsi, après les avoir sauvés de la misère, il les garantit de l'injure, plus pénible à supporter que la pauvreté. »

Tout cela, je vous le demande, ne fait-il pas déjà pressentir l'homme du Concordat, qui rendit la paix religieuse à la France?

— Il est décrété que le château des Tuileries prendra le nom de Palais du gouvernement, parce que les consuls y seront logés.

— Ce qui démontre la sollicitude du premier consul pour l'armée, c'est que, conjointement avec ses collègues, il prit un arrêté, en vue de régler la répartition d'un million de secours entre les femmes dont les maris étaient employés à l'armée d'Egypte. (*Le Publiciste*, 1er nivôse an VIII).

— Bonaparte ennemi de la courtisanerie :

En effet, il avait ordonné à son secrétaire de confiance de jeter au feu toutes les lettres, toutes les pièces où on ne lui adresserait que des éloges et de lui mettre sous les yeux toutes celles qui auraient un tout autre accent, fut-il même celui de la haine et de la malveillance.

Il n'était pas jusqu'aux modes dont il ne s'occupât.

Voici ce que l'on dit : « Les femmes reprennent les étoffes de soie. Ce n'est point parce que le froid force à se couvrir, mais parce que la mode veut bien s'accorder avec la décence. On assure que Bonaparte a témoigné plusieurs fois qu'il n'aimait pas les femmes nues dans un salon, et l'on s'habille aujourd'hui pour plaire. » (*Le Publiciste*, 4 nivôse an VIII).

Quant aux consuls, en fait de mode, il fut spécifié qu'ils porteraient un habit de velours bleu avec une broderie en or à peu près semblable à celle des généraux en chef; pantalon blanc, bottines brodées comme le pantalon.

Le 12 nivôse, Bonaparte avait présidé le Conseil d'Etat en costume.

CHAPITRE III

Toasts d'où découlent je ne sais quels soupçons de dictature et le désir d'une descente en Angleterre. — Un sentiment qui honore le Premier Consul. — La Malmaison. — L'abbé Bernier. — Bonté de Bonaparte pour les invalides. — Première apparition de la redingote grise. — Le corps des Guides. — Un retour d'opinion de Mallet du Pan, à l'égard de Bonaparte. — Installation officielle du Gouvernement aux Tuileries. — Réception des ambassadeurs et ministres étrangers. — Au sujet du titre de « Madame ». — Une poésie de circonstance. — Une revue militaire. — Un diner à la Malmaison, — Brillante séance à l'Institut, à laquelle assistent le Premier Consul et madame Bonaparte. — Sang-froid du Premier Consul en face des menaces de complot.

Voici de bizarres toasts :

Parmi beaucoup de toasts portés dans un banquet national à Angers, le 3 pluviôse, on remarque celui-ci : « A Bonaparte, qui n'a jamais été vaincu ! A Bonaparte, l'honneur de la gloire du nom français. Nous devons à son courage et à ses vertus le maintien de la liberté : il sera l'idole des républicains. Mais si, nouveau César..... *Au nouveau Brutus qui lui plongerait un poignard vengeur dans le sein !* » Dans le même repas, on a bu à la destruction de tous les tyrans, aux hommes qui ont condamné à mort Louis XVI et au grenadier qui, le premier, descendra sur la terre d'Albion.

On n'abandonnait pas, on le voit, ni la pensée que Bonaparte pût être un dictateur couronné, et qu'une descente fût faite un jour ou l'autre en Angleterre.

— Un sentiment tout à l'honneur de Bonaparte :

Bonaparte, croyant que le Palais des Tuileries, qu'on lui préparait, serait plus tôt en état de le recevoir, voulait en prendre possession le 2 pluviôse. Le citoyen Bénézech, chargé de l'appropriation, lui répondit que tout ne pouvait être prêt et le pria d'observer que ce jour correspondait au 21 janvier. « Je vous

remercie de m'avoir fait cette observation, lui répondit avec simplicité le premier consul, je n'eusse point entré, ce jour-là, aux Tuileries ». (*Le Publiciste*, 12 pluviôse an VIII).

Encore une réponse à opposer à la violente diatribe de Chateaubriand, dont j'ai déjà parlé, et autres écrits adverses des royalistes.

— Un peu de la Malmaison entrevu.

Dans *le Publiciste* du 13 pluviôse an VIII :

« On paraît croire à quelque rapprochement avec la Turquie, depuis la visite faite par l'ambassadeur ottoman à Bonaparte. Il a été conduit à la Malmaison (campagne du premier consul, du côté de Nanterre), par Talleyrand. »

-- Bernier dînait, décadi dernier, à la Malmaison; quand il avait demandé la veille au premier consul s'il pouvait paraître à Paris sous son nom : « Il n'y a pas de plus beau nom, lui répondit le général, que celui de pacificateur, et quand vous n'auriez empêché de couler qu'une seule goutte de sang français, vous mériteriez encore l'accueil le plus distingué. »

Il est bon de dire ce qu'était Bernier.

L'abbé Bernier travailla à pacifier la Vendée, secondant les efforts faits dans ce sens par Bonaparte. Il fut un des plénipotentiaires qui négocièrent le Concordat.

Après une aussi belle réponse, peut-on reprocher à Bonaparte d'avoir aimé faire la guerre pour la guerre ?

— Bonaparte s'intéressait à ce point aux Invalides, qu'il ordonna qu'une bibliothèque de vingt mille volumes fût ouverte à l'usage des retraités. (*Le Publiciste*, 26 pluviôse an VIII).

— Apparition, pour la première fois, de la redingote grise.

Le 26 pluviôse, le premier consul sortit à cheval, en petite redingote grise, accompagné de trois ou quatre personnes, sans aucune garde. Dix ou douze cavaliers ayant couru après lui, afin de l'escorter, furent renvoyés dès qu'ils l'eurent joint. Il revint de sa course à cinq heures, tout aussi peu accompagné, pour aller dîner chez Lucien, son frère.

— A propos de la garde consulaire, disons que le corps des Guides, dont le jeune Beauharnais était capitaine, était composé de jeunes gens de la meilleure tenue et présentait le plus beau coup d'œil.

— Un fait qui, selon moi, mérite l'attention, c'est l'opinion exprimée par le royaliste Mallet du Pan, au sujet de Bonaparte,

dans *le Mercure britannique.* On le voit se joindre à ses admirateurs et aux approbateurs du nouvel ordre de choses. Il convient que Bonaparte travaille avec activité et promptitude à réunir tous les Français : que l'adhésion entière de la république a consacré le gouvernement actuel; que les opprimés n'ont reçu de lui que des bienfaits; que les oppresseurs n'en ont éprouvé ni sévérité ni vengeance; qu'enfin, nos armées sont et seront en force suffisante pour faire face à tous les dangers.

— On ne peut qu'être désireux de connaître les faits et gestes du premier consul.

Voici ce qu'on lit notamment dans *le Publiciste* du 1er ventôse an VIII :

« De Paris, le 30 pluviôse :

« L'acceptation de la Constitution a été proclamée hier à Paris. L'installation officielle du gouvernement aux Tuileries s'est faite aujourd'hui avec beaucoup de pompe ; près de 3000 hommes de différentes armes étaient sur pied, on a surtout remarqué la magnifique tenue de la garde des consuls commandée par le général Murat.

« Le cortège, composé d'environ quarante voitures, s'était réuni au Palais du Luxembourg, d'où il est parti à 1 heure précise. Le beau temps a permis à une foule immense de couvrir les rues, les quais, les Tuileries et surtout le pont ci-devant Royal.

« La marche était ouverte par un piquet de grosse cavalerie. Venaient ensuite les voitures des conseillers d'Etat, puis la musique militaire, l'état-major de la 17e division militaire et tous les officiers généraux qui se trouvent à Paris, les voitures des ministres, les guides du premier consul, la voiture des consuls attelée de six chevaux blancs, l'état-major de la garde consulaire, la garde à cheval.

« Au moment où la voiture des consuls est entrée dans la cour des Tuileries, le premier consul est descendu et est monté sur l'un de ses chevaux de bataille que l'on tenait prêt. Les deux autres consuls sont montés au vestibule où ils étaient attendus par les conseillers d'Etat. Ils sont montés ensemble dans les appartements, pendant que le premier consul a passé en revue la garde nationale et les troupes de la 17e division, qui ont ensuite défilé devant lui. Il y a eu plusieurs évolutions brillantes.

« Le premier consul, accompagné de tous les officiers généraux, est monté ensuite dans les appartements où il a installé le Conseil d'Etat.

« La citoyenne Bonaparte était placée avec beaucoup d'autres femmes, aux fenêtres du consul Lebrun, qui donnent sur le pont.

« Pendant que les troupes ont défilé, la musique militaire a exécuté les airs chers aux soldats français.

« On a entendu beaucoup d'acclamations et de cris de « Vive Bonaparte ! » surtout depuis le moment où la voiture du premier consul est sortie du pont ci-devant Royal.

« Le jeune Mameluck venu d'Egypte avec Bonaparte était aussi du cortège.

« Le premier consul, dont la maison n'a pu encore être transportée à son nouveau palais, a donné à dîner aux deux consuls, aux ministres, aux présidents des trois corps constitués, les citoyens Sieyès, Duval et Desmeuniers. Le ministre de l'Intérieur, Lucien Bonaparte, a invité tout le Conseil d'Etat.

« Le général Murat et le premier aide de camp du premier consul ont donné à dîner à tous les militaires ».

Le Publiciste du 2 ventôse an VIII, donne ces autres détails :

« On a remarqué qu'hier, lors de son installation aux Tuileries, le premier consul ôtait son chapeau et inclinait sa tête devant les drapeaux déchirés des 96e, 30e et 40e demi-brigades.

« Pendant qu'il voyait défiler les troupes, il avait à sa droite le général Murat; à sa gauche, le général Lannes.

« Les deux consuls, pendant la revue, étaient avec les ministres et une partie du Conseil, sur le balcon du palais.

« Lorsque le premier consul est monté dans les appartements, les consuls, les ministres et les conseillers d'Etat sont entrés avec lui dans son cabinet.

« Le ministre de l'Intérieur y a fait introduire et a présenté aux consuls les autorités administratives de Paris. Le ministre de la Guerre a présenté l'état-major et les officiers de la garde; le ministre de la Marine, les officiers de marine qui se trouvent à Paris.

« Le ministre de l'Intérieur a dit au premier consul en lui présentant les autorités de Paris :

« Consul, je vous présente les administrateurs du département « de la Seine et des municipalités de Paris. En vous assurant de « leur dévouement au nouveau gouvernement, je suis non seu- « lement leur organe, mais celui de la république entière. Tous « les cœurs s'ouvrent à l'espérance ; déjà la France vous doit « la pacification de la Vendée; puisse-t-elle vous devoir bientôt « celle de l'Europe. »

— Le premier consul se montre à la hauteur de son importante dignité.

De Paris, le 3 ventôse :

« On a remarqué hier quelque chose de nouveau à la présentation du corps diplomatique : du café, du chocolat, du thé et divers rafraîchissements ont été servis aux membres du corps diplomatique dans une pièce voisine de celle où se trouvait le premier consul.

« Il y a eu, après la cérémonie, un grand dîner chez Bonaparte pour les ambassadeurs et ministres étrangers.

« Le premier consul a parlé avec autant de noblesse et d'obligeance que de simplicité et de facilité à presque toutes les personnes qui lui étaient présentées : il adressait à chacune d'elles quélque chose d'agréable, d'encourageant ou d'analogue à ses fonctions ou aux circonstances ».

Le premier consul a déjà le sentiment de ce que serait sa cour d'empereur.

— De Paris, 5 ventôse :

« Le titre de *madame* est généralement rendu aux femmes chez le premier consul et dans les billets d'invitation qu'il leur fait adresser. Comme elles n'exercent aucun droit politique, la qualification de *citoyenne* manque de justesse à leur égard et offre l'inconvénient de ne présenter aucune distinction entre les personnes mariées et celles non mariées. Cependant, les rapports généraux de la société rendent souvent cette distinction nécessaire. Le nom de madame a d'ailleurs quelque chose de respectueux pour le sexe et de solennel qui rappelle le *matrona* des Romains.

« Quant aux hommes, le titre de citoyen est le seul qu'on leur donne chez le premier consul, à moins qu'ils ne soient des étrangers ».

— En passant, il s'agit de la reprise, au Théâtre de la République, de la tragédie d'*Oscar*, due au citoyen Arnauld. Voici les vers que ce dernier adressait au général Bonaparte en lui envoyant sa pièce à l'armée d'Italie, lors de la première campagne :

Toi, dont la jeunesse occupée
Aux jeux d'Apollon et de Mars,
Comme le premier des Césars,
Manie et la plume et l'épée,
Qui, peut-être, au milieu des camps,
Rédige d'immortels mémoires,
Dérobe-leur quelques instants
Et trouve, s'il se peut, le temps
De me lire entre deux victoires.

Voilà qui n'est point mal, mais à force d'employer le mot de César, en parlant de Bonaparte, il fallait, en vérité, qu'il le devînt; c'était comme une prescience.

— Je donne à nouveau la physionomie d'une revue militaire passée par le premier consul, qui comprenait combien cette solennité était du goût des Français.

Lu dans *le Publiciste* du 26 nivôse an VIII :

« Il n'y a pas eu aujourd'hui de parade aux Tuileries, parce que le premier consul a passé au Champ-de-Mars la revue de toutes les troupes qui sont à Paris. On n'avait jamais vu une revue aussi nombreuse et aussi brillante. Un ciel de printemps a sans doute contribué à l'affluence, qui était immense. Ce magnifique emplacement n'avait pas réuni tant de monde depuis le 14 juillet 1789 et l'on croyait voir aussi, pour la première fois depuis, sur tous les visages, un air de contentement national. L'espérance paraît aujourd'hui effacer tout le passé, comme elle embellissait alors tout l'avenir.

« Toutes les rues adjacentes au boulevard étaient remplies de voitures dès onze heures du matin. Il y avait à peu près vingt mille hommes sous les armes. Des évolutions nombreuses et brillantes ont été exécutées avec une grande précision.

« Le premier consul est arrivé à cheval, en grand uniforme rouge, au milieu de son état-major, a midi et demi. Il a été accueilli par les cris de « Vive Bonaparte ! » surtout au moment où il est entré et sorti de l'enceinte du Champ de Mars.

« Les deux consuls et plusieurs ministres étaient avec Mme Bonaparte et sa famille sur le balcon de l'Ecole Militaire.

« Il est difficile de croire que le premier consul n'aime pas à donner souvent, après la paix, ces fêtes militaires au peuple le plus belliqueux de l'Europe, et les revues du Champ de Mars seront bientôt aussi célèbres et attireront des spectateurs aussi illustres que celles de Potsdam. »

— Encore un peu de la Malmaison.

De Paris, le 10 germinal :

« Le premier consul est allé, suivant son usage, passer le décadi à sa terre de la Malmaison. Les deux consuls et un assez grand nombre d'autres personnes y vont, ce jour-là, dîner avec lui. »

— Bonaparte ne néglige rien de ce qui peut rehausser l'Institut.

Voici ce que je lis, en effet, dans *le Publiciste* du 17 germinal an VIII :

« Séance du 15 germinal :

« Il est difficile de voir un spectacle plus brillant que celui qu'a présenté la séance de l'Institut. Une foule nombreuse remplissait, dès midi, la cour du Louvre. Environ 1.500 personnes sont entrées et ont trouvé place dans la salle. A cinq heures et demie, Bonaparte est arrivé ; il était en habit bourgeois, avec Cambacérès et les ministres. Mme Bonaparte était dans les tribunes avec beaucoup d'autres dames. »

— Les bruits de complots que les nouvellistes s'évertuaient à faire courir, n'intimidaient aucunement le premier consul. Je détache ces lignes à dessein d'un article variétés :

. . . . . .

« Du reste, le premier consul se présente toujours au milieu de ses concitoyens avec la sécurité de l'homme qui sait que, quelque part qu'il soit, il ne peut être entouré que d'amis et d'hommes reconnaissants. Pendant que les fabricateurs forgent et promènent les rêveries qu'ils appellent des complots, le premier consul se montre à tous les regards qui le cherchent. Le calme confiant de sa physionomie, ouverte autant qu'assurée,

répond à l'expression des sentiments de gratitude et de satisfaction que sa présence réveille sur tous les visages. Il y a peu de jours encore, il était sans suite et sans appareil au milieu d'une assemblée de 2000 personnes. Au sein d'une nation de 30 millions d'individus, qui ont mis leur destinée sous la sauvegarde de son génie, un grand homme n'est jamais seul. »

TROISIÈME PARTIE

Deuxième campagne d'Italie. — Concordat. — Rupture du traité d'Amiens

CHAPITRE I

Evacuation de l'Égypte par les troupes françaises, qui doivent venir grossir l'armée d'Italie. — Un portrait de Bonaparte. — Apprêts de la deuxième campagne d'Italie. — Le premier Consul à Genève. — Le passage du Mont Saint-Bernard. — Batailles de Montebello et de Marengo. Traité de Lunéville, — La paix accueillie avec enthousiasme. — Revue passée par le premier Consul. — Réception des ambassadeurs à la Malmaison. — Fête offerte au premier Consul par le consul Cambacérès. — La machine infernale. Eloge de Mme Bonaparte. — Détails étendus sur le complot de la machine infernale, — Un trait de bienfaisance de Mme Bonaparte. — Une exposition des Beaux-Arts organisée par le premier Consul. — Un ouvrage sur Napoléon Bonaparte. — La Malmaison. — Une fête officielle et allégorique. — Le premier Consul chez le peintre David. — Encore un mot à propos de la machine infernale.

— *Journal des Débats* du 4 floréal an VIII :

« L'évacuation de l'Egypte, remise sous la souveraineté de la Porte est commencée. Kléber avait dû capituler; mais n'y consentit qu'à des conditions honorables. Cette armée était destinée à renforcer celle que Bonaparte avait levée pour aller une seconde

fois en Italie où la fortune des armes nous avait abandonnés, même avec des généraux comme Masséna, Suchet et Oudinot. »

Journal des Débats du 6 floréal an VIII :

Entre temps, et à propos d'un portrait de Bonaparte qui me paraît peu connu et peut-être bien rare à rencontrer aujourd'hui. Le voici signalé :

« Le citoyen Bacler-Dalbe, ingénieur-géographe, rue des Moulins, n° 542, vient de mettre en vente le portrait de Bonaparte, gravé d'après le beau tableau de Mercoli fils. Cette gravure, d'une grande proportion, mérite d'être distinguée de toutes les autres par sa parfaite ressemblance. Prix : 6 francs. »

— Mais revenons à l'Italie où s'apprête la nouvelle campagne avec Bonaparte à la tête de l'armée, pour la seconde fois. Nos affaires n'y vont pas bien. Masséna est enfermé dans Gênes et s'y défend héroïquement. Le général de Mélas, commandant des armées autrichiennes, vient de le sommer de se rendre. Il lui répond par un refus énergique, car il sait que Bonaparte est en marche avec une armée de réserve et s'attend à être secouru.

Déjà, la garde des consuls et la compagnie des guides, commandée par le jeune Beauharnais, fils de Mme Bonaparte, sont arrivées à Dijon, où, après s'être reposées un jour, elles prirent la route de Genève (21 floréal).

— Bonaparte les avait précédées à Genève et, à cet égard, on ne lira pas sans le plus vif intérêt ce passage d'une lettre écrite de Genève, le 22 floréal :

. . . . . .

« Vous serez curieux sans doute d'apprendre quelques-unes des circonstances du séjour de Bonaparte parmi nous. Le lendemain de son arrivée, à onze heures du matin, il manda les différents corps de la ville, qui lui furent présentés par le préfet. Le maire lui adressa un compliment agréablement tourné ; il y répondit d'une manière à la fois honnête et flatteuse. Après ces discours de cérémonie, il parla au maire avec une amicale familiarité : « Je sais, dit-il, que les Genevois regrettent un peu « leur indépendance, mais leur réunion à la République Fran- « çaise les rendra plus heureux. Vous verrez qu'à la paix, « ajouta-t-il avec un air de confiance propre à en inspirer, vous « verrez que votre commune fleurira et qu'en peu d'années vous « viendrez à un haut degré de prospérité. Je ne dis point cela

« comme premier magistrat de la République Française, je vous « parle comme un voyageur qui croit connaître vos intérêts. »

« Il demanda à voir deux syndics qui lui avaient été députés il y a deux ans, à son retour d'Italie, et il leur dit des choses agréables. En général, notre ville a été enchantée de lui et de toute sa suite. Rien de plus honnête et de plus poli que lui et son état-major.

« Il dîna chez le général Berthier et, le soir, il se rendit chez Mme de Tournes, à Beaulieu, maison de campagne près de la ville et qu'il pensait à louer si les événements le mettaient dans le cas de faire quelque séjour parmi eux. A son retour à Genève, il trouva un arc de triomphe élevé pour lui et bien illuminé. Son hôtel le fut aussi.

« Le lendemain, il alla voir Mme de Saussure. Il passa une demi-heure chez cette dame et s'y montra on ne peut plus aimable : « Je vous dois une visite, madame, à plus d'un titre, et « comme à la veuve d'un homme justement célèbre, et vous re- « mercie de l'excellent logement que vous avez bien voulu me « donner. » (Il occupe l'étage au-dessus, qui est le logement de M. Necker, gendre de Mme de Saussure). « J'ai donné ordre qu'on « ne fît pas de bruit et que l'on fût le moins indiscret possible. »

« Le soir, il se rendit chez le préfet. Le coup d'œil fut véritablement beau, quand il arriva. Quarante jolies femmes, toutes vêtues de blanc et parées avec beaucoup de goût et d'élégance, occupaient le tour de la salle; les hommes étaient rangés derrière : elles se levèrent toutes à l'approche du premier consul, qui put jouir tout à son aise du charmant spectacle et le considérer à loisir, parce que rien ne les masquait. Ensuite, les hommes formèrent un groupe autour de lui et l'entretinrent. Les professeurs Prévost et Pictet, les docteurs Œdier et de la Rive parlèrent sciences, physique et voyages. Le discours tomba naturellement sur l'Egypte. Bonaparte fournit beaucoup à cette conversation; il raconta quelques anecdotes qui firent beaucoup rire. Les hommes et les femmes qui se trouvaient immédiatement derrière ce cercle, tâchaient d'attraper quelques phrases, et les personnes qui n'étaient pas à portée d'entendre, considéraient le jeu de sa physionomie. Le consul resta debout pendant deux heures entières. Ses aides de camp étaient surpris de sa constance : « Il faut, disaient-ils, que la conversation soit bien nourrie et bien de son goût. »

Ce petit épisode tout intime de Bonaparte, n'est-il pas rempli d'attraits ?

— Le premier consul ne va pas tarder à pénétrer en Italie où il compte briser les derniers efforts de la coalition contre la France.

Rien d'intéressant comme le passage si célèbre du Mont Saint-Bernard et je ne puis résister au désir d'en donner les principaux détails, d'après le Bulletin même de l'armée de réserve, en date, à Aoste, du 4 prairial :

« L'armée a passé le Saint-Bernard dans les journées des 28, 29 et 30 floréal; le 26, la division du général Chabran a passé le Petit Saint-Bernard. La grande difficulté était pour le passage de l'artillerie. Le Saint-Bernard était couvert de neige et la montée extrêmement rapide. Le général Marmont, commandant l'artillerie, a employé deux moyens.

« Le premier, un simple arbre qu'on a creusé en forme d'auge, dans laquelle on a couché les pièces de 8 et les obusiers. Cent hommes s'attelaient à un câble, traînaient la pièce et mettaient deux jours pour la faire passer le Mont Bernard.

« Le second moyen était des traîneaux sur roulettes, que le chef de brigade Gassendi avait fait faire à Auxonne. Les affûts ont été démontés et portés pièce par pièce, hormis les affûts de pièces de quatre, que dix hommes portaient sur des brancards. On a été obligé de décharger les caissons, de les faire passer à vide, en mettant les munitions dans des caisses que portaient les hommes ou des mulets.

« La 24e légère, la 43e et 96e de ligne ont passé le 1er prairial. Elles ont mis deux jours à effectuer leur passage, n'ayant pas voulu abandonner leur artillerie et ayant préféré bivouaquer dans la neige et en ordre. Dans les pas les plus difficiles, les troupes s'encourageaient en battant la charge, spectacle imposant, s'il en fut jamais.

« Le premier consul est descendu du haut du Saint-Bernard en se ramassant sur la neige, traversant des précipices et glissant par dessus des torrents. Disons encore que le premier consul avait fait donner 50.000 francs aux pères du couvent du Mont Saint-Bernard, pour qu'ils fournissent à chaque soldat une demi-bouteille de vin et que l'armée française fut très satisfaite de leurs soins. »

Tout cela fut merveilleux. Le plus difficile était fait; la prise d'Aoste, le 9 prairial, en fut la conséquence.

Voici Bonaparte entré dans le Piémont. Aussitôt il conçoit, dirige et exécute ce vaste plan d'attaque et ces savantes manœuvres qui le rendirent maître de places importantes; il entra en triomphateur dans Milan, aux acclamations d'un peuple immense qui revoit son libérateur. Des actions de grâces furent rendues au ciel; un *Te Deum* fut chanté. Napoléon assista à cette cérémonie religieuse.

Pavie (3 juin 1800), Lodi, Cassano tombent au pouvoir des Français. Le général autrichien Mélas veut concentrer ses forces dans les places fortes du Piémont. Bonaparte l'attaque et remporte une victoire éclatante dans les plaines de Montebello (9 juin 1800). L'Autriche augmente ses armées, elle ordonne à ses généraux de livrer une bataille générale. L'action s'engage : tout paraissait annoncer la déroute de notre armée; au milieu de cette confusion, le premier consul donne ses ordres avec ce sang-froid qui lui est propre; il commande en général et combat en soldat; il voit les obstacles et les dangers et il n'en est point effrayé. Partout il voit la mort et la regarde en face; il parcourt les rangs, embrasse le champ de bataille de ses regards perçants : « Soldats, s'écrie-t-il, souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. » Il inspire cette valeur, cette confiance qui précèdent et enfantent les grands succès; il est habile à saisir, avec tranquillité, ces instants rapides qui décident des victoires. L'élan est donné, tous les corps s'ébranlent, rien ne résiste devant eux, les Autrichiens sont sabrés au pas de charge, l'arme blanche fait rage partout, ils sont vaincus et dispersés; les clameurs de triomphe des vainqueurs les affolent, c'est une déroute complète. Telle fut la bataille de Marengo (14 juin 1800) qui fixa les destinées de l'Italie et sauva le midi de la France d'une invasion. Cette campagne fut aussi brillante que rapide; elle nous livrait toutes les places de la Lombardie et du Piémont. Le résultat fut la paix de Lunéville (19 septembre 1800) imposée à l'Autriche et la perte pour elle des Pays-Bas, de la Lombardie et de la Toscane; et il s'ensuivit enfin que tout le continent se soumit à la République Française.

Il y eut malheureusement une ombre à cette grande victoire de Marengo, c'est la mort du général Desaix, qui y avait con-

tribué pour sa grande part ; c'était, de beaucoup, l'un des meilleurs généraux de Bonaparte.

A Montebello, le général Lannes y joua de même un grand rôle, ce qui lui dut d'être nommé plus tard duc de Montebello par l'empereur Napoléon.

Ah ! quelle belle époque de gloire ! quel beau carillon national sonnent ces cloches qui ont nom : Montebello et Marengo !

— La paix est accueillie de toutes parts avec allégresse. Le premier consul goûta enfin le repos à son château de la Malmaison.

— De Paris, 5 prairial an IX :

« Le premier consul a passé la revue, a dîné chez le consul Lebrun et est retourné aussitôt à la Malmaison. »

De Paris, 18 prairial :

« Le premier consul est revenu hier de la Malmaison. Il a reçu les ambassadeurs et leur a donné à dîner. »

— Un joli tableau de fêtes sous le premier consul :

Journal des Débats du 19 vendémiaire an IX :

« La fête donnée par le consul Cambacérès pour l'anniversaire de l'arrivée de Bonaparte en France, c'est-à-dire de son débarquement à Fréjus, a été parfaitement exécutée. Ozzi, Frédéric Duvernoy et Rodes ont chacun joué un morceau avec leur supériorité accoutumée ; Mme Grassini a donné de nouvelles preuves de son inimitable talent, surtout dans un duo chanté avec Garat. Le concert a été suivi d'un souper. On a dansé jusqu'à deux ou trois heures du matin. Le premier et le troisième consuls, le corps diplomatique et divers membres des autorités constituées ont assisté à cette fête, embellie par une réunion de très jolies femmes. »

— *Journal des Débats* du 27 vendémiaire an IX :

« Le premier consul vient d'échapper au terrible danger de l'explosion d'une machine infernale. Son éclat et sa puissance lui avaient fait de si nombreux ennemis !

« Le premier consul recevait en audience, à cette occasion, le préfet de la Seine, le secrétaire général de la préfecture, les maires et adjoints des douze municipalités de Paris.

« Du discours du préfet, il demande surtout à retenir le passage suivant : « La Providence qui, en vendémiaire an VIII, « vous ramena d'Egypte et qui, à Marengo, sembla vous préserver « malgré vous de tous les périls du sein desquels vous fîtes sor-

« tir la victoire, qui, enfin, le 17 vendémiaire an IX vient de vous « sauver de la fureur des assassins, est, permettez-nous de vous « le dire, la Providence de la France bien plus que la vôtre; elle « n'a pas voulu qu'une année si belle, si pleine d'événements « glorieux et destinée à occuper une aussi grande place dans le « souvenir des hommes, terminée tout à coup par un détestable « crime, méritât ainsi d'être retranchée de nos annales. »

— Un éloge point banal tiré du *Courrier de Londres*, du 15 vendémiaire :

« D'après les relations d'un homme considérable qui arrive de France et qui, par la nature de ses rapports, a été dans le cas de voir de près les nouveaux possesseurs des Tuileries, le premier consul a les meilleures intentions du monde ; tout ce qui l'approche cherche à seconder ses vues. Mme Bonaparte continue à obtenir l'estime et le suffrage publics ; Mlle Beauharnais a toutes les grâces d'une jolie figure et d'une belle âme ; enfin, le premier consul fait très bonne « chair. » Les gourmands trouvent seulement qu'on y dîne trop vite : ils s'en plaignent avec amertume !

Cet éloge fut fait par M. de Montlausier.

— Nous venons de parler de la machine infernale dirigée contre le premier consul ; mais je n'ai point encore donné de détails à son sujet. En voici d'étendus que j'ai trouvés dans le *Journal des Débats* du 26 vendémiaire an IX :

« Paris, 25 vendémiaire :

« Voici, sur l'événement qui occupe toute la France, des détails sur lesquels on peut compter : un individu écrivit au citoyen Bourienne, secrétaire intime du premier consul, pour lui annoncer qu'il avait des choses importantes à lui communiquer. Bourienne le fit venir : « Je vous apprends, dit celui-ci, que la vie « de Bonaparte est dans le plus grand danger. Il y a huit per- « sonnes qui sont résolues à l'assassiner. Je suis de ce nombre. « Le remords que j'éprouve me force à vous faire cet aveu. » Bourienne court chez le ministre de la police qui demande si le jour où le crime devait être commis était fixé. « Il ne l'est pas « encore, lui répond-on, parce que les conjurés attendent qu'ils « soient au nombre de douze. » « Il est aisé, réplique le ministre, « de leur donner quatre personnes qui feindront de prendre part « à leur dessein et qui nous donneront les moyens de le faire

« avorter. » On charge l'individu qui est venu faire sa déclaration de présenter ces quatre personnes à ses camarades. Il le fait, chacune d'elles va toucher trente louis chez une personne qui est connue ; on se réunit chez un restaurateur. A la fin du repas, on fixe le jour où l'assassinat doit être commis. On choisit le jour de la première représentation de l'opéra des *Horaces*, dans l'espérance qu'il sera plus facile, au milieu d'une grande foule dont on augmentera le désordre en faisant quelques tentatives pour mettre le feu, ou du moins pour exciter beaucoup de fumée dans la salle. Le jour arrive, le ministre de la police instruit de tout le premier consul. « Que voulez-vous que nous fassions et que voulez-vous faire ? » finit-il par lui dire. — « J'irai », répond le consul. On augmente la garde qui devait l'accompagner. Mme Bonaparte s'en aperçoit, en demande la raison à son époux qui lui répond que comme il doit y avoir une grande foule, il a cru convenable d'avoir plus de monde autour de lui. Arrivée avec lui dans sa loge, elle remarque que le ministre de la police, le préfet de police et quelques autres personnes entraient, sortaient, revenaient avec un air de préoccupation qui lui en fit demander la cause à son mari. « Ce n'est rien, dit-il, occupe-toi de la pièce... » Un instant après, le ministre de la police arrive, annonce qu'ils sont arrêtés et que l'on a trouvé sur plusieurs des poignards et des mèches phosphoriques.

« Le scélérat Cerachi ne mettait tant d'éclat dans la manière d'annoncer le buste du premier consul, qu'il prétendait vouloir faire, que dans l'espoir d'avoir occasion de l'approcher et de consommer le crime atroce qu'il méditait. Il faisait solliciter une entrevue particulière pour lui sous ce prétexte, et le 17, veille de son arrestation à l'Opéra, il avait écrit à Mme Bonaparte pour la prier de la lui faire obtenir. »

— Un beau trait de bienfaisance de la part de Mme Bonaparte (*Journal des Débats* du 2 brumaire an IX) :

« Les établissements des soupes se multiplient dans la capitale. Mme Bonaparte, dont il faut emprunter les traits pour peindre la bienfaisance, en établit un dans la division des Tuileries. En venant ainsi au secours de l'indigence sur laquelle les rigueurs de l'hiver et la cherté des denrées doivent inspirer quelque inquiétude, Mme Bonaparte donna un exemple qui aura des imi-

tateurs parmi les personnes riches; car c'est justifier la fortune, que de la rendre utile aux pauvres. Le premier consul a pris mille abonnements. »

— Une exposition des Beaux-Arts inaugurée par le premier consul avec la plus grande solennité :

Paris, 17 brumaire an IX :

« Le premier consul, accompagné du citoyen Lebrun, troisième consul, de Mme Bonaparte, de Mlle Beauharnais, du citoyen Benesech, conseiller d'Etat, du général Murat, du citoyen Denou, l'un des savants de l'expédition d'Egypte, des adjudauts généraux et aides de camp Duroc, Lebrun, Beauharnais, etc., s'est rendu au Musée Central des Arts et a visité le Salon d'exposition des productions des peintres vivants. Il est ensuite descendu dans les salles d'expositions des statues antiques, dont l'ouverture aura lieu le 18 brumaire.

« Après avoir examiné avec une attention marquée chacun des monuments précieux que ces salles renferment, le citoyen Humbert, administrateur et les membres du Conseil d'administration, l'ont introduit dans la salle où se trouve l'Apollon Pythien. Arrivé en présence de cette magnifique statue, le citoyen Vien, membre du Conseil, lui a présenté, au nom de l'administration, l'inscription gravée sur une plaque de bronze, destinée à être fixée sous la statue et l'a invité à vouloir la placer lui-même.

« Le premier consul a bien voulu se rendre à cette invitation. Il a pris l'inscription des mains du citoyen Vien et l'a intercalée lui-même entre le piédestal et la plinthe de la statue. « Puisse « cette inscription, lui a dit l'administrateur, être immortelle « comme votre nom. »

Voici cette inscription :

La statue d'Apollon qui s'élève sur ce piédestal,
trouvée à Antium sur la fin du XVe siècle,
placée au Vatican par Jules II au commencement du XVIe,
conquise l'an V de la République par l'armée d'Italie,
sous les ordres du général Bonaparte,
a été fixée ici, le 21 germinal an VIII,
première année de son consulat.

Au revers de la plaque est gravé :

Bonaparte, premier consul
Cambacérès, deuxième consul
Lebrun, troisième consul
Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur

Je pense que cette statue est toujours dans nos musées ; mais cette plaque gravée, en a-t-on encore connaissance ? Sinon, voilà une fois de plus qui démontre l'utilité de conserver les vieux journaux et de les consulter.

— *Journal des Débats*, du 23 brumaire an IX :

Qu'il serait curieux de pouvoir tomber aujourd'hui sur un ouvrage qui parut à Altona, le 11 brumaire, avec ce titre :

Napoléon Bonaparte peint comme homme, citoyen, militaire et gouvernant, avec des observatious sur la nouvelle Constitution de la République Française.

Par exemple, on n'en nomme pas l'auteur.

— Paris, 29 nivôse. La Malmaison était synonyme de calme et de repos pour le premier consul :

« Le premier consul est parti hier, à trois heures et demie, pour la Malmaison. Il paraît qu'il y passera trois jours : plusieurs ministres y ont été travailler ce matin. »

— *Journal des Débats*, 28 prairial an IX.

Une fête qui sort de l'ordinaire.

Paris 27 prairial :

« La fête donnée, le 25, au comte de Livourne (roi d'Etrurie), n'a pas été moins brillante ni moins bien ordonnée que les fêtes précédentes. Celle-ci était analogue à la circonstance de l'anniversaire de la bataille de Marengo. Dans une salle spacieuse et décorée militairement, le comte de Livourne, Mlle de Beauharnais et le ministre de la Guerre ont ouvert le bal à dix heures du soir. Après quelques contredanses et quelques valses où se faisaient admirer tout à la fois la parure et les grâces des plus jolies femmes de Paris, on s'est rendu dans le jardin qui était illuminé. Là, était dressée une table immense, en fer à cheval, au milieu d'un camp qui l'entourait sans la gêner. Ce camp était formé de la 17e demi-brigade, qui a décidé le sort de la journée de Marengo. Un feu de bataille bien exécuté, pendant le repas, des galeries de canons artificiels placés perpendiculairement et disposés de manière à former un vaste péristyle. D'autres attributs

également propres à retracer les grandes images que l'on s'était proposé d'offrir, un ballon s'élançant rapidement dans les airs et sillonnant l'épaisseur de la nuit, du nom de Marengo tracé en caractères de feu, telles ont été les nuances particulières qui ont distingué cette fête de celles des antres ministres. »

— En effet, rien ne pouvait mieux tenter un artiste :

« Après la revue du 5, lisais-je, le premier et le troisième consuls se sont rendus à l'atelier du peintre David. Cet artiste s'occupe en ce moment de faire le portrait de Bonaparte franchissant le Mont Saint-Bernard. »

(*Journal des Débats* du 30 prairial an IX).

— Encore un mot à propos de la machine infernale.

Si les royalistes, plus tard, reprochèrent gravement à Bonaparte l'assassinat du duc d'Enghien, quoiqu'il ait pu jusqu'à un certain point invoquer la raison d'Etat, ils oublièrent, à ce moment, qu'eux aussi avaient trempé dans des attentats contre lui, même quand ils lui devaient la vie, pour les avoir rappelés dans leur patrie et rayés, comme émigrés, du registre de l'échafaud. En effet, on compta jusqu'à sept tentatives d'assassinat contre Bonaparte.

On peut dire — et il n'en manifesta jamais de regret — que Bonaparte exerça une magnanimité périlleuse.

CHAPITRE II

Le traité d'Amiens parachevant les préliminaires de la paix, — Réouverture des églises et nomination de l'archevêque de Paris. — Le légat du pape Pie VII. — Installation du nouvel archevêque de Paris, le dimanche des Rameaux. — Le Concordat rendu officiel. — Grande solennité du jour de Pâques à Notre-Dame. — Ratification du traité de paix d'Amiens. — Don d'une bibliothèque par Bonaparte aux Invalides. — Assemblée chez Mme Bonaparte. — Sa grande charité, — Un autre ouvrage sur Bonaparte. — Bonaparte et Jeanne d'Arc. — Jean Peltier, le fameux auteur des Actes des Apôtres, *adversaire acharné de Bonaparte.*

— On avait, en effet, bien soif de paix, de plus en plus grande malgré tant de triomphes, malgré tant de gloire.

Voici ce qui est dit dans le *Journal des Débats* du 14 vendémiaire an X :

Paris, 13 vendémiaire :

« Le premier consul, en revenant hier de la Malmaison, a trouvé, à son arrivée, les premières autorités qui venaient le féliciter sur l'heureuse signature des préliminaires de la paix avec l'Angleterre. »

Suivant ces préliminaires, les hostilités cessaient sur tous les points. Après la signature du traité définitif (27 mars 1802), les Anglais devaient rendre à peu près tout ce qu'ils avaient conquis durant la guerre. Ils se réservaient la faculté de faire, en concurrence, le commerce au cap de Bonne-Espérance. Ils conservaient l'île de Ceylan et celle de la Trinité. L'Egypte rentrait sous la domination de la Porte et Malte devait être rendue à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, sous la protection d'une tierce puissance à désigner dans le traité définitif. Les prisonniers de guerre, de part et d'autre, devaient être rendus en masse et sans rançon. Ce traité réglait, au surplus, beaucoup de détails accessoires, tels que le mode à suivre pour les comptes, pour nourriture et habillement des prisonniers, la levée des séquestres apposés par suite de la guerre et autres objets. La paix défini-

tive devait être signée à Amiens; c'est lord Cornwalis qui devait y venir comme ministre plénipotentiaire de Sa Majesté britannique.

— « Voici les églises réouvertes, le premier consul vient de nommer à l'archevêché de Paris, le citoyen J.-B. Dubelloy.

« M. Dubelloy est évêque démissionnaire de Marseille. C'est un vieillard nonagénaire, jouissant de la meilleure santé et de toute la force de son esprit et non moins vénérable par ses vertus que par son grand âge. »

(*Journal des Débats* du 20 germinal an X).

— Et la consécration officielle du rétablissement de la religion catholique en France, résida dans la présentation du cardinal Caprara et dans les paroles même qu'il prononça.

Des voitures du gouvernement étaient allées prendre Son Eminence à son palais. Le 20 germinal, à une heure, le légat s'est rendu aux Tuileries. Il était précédé d'un détachement de grenadiers de la gendarmerie avec les trompettes; des officiers étaient aux portières de sa voiture. Le cortège était composé de dix voitures remplies d'ecclésiastiques et escortées par deux cents hommes de cavalerie et de dragons. Le légat et son cortège sont descendus à la principale entrée du palais, précédés, selon l'usage, de la croix qu'on portait devant Son Eminence et qui, pendant la cérémonie, est restée sur l'escalier, à la porte d'entrée du Conseil d'Etat.

Le légat, suivi de douze prélats ou prêtres, a été introduit par les préfets du palais dans le cabinet des consuls où étaient réunis les trois consuls et les conseillers d'Etat. Il a lu le discours suivant :

« Général premier consul,

« C'est au nom du Souverain Pontife et sous vos auspices que je viens remplir au milieu des Français les augustes fonctions de légat *a latere*.

« Je viens au milieu d'une grande et belliqueuse nation, dont vous avez rehaussé la gloire par vos conquêtes et assuré la tranquillité extérieure par une paix universelle et au bonheur de laquelle vous allez mettre le comble, en lui rendant le libre exercice de la religion catholique. Cette gloire vous était réservée, général consul, le même bras qui gagna des batailles, qui signa la paix avec toutes les nations, redonne de la splendeur aux temples du vrai Dieu, relève ses autels et raffermit son culte.

« Consommez, général consul, cette œuvre de sagesse si longtemps désirée par vos administrés, je ne négligerai rien pour y concourir.

« Interprète fidèle des sentiments dn Souverain Pontife, le premier et le plus doux de mes devoirs est de vous exprimer ses tendres sentiments pour vous et son amour pour tous les Français. Vos désirs régleront la durée de ma demeure auprès de vous. Je ne m'en éloignerai qu'en déposant entre vos mains les monuments de cette importante mission, pendant laquelle vous pouvez être sûr que je ne me permettrai rien qui soit contraire aux droits du gouvernement et de la nation. Je vous donne pour garant de ma sincérité et de la fidélité de ma promesse, mon titre, ma franchise connue et, j'ose le dire, la confiance que le Souverain Pontife et vous-même m'avez accordée. »

Le premier consul a répondu en ces termes :

« Les vertus apostoliques qui vous distinguent, monsieur le cardinal, me font vous voir, avec plaisir, dépositaire d'une aussi grande influence sur les consciences.

« Vous puiserez dans l'Evangile les règles de votre conduite et par là, vous contribuerez puissamment à l'extinction des haines, à la consolidation de l'union dans ce vaste empire. Le peuple français n'aura jamais qu'à s'applaudir du concert qui a eu lieu entre Sa Sainteté et moi, dans le choix de votre personne.

« Le résultat de votre mission sera, pour la religion chrétienne qui, dans tous les siècles a fait tant de bien aux hommes, un nouveau sujet de triomphe.

« Elle en recevra de nouvelles félicitations du philosophe éclairé et des véritables amis des hommes. »

Puis eurent lieu les présentations. Au sortir du cabinet des consuls, le légat a été faire visite à Mme Bonaparte et a été reconduit à son palais par le même cortège.

La bulle de la nomination du légat exprime, de la part du Pape, les plus grandioses et les plus nobles sentiments à l'égard de la France.

Il est des documents bien remarquables, dont je donnerais volontiers la teneur, s'ils n'étaient d'une étendue aussi considérable.

— De Paris, 21 germinal :

« Aujourd'hui, dimanche des Rameaux, M. l'archevêque de Paris a été installé solennellement dans l'église cathédrale par le cardinal légat assisté d'un nombreux clergé et d'un concours immense de fidèles. Le ministre de l'Intérieur était présent à cette cérémonie. »

Mais voici la grande fête religieuse par excellence, à l'occasion du rétablissement de la religion catholique en France, fête qui coïncidait avec la ratification par le premier consul du traité définitif de paix entre la République et Sa Majesté britannique.

— De Paris, 28 germinal :

« Ce matin, à huit heures, la loi du 18 germinal sur le Concordat et l'organisation des cultes, a été publiée avec la plus grande solennité dans tous les quartiers de Paris, par le préfet de police accompagné des douze maires et de leurs adjoints, des commissaires de police, des officiers de paix, des officiers de l'état-major de la place et de ceux de la gendarmerie de la Seine. Le cortège était précédé et escorté de plusieurs détachements de cavalerie, de gendarmerie et de dragons ayant à leur tête un corps de trompettes.

« La journée d'aujourd'hui était doublement un jour de fête pour les Français chrétiens, c'est-à-dire pour l'immense majorité du peuple français, puisque à l'auguste solennité de tout temps célébrée dans l'Eglise (le jour de Pâques), se rattachait encore la célébration du rétablissement et, s'il est permis de parler ainsi, de la résurrection de la religion en France.

« Cette double fête a été célébrée à Notre-Dame, aux applaudissements d'un concours de peuple immense, joyeux de pouvoir, en liberté, adorer le Dieu de ses pères et jaloux de témoigner sa reconnaissance à celui à qui nous devons un si précieux bienfait. Les précautions prises pour maintenir l'ordre au milieu de l'affluence d'une nombreuse multitude, ont eu le plus heureux succès, malgré un événement dont nous avons été témoins, mais qui ne nous a pas paru avoir des suites désastreuses : le peuple impatient d'entrer dans l'église, a forcé la garde, qui, après quelque résistance, a bientôt repris son poste. De onze heures à midi sont arrivés successivement le clergé, le légat, les prélats assistants, les prélats français, parmi lesquels on a distingué particulièrement le vénérable archevêque de Paris donnant sa bénédiction à un peuple immense qui la recevait avec atten-

drissement et respect. A peu près dans le même temps, sont arrivées les autorités constituées, civiles, militaires et judiciaires. Toutes les places, réglées et fixées d'avance, étaient occupées avec le plus grand ordre. Bientôt on a vu paraître le corps diplomatique, les ministres et enfin les consuls sont arrivés à une heure. Le légat et les évêques sont allés à leur rencontre et les consuls sont arrivés au bruit des tambours battant au champ et d'une musique militaire, à laquelle le bourdon mêlait ses sons graves et majestueux.

« Les spectateurs, qui jusque-là avaient gardé le plus grand ordre et observé tous les égards de la politesse les uns à l'égard des autres, n'ont pu se contenir, leur impatience de voir celui qui les avait rassemblés pour cette grande solennité, les a fait s'élancer rapidement et escalader les banquettes et les chaises. Bientôt le calme a été rétabli. La messe a été célébrée par le cardinal-légat avec tout l'appareil que lui donnait autrefois la présence des régiments battant au champ et présentant les armes pendant l'élévation. Les évêques ont prêté entre les mains du premier consul l'ancien serment d'usage. Mme Louis Bonaparte a fait la quête.

« M. de Boisgelin, archevêque de Tours, a prononcé un discours. Cette belle et imposante cérémonie a été terminée par un *Te Deum* exécuté de la manière la plus brillante, et dans cette exécution, on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou de la beauté des voix, ou des savants accords des instruments.

« Le cortège est sorti de Notre-Dame conservant l'ordre dans lequel il était venu. La voiture du premier consul était précédée par six superbes chevaux menés en main par des Mamelucks ; elle était entourée et suivie par une foule immense qui lui prodiguait avec transport les plus vifs applaudissements. Les personnes au service des ministres étaient en livrée jaune galonnée en or. Les domestiques des ministres étrangers portaient leurs livrées particulières. Toutes les voitures des ministres français et étrangers étaient attelées de quatre superbes chevaux. Enfin, on n'avait point négligé cette pompe et cette magnificence propres à jeter de l'éclat sur cette importante cérémonie. »

Quelques autres détails qui ne manqueront pas d'intéresser :

« La nef de l'église cathédrale était décorée de superbes tableaux et des plus riches tapisseries des Gobelins. Il y avait

deux orchestres, que conduisaient Méhul et Chérubini. Des deux tribunes qui séparent le chœur de la nef, l'une était occupée par les ambassadrices, l'autre l'était par la famille du premier consul. Mme Bonaparte avait à sa droite Mme Bonaparte la mère, qui, d'un regard pouvait voir ses cinq fils réunis dans la même solennité et se trouvait comme placée entre eux et le ciel qui les lui a donnés.

« La quête s'est élevée à 700 louis, elle a été faite par Mlles Lebrun, fille du consul; Deluçay, fille d'un des préfets de Paris; Mme Savary, épouse de l'aide de camp consulaire, colonel de la gendarmerie d'élite. Ces dames étaient conduites chacune par un officier de la garde. »

On trouvera d'autant plus marquants ces détails sur le Concordat dû au génie de Bonaparte, que la loi de séparation actuelle des Eglises et de l'Etat vient de l'annuler.

— La bienveillance de Bonaparte à l'égard des Invalides ne se dément pas.

De Paris, 27 frimaire :

« Le premier consul, voulant donner aux militaires invalides un nouveau gage de sa bienveillance particulière, vient de leur faire présent de son portrait peint par David. Il sera placé demain lundi et au bruit de 24 coups de canon, dans la bibliothèque du magnifique hôtel qui leur sert d'asile et où le jour a été trouvé le plus favorable à la peinture. Cette faveur du premier consul lui acquiert de nouveaux droits à la reconnaissance et à l'amour des braves qui ont si vaillamment combattu pour lui et auxquels il ne cesse de donner chaque jour des preuves du plus vif intérêt. »

— C'est bien une cour maintenant que tient Mme Bonaparte.

De Paris, 19 nivôse :

« Il y a eu, mercredi dernier, assemblée chez Mme Bonaparte. Au nombre des étrangers de distinction qui s'y rendirent, se trouvaient beaucoup de Russes. Mme la duchesse de Dorset, épouse de l'ambassadeur d'Angleterre; la duchesse de Gordon, lady Georgina et lady Cholmondeley, assistèrent également à cette assemblée. Lord Withworth, ambassadeur d'Angleterre, se rendit le même jour à Saint-Cloud, dans une voiture magnifique attelée de chevaux gris. »

— La charité de Mme Bonaparte était bien connue.

Voici ce qu'on apprend de Versailles, 25 nivôse :

« Le maire de Saint-Cloud écrit au préfet que Mme Bonaparte a fait don aux pauvres de cette commune d'une somme de 1500 francs pour l'établissement de soupes à la Rumfort pendant l'hiver; que sa sollicitude s'est étendue jusqu'à l'hospice dont elle a voulu connaître l'état : elle lui donne 6000 francs pour payer ses dettes et prend à sa charge le traitement des sœurs : elle donne à chacune 300 francs, à la fille de peine 200 francs et au jardinier 500 francs. »

— On ne doute pas qu'il se publia des livres sur le général Bonaparte de son vivant même. C'est ainsi que je vois cette annonce dans le *Journal des Débats* du 23 janvier 1803 :

La vie de Bonaparte, premier consul de la République Française et pacificateur de l'Europe, depuis sa naissance, jusqu'au 18 brumaire an X.

Et ornée d'un portrait.

Un volume in-8°. Prix 2 fr. 50 et 3 francs par la poste.

On n'en indique pas l'auteur, mais il serait curieux à découvrir.

— Un beau, un très beau trait de la part du premier consul.

De Paris, 28 pluviôse :

D'après le vœu des habitants d'Orléans, le Conseil municipal de cette ville avait pris une délibération « pour la réédification d'un monument en l'honneur de Jeanne d'Arc, libératrice de la France envahie par les Anglais, sous le règne de Charles VII. »

En voici un passage aussi remarquable qu'éloquent :

« Quel Français peut voir d'un œil sec les débris des statues élevées à cette héroïne ?

« Si un régime à jamais exécrable a marqué par des monceaux de ruines et par une longue trace de sang et de larmes, son passage dans notre malheureuse patrie, hâtons-nous d'en effacer jusqu'au souvenir; qu'il n'en reste que pour servir de leçon à nos neveux; réparons nos temples, nos monuments, que l'ouragan a renversés et gravons sur le marbre, comme dans les cœurs de tous les Français, la reconnaissance éternelle de la patrie envers une guerrière qui l'a délivrée du joug étranger. Quelle époque plus favorable à la réédification du monument national qu'on propose, que celle où un héros a donné la paix à l'Europe, après avoir vengé par d'innombrables victoires, l'éclat de nos

armes terni jadis par des défaites, fruit de nos discordes intestines. Quel moment plus propre que celui où le guerrier pacificateur a réuni les débris de nos autels dispersés, rappelé des ministres errants et proscrits et rétabli sur ses bases inébranlables le culte antique et sacré qui produisit tant d'hommes illustres et d'intrépides guerriers! Puisse ce moment éterniser dans l'âme de tous les Français le véritable amour de la patrie, la haine des factions, des discordes civiles, des étrangers qui en attisent le feu et enfin la gratitude du peuple français envers ses libérateurs! »

. . . . . .

En marge de la délibération du Conseil municipal d'Orléans, le premier consul avait mis l'apostille suivante :

« Ecrire au citoyen Crignon-Désormaux, maire d'Orléans, que cette délibération m'est très agréable.

« L'illustre Jeanne d'Arc a prouvé qu'il n'est pas de miracle que le génie français ne puisse produire dans les circonstances où l'indépendance nationale est menacée.

« Unie, la nation française n'a jamais été vaincue; mais nos voisins plus calculateurs et plus adroits, abusant de la franchise et de la loyauté de notre caractère, semèrent constamment parmi nous ces dissensions d'où naquirent les calamités de cette époque et tous les désastres que rappelle notre histoire.

« Paris, le 10 pluviôse an XI.

« *Le premier consul*, signé : BONAPARTE. »

— Le fameux auteur des *Actes des Apôtres*, Jeau Peltier, eut à compter avec la justice anglaise.

De Londres, du 21 février 1803, on apprend que l'instruction du procès de Peltier s'est faite hier à la Cour du banc du roi. La plainte porte que Jean Peltier a malicieusement et à mauvaise intention écrit des libelles, dans lesquels il a cherché à diffamer et avilir Napoléon Bonaparte, premier consul de la République Française; à exciter les citoyens de ladite République à s'armer contre le premier consul; à troubler et détruire la bonne intelligence qui subsiste entre les deux nations, etc. Le jury a déclaré Peltier coupable.

De Londres, le 22 février :

Le procès de Peltier avait attiré un concours prodigieux de spectateurs. Les ambassadeurs de France, de Portugal et de Danemark ont assisté à la séance qui a duré sept heures.

L'attorney général, M. Abbot, a répliqué au défenseur de l'accusé, Mackintosh :

« Il ne s'agit, a-t-il dit, que de savoir si l'on peut excuser ou tolérer l'action d'une personne qui cherche à diffamer le premier magistrat d'une nation qui est en paix avec nous et qui, en outre, veut exciter ceux qui sont gouvernés par ce premier magistrat à se défaire de lui par l'assassinat. L'ouvrage qui fait le sujet de l'accusation sur laquelle vous avez à prononcer, n'est point un simple récit de faits particuliers avec les réflexions résultant de ces mêmes faits ; son premier but a été la diffamation. »

Il a décrit ensuite la vignette emblématique qui était en tête de l'*Ambigu* et où tout le monde avait reconnu Bonaparte ; puis il a cité les différents passages énoncés dans l'*Information*, en faisant voir dans quel esprit ils avaient été écrits. Il a dit qu'on y voyait l'assassinat recommandé en termes formels et que, pour l'honneur de l'Angleterre, un tel délit ne devait pas rester impuni. « Je suis persuadé, a-t-il continué, que vous ne vous laisserez point séduire par de vaines déclamations contre la personne du premier magistrat. Napoléon Bonaparte est premier magistrat de la République Française, et par là même, il a droit aux mêmes égards que tout autre chef de nation qui a reçu le pouvoir suprême de ses ancêtres. »

Une lacune dans les numéros du *Journal des Débats* nous prive du prononcé du jugement, mais il était de règle à cette époque, selon le plus ou moins de gravité, de punir les libellistes convaincus, de l'amende, l'emprisonnement et le pilori.

Quand l'attorney général ouvrit la procédure par la lecture de l'*Indictement*, il fit ressortir qne Jean Peltier mettait Bonaparte en grande haine et mépris, non seulement parmi les Français, mais aussi parmi les sujets du roi d'Angleterre; qu'il tentait enfin de détruire et de troubler l'amitié et la paix qui subsistaient entre le roi et ses sujets et ledit Napoléon Bonaparte, la République Française et les citoyens de ladite République et encore d'exciter des sentiments d'animosité, de haine et de jalousie dans ledit Napoléon Bonaparte contre ledit seigneur le roi et ses sujets.

Eh bien ! faut-il le dire, Peltier réussit à tourner l'Angleterre contre nous ; elle céda, tout porte à le croire, à ses perfides insinuations.

Nous allons voir dans un instant comme elle s'ingénia à rompre le traité d'Amiens en revenant perfidement sur ses pas.

CHAPITRE III

La rupture du traité d'Amiens. — La convoitise de l'Angleterre sur l'Egypte et Malte. — Effervescence en France, à l'égard de la mauvaise foi anglaise. — Grande parade militaire et réception à la suite. — Les militaires invalides ouvrent une souscription pour la construction de bateaux plats. — Voyage du premier consul dans les départements du Nord et en Belgique où il va se rendre compte de l'état de défense. — Sa réception enthousiaste et celle de Mme Bonaparte. — Même accueil à Boulogne, Dunkerque, Bruges, Ostende, Gand, Anvers, Malines el enfin Bruxelles. — Engouement général pour la construction de bateaux plats. — La bataille de Trafalgar, en détruisant toute notre marine, les rend inutiles.

Tel fut, comme on va le voir, le point de départ de la rupture.

Le 6 floréal, l'ambassadeur anglais, lord Witworth, en réponse à de précédents démêlés en contradiction avec les stipulations du traité d'Amiens, fit connaître qu'il avait reçu comme dernières instructions de son gouvernement : 1° Que Sa Majesté britannique conservât des troupes à Naples pendant dix ans; 2° que l'île de Lampedouse lui fût cédée en toute propriété; 3° que les troupes françaises évacuassent la Hollande. Toujours d'après ses instructions, il ajouta que si dans sept jours il n'y avait point une convention conclue sur les bases proposées par lui, il avait ordre de quitter Paris et de retourner en Angleterre. De plus, il n'hésita point à présenter ces conditions comme étant l'*ultimatum* de son gouvernement.

Il faut rendre cette justice à Bonaparte qu'il fit tout ce qu'il était humainement possible de faire pour que cette paix, qui avait été si laborieuse, ne fût point rompue, comme s'il avait pressenti à ce moment à quoi l'entraînerait cette irréconciliable ennemie, pour arriver à l'anéantir.

Et puis encore certaines vues et certains projets de la part de l'Angleterre n'étaient-ils pas annoncés par le séjour prolongé de l'armée anglaise en Egypte, pays qu'elle devait évacuer trois mois après le traité; par la liaison de l'Angleterre avec la Porte

et l'extrême inquiétude de cette dernière puissance; par les escarmouches qui avaient eu lieu entre l'armée anglaise et les troupes de la Porte; par la correspondance de l'armée anglaise avec les Mamelucks qu'elle soldait et auxquels elle fournissait des munitions de guerre; enfin par l'opinion où était la Porte que les Anglais voulaient garder l'Egypte et Suez comme comptoirs ?

Ah ! la convoitise de l'Angleterre sur l'Egypte, voilà bien son point de départ. Elle n'eut point de cesse qu'elle n'y arrivât, ainsi que les derniers événements viennent de nous le cruellement démontrer, à nous, Français, en particulier. Qu'y est devenue notre influence ? Le canal de Suez n'est-il pas devenu pour la France le *sic vos non vobis*, après avoir été construit par le génie et les capitaux français ?

Un écrivain du temps, J. Chas, s'exprime ainsi :

« Le gouvernement anglais commence à ne pas vouloir restituer Malte, contrairement aux clauses du traité d'Amiens. La France prépare un armement pour reconquérir Saint-Domingue, le ministre britannique feint de croire que ces préparatifs sont destinés contre l'Angleterre et, sans autre provocation, il déclare la guerre, arme ses flottes et ses vaisseaux, attaque nos bâtiments, nos colonies, bombarde nos ports. Bonaparte dénonce un tel gouvernement qui trahit les traités. Il s'arme et se prépare à passer les mers, pour forcer l'Angleterre à accepter la paix. Il apostrophe ensuite cette nation en ces termes : C'est elle qui a armé les nègres de Saint-Domingue; c'est elle qui a prodigué l'or pour ensanglanter les rives du Rhin; c'est elle qui a fomenté cette guerre de la Vendée; c'est elle qui a produit en France l'anarchie et les fureurs révolutionnaires, fourni de l'or et des armes aux rebelles, contrefait notre papier-monnaie, corrompu nos généraux; c'est elle qui stipendia ces infâmes assassins qui construisirent cette machine infernale, destinée à ensevelir sous des ruines de feu le premier consul. »

Cet écrivain ne fut pas le seul, du reste, à cette époque, à déclarer que l'Angleterre avait toujours eu la main dans nos malheurs publics.

— Il y a bien de l'exaspération contre les Anglais.

De Paris, 13 prairial :

» Le 10 prairial, les militaires membres du Sénat conservateur, du Corps législatif et du Tribunat se sont réunis à Tivoli, pour dîner ensemble. On pense bien que les intérêts de la patrie, les circonstances où elle se trouve ont occupé tous les esprits, échauffé tous les cœurs. Au dessert, on a porté les santés suivantes, d'après le commandement et le signal du vainqueur de Valmy, du brave Kellermann, qui se trouvait le doyen de cette généreuse troupe. »

Entre autres, il y eut celle-ci :

« A Bonaparte le grand ; à la liberté des mers ; au brave qui descendra le premier sur le territoire du peuple violateur du traité. »

C'est le Sénat conservateur qui arrête qu'il sera pris sur sa dotation, la somme nécessaire pour la construction, dans le plus court délai, d'un vapeur du premier rang, qui serait offert pour la guerre actuelle.

Ce sont les vœux ardents des élèves de l'Ecole Polytechnique et de tous les points de la France, ce sont de toute part des démonstrations qui indiquent que la guerre avec l'Angleterre sera populaire.

— A la grande parade militaire qui eut lieu le 16 prairial, Bonaparte fut très acclamé. A la suite, il reçut les ambassadeurs. Il y eut, ce même jour, un dîner de 250 couverts et, le soir, cercle chez Mme Bonaparte.

— 26 prairial : Une nouvelle marque du grand mouvement amené par la déclaration de guerre de l'Angleterre :

« Nous vous prions de nous admettre à bord du vaisseau qui vous portera en Angleterre et avec vous la vengeance et les destinées du peuple français. »

Signé : Kellermann, Pérignon, Serrurier, Lamartillière, L'Espinasse, Rampon, Vaubois, Cazabianca, Dubois-Dubay, Dédelay-d'Agier, Begainot, Jacopin, Ligneville, Lefranc, Latour-Maubourg, Auguis, Nattes, Aniel, Duranteau, Toulangeon, Regnaud-Lascours, Bardenelt, Travenet, Tarrasson, Dalesme, Despalières, Sapey, Duhamel, Sahuc, Auguste Jubé, Daru, Félix Beaujour, Leroi (de l'Orne), Chabaud-Latour, Carrion-Nisas, Emile Gaudin, etc., etc., tous militaires, membres du Sénat, du Corps législatif et du Tribunat.

— Les militaires invalides tiennent à ouvrir une souscription entre eux, pour être employée à la construction de bateaux plats.

— Le premier consul est parti pour visiter les villes du Nord et la Belgique.

Monvel, Talma, Mlle Raucourt et Mme Talma sont arrivés à Bruxelles où ils doivent jouer la tragédie pendant le séjour du premier consul.

Le premier consul était arrivé le 6 messidor à Amiens, à sept heures du soir. Plus de trente mille individus l'attendaient sur son passage. Une garde d'honneur, composée de soixante hommes de cavalerie et de deux compagnies d'infanterie, était allée au-devant de lui hors de la ville. Toute la ville d'Amiens a été illuminée. Le dimanche 7, le premier consul était à cheval à six heures du matin. Il a fait le tour des remparts depuis la citadelle et parcouru tous les environs de la ville. A neuf heures, il s'est embarqué sur la Somme; il est ensuite rentré en ville au milieu d'une population immense accourue pour le voir. Il y eut des discours dont j'aime à citer celui-ci, adressé à Mme Bonaparte par le préfet de la Somme :

« Madame,

« Elevée par votre auguste époux au plus haut rang, vous avez placé le bonheur à côté de la gloire. Gloire! bonheur! association rare, réservée au héros de la France, comme au plus sage des hommes et formée par vous, madame, par vous, devenue le modèle de toutes les femmes. Tout ce qui caractérise votre sexe pour embellir la vie de l'homme, grâces de la personne, charmes de l'esprit, sensibilité douce et touchante, vous avez reçu de la nature tous les dons heureux, vous les avez cultivés avec soin et chaque jour vous en faites le plus noble emploi. Agréez, madame, nos félicitations sur vos belles destinées; toujours votre nom sera mêlé à celui de Napoléon Bonaparte; tous les habitants de la Somme les confondront dans leur respect et dans leur amour. »

Un grand enthousiasme régnait en ville; de tous côtés on lisait des inscriptions louangeuses pour le premier consul.

De tous les côtés, les Conseils généraux votent des centimes additionnels aux contributions, toujours en vue de la construction de bateaux plats pour une descente en Angleterre.

Le premier consul se rend à Dunkerque où le précède Mme Bonaparte, arrivée dans cette ville, le 10 messidor, à dix heures du soir. Le 10, la garde du consul a manœuvré sur la côte, à la vue des Anglais qui croisent. Toutes les rues de Dunkerque sont traversées par des guirlandes de fleurs, auxquelles sont suspendus des pavillons français mêlés à ceux de toutes les puissances amies.

C'est autour de Boulogne que le premier consul est arrivé, le 12 messidor.

Déjà se produisent les escarmouches sur mer, puisque, de la côte de Boulogne, il put assister à une canonnade assez vive qui s'était engagée entre une frégate et deux cutters anglais et les chaloupes canonides.

La visite du port, on le pense bien, eut tous ses soins.

Comme à Amiens, comme à Dunkerque, les autorités lui ont été présentées et il reçut l'accueil le plus enthousiaste.

J'en reviens à Dunkerque où Mme Bonaparte fut reçue avec une satisfaction sans pareille. Tous les habitants s'étaient portés au-devant d'elle. Le lendemain, elle parcourait la ville et faisait une promenade en canot dans la rade et tenait dans le ravissement toutes les personnes qui avaient le bonheur de l'approcher.

J'oubliais de dire que le premier consul était allé visiter minutieusement la côte, les forts, la rade, les bassins, l'arsenal et, tandis qu'il faisait manœuvrer la garnison sur la plage, un petit corsaire, capitaine Le Lion, amenait sous leurs yeux et en filant le long des dunes, un gros navire anglais chargé de mâtures, captivé au nord de l'Ecosse.

Le voyage du premier consul devait comprendre ensuite : Bruges, Ostende, Gand, Anvers, Malines et enfin Bruxelles.

C'est à l'envi que les départements souscrivent de grosses sommes pour la construction des bateaux plats, qui se fait avec la plus grande activité sur les bords de la Seine.

— On sait le reste, hélas ! on sait ce que devinrent toutes ces constructions, tous ces préparatifs pour atteindre l'Angleterre sur mer et par mer. Il suffit d'une seule bataille navale, celle de Trafalgar, pour voir anéantir les flottes combinées de la France et de l'Espagne. Le célèbre amiral Nelson venait, tout en le payant de sa vie, d'éloigner à tout jamais le cauchemar qui pesait sur les Anglais : une descente possible de Bonaparte en Angleterre.

*
* *

Ici s'arrête mon travail. Les nombreux documents que je possède ne vont pas plus loin que le moment de l'inspection des villes et ports de mer du nord, tant en France qu'en Belgique devenue province française.

Cela ne nous fait-il pas déjà parcourir un vaste cycle de gloire et d'événements merveilleux pour notre pays ? Que de choses de ce temps n'étaient connues qu'insuffisamment et même pas du tout par nos générations actuelles ! Elles ne pourront, il me semble, que lire avec fruit les deux volumes de mon ouvrage. Si ce dernier ne présente les faits, le plus souvent, que sous la forme anecdotique, il aura le mérite justement de ne les graver que mieux dans les esprits.

Je suis persuadé, enfin, que leurs âmes de Français vibreront en voyant ce qui a été accompli de grand à cette époque et que ce nom prestigieux de Bonaparte, bientôt Napoléon, les frappera plus que jamais. Ils se rendront compte alors de ces vers, que Pierre Colaca écrivit, quand on ramena de Sainte-Hélène à Paris les cendres du grand Empereur :

Pour lui, la Muse de l'histoire,
Du poète inspirait les vers,
Et cet amant de la victoire,
A ses pieds voyait l'univers !
Tant que son aigle tint la foudre,
Il eut cent mille adulateurs ;
Dès que son aigle fut en poudre,
Il eut cent mille accusateurs !

CALENDRIER BONAPARTE

JANVIER

1. — Bonaparte propose la paix à l'Angleterre, 1800.
6. — Bonaparte reçoit l'ambassadeur de Tunis, 1803.
7. — Prise de Trente, 1801.
12. — Bonaparte vainqueur devant Mantoue, 1797.
13. — Seconde victoire devant Mantoue, 1797.
14. — Bataille de Rivoli, 1797.
15. — Bataille d'Anguiari, 1797.
16. — Bataille de la Favorite, 1797.
18. — Bonaparte ordonne les travaux de la route du Simplon, 1801.
20. — Hambourg réuni à la France, 1801.
21. — Nouveaux efforts pour la paix avec l'Angleterre, 1800.
22. — Bataille de Semanhout (Egypte), 1799.
23. — Bataille de Carpenedollo, 1797.
24. — Bataille d'Avio, 1797.
30. — Organisation de l'Institut, 1801.

FÉVRIER

1. — Bonaparte porte le deuil de Washington, 1800.
1. — Reddition de Mantoue, 1797.
4. — Bonaparte prend Ceséna et Rimini, 1797.
5. — Bonaparte établit la division des départements en arrondissements, etc., 1800.
9. — Prise de Notre-Dame-de-Lorette, 1797.
13. — La Turquie reçoit l'ambassadeur de la République française, 1803.
14. — Prise d'El-Arisch (Egypte), 1799.
16. — Bonaparte pacifie la Vendée, 1800.

17. — Traité de Tolentino avec le Saint-Siège, 1797.
19. — Bonaparte médiateur de la Confédération suisse, 1803.
22. — Bonaparte nommé général en chef de l'armée d'Italie, 1796.
23. — Paix de Lunéville, 1803.
25. — Prise de Gaza, 1799.
26. — Bonaparte envoie à Paris les trophées de Mantoue, 1797.

MARS

1. — Organisation de la Banque de France, 1800.
2. — Bonaparte à l'Ecole militaire de Brienne, 1779.
4. — Bonaparte ordonne l'exposition annuelle des produits de l'industrie française, 1801.
5. — Bonaparte chargé de la grande expédition de la Méditerranée, 1798.
6. — Prise de Jaffa, 1799.
7. — Bonaparte touche les plaies des soldats pestiférés, 1799.
9. — Les Etats de Parme donnés à la France, 1801.
12. - Combat de Korsoum (Egypte), 1799.
16. — Passage du Tagliamento, 1797.
18. — Prise de la Chiusa, 1797.
19. — Bataille de Lavise, 1797.
21. — Bonaparte part de Paris pour la première campagne d'Italie, 1796.
22. — Paix avec Naples et la Sicile, 1801.
22. — Entrée de Bonaparte à Trieste, 1797.
24. — Bataille de Clusen, dans le Tyrol, 1797.
26. — Bonaparte charge plusieurs jurisconsultes de rédiger un Code pénal, 1801.
27. — Traité de paix avec l'Angleterre, 1802.
28. — Bonaparte organise le Piémont en départements, 1801.
29. — Le Tyrol et la Carinthie se soumettent à Bonaparte, 1797.
30. — Bonaparte fait rédiger le Code de Commerce, 1801.

AVRIL

1. — Bonaparte prend à Nice le commandement en chef de l'armée d'Italie, 1796.
3. — Benaparte vainqueur s'avance sur Vienne, 1797.
5. — Traité d'alliance avec le roi de Sardaigne, 1797.
6. — Commencement de la campagne d'Italie, 1797.

7. — Bonaparte fait rédiger le Code de procédure civile, 1802.
8. — L'armée autrichienne demande à Bonaparte une suspension d'armes, 1797.
9. — Passage du Mont-Saint-Bernard, 1800.
11. — Bonaparte, à vingt-six ans, commence sa gloire par la victoire de Montenotte, 1796.
12. — L'empereur d'Allemagne demande la paix, 1797.
13. — Combat de Cossaria, 1796.
14. — Bataille de Millesimo, 1796.
15. — Bataille de Diégo, 1796.
16. — Bonaparte prend Ceva, 1796.
17. — Préliminaires de la paix de Leoben, 1797.
18. — Le Concordat de Pie VII est publié, 1802.
19. — Bonaparte rappelle les émigrés, 1802.
21. — Bataille de Mondovi, 1797.
26. — Organisation de l'instruction publique, établissement des écoles primaires, 1802.
27. — Bonaparte fait venir de France des artistes habiles, pour recueillir les monuments d'Italie, 1796.
28. — Reddition de Tortone, 1796.
29. — Bonaparte donne le sabre d'honneur à La Tour-d'Auvergne qu'il nomme premier grenadier de la République, 1800.

MAI

1. — Bonaparte déclare la guerre aux Vénitiens, 1797.
5. — Passage du Pô par Bonaparte, 1796.
6. — Bonaparte va joindre l'armée de Dijon.
8. — Bonaparte arrive à Genève, 1800.
9. — Bataille de Fombio, 1796.
10. — Bataille du Pont de Lodi, 1796.
13. — La République de Venise se soumet à Bonaparte, 1797.
14. — Prise de Milan, 1796.
15. — Institution de la Légion d'honneur, 1802.
16. — Entrée dans Venise, 1797.
17. — Rétablissement des cultes, 1801.
19. — Bonaparte s'embarque à Toulon pour l'Egypte, 1798.
20. — Bonaparte promulgue le Code Civil, 1803.
24. — Bonaparte sous-lieutenant au régiment de la Fère, 1788.
25. — La flotte de Bonaparte dépasse la Corse, 1798.

30. — Bataille de Borghetto, 1796.
31. — Passage du Mincio, 1796. — Bonaparte entre dans la baie de Cagliari, 1798.

JUIN

1. — L'Italie soumise en quarante-cinq jours, 1796.
3. — Prise de Pavie, 1800.
4. — Bonaparte rétablit la République cisalpine, 1800.
5. — Organisation du gouvernement de Gênes, 1797.
6. — Prise de l'Ile de Gozo près de Malte, 1798.
8. — Déclaration de guerre aux Anglais, 1803.
9. — Bataille de Montebello, 1800.
10. — Bonaparte débarque à Malte, 1798.
12. — Prise de Malte, 1798. — Prise de Vogherra, 1800.
14. — Bataille de Marengo, 1800.
17. — Bonaparte quitte Malte, 1798.
19. — Bonaparte prend Modène, Bologne, Ferrare, 1796.
20. — Entrée de Bonaparte à Reggio, 1796.
24. — Naissance de Joséphine, 1763.
25. — Bonaparte visite les départements, 1803.
27. — Organisation de la caisse d'amortissement, 1801.
30. — Bonaparte débarque à Alexandrie, 1798.

JUILLET

1. — Prise d'Alexandrie, 1798.
2. — Bonaparte rentre à Paris incognito après la campagne d'Italie et se dérobe à l'enthousiasme public, 1800.
7. — Bonaparte s'avance sur le Caire, 1798.
8. — Capitulation du Hanovre, 1803.
10. — Bataille de Rhamanié (Egypte), 1798.
13. — Bataille de Cheibreisse (Egypte), 1798.
14. — Fête nationale en mémoire de la prise de la Bastille, 1801.
15. — Concordat entre Pie VII et la République Française, 1801.
20. — Bataille des Pyramides, 1798.
22. — Bonaparte reprend le Caire, 1798.
25. — Bataille d'Aboukir, 1799.
27. — Mariage de Bonaparte avec Joséphine, 1796.
29. — On commence le grand canal qui doit unir le Rhin, la Meuse et l'Escaut, 1803.
30. — Le Valais réuni à la France, 1802.

AOUT

1. — Bonaparte reprend Calvi aux Anglais, 1794.
2. — Bonaparte nommé consul à vie, 1802.
3. — Bataille de Lonado, 1796.
4. — Organisation des Tribunaux de Justice, 1802.
5. — Bataille de Castiglione, 1796.
6. — Paix avec la Bavière, 1801.
7. — On élève la colonne de la place du Châtelet, 1801.
8. — Bernadotte fait hommage à la France, au nom de Bonaparte, des drapeaux pris en Italie, 1797.
10. — Le Piémont réuni à la France, 1801.
11. — Bonaparte vainqueur à Peschierra, 1796.
13. — Construction du fort de Salchié (Egypte), 1798.
15. — Naissance de Bonaparte, 1769.
19. — Bonaparte visite les Pyramides, 1798.
22. — Nouvelle victoire de Peschierra, 1796.
23. — Bonaparte quitte l'Egypte pour revenir en France, 1799.
24. — Bataille de Mantoue, 1796.
30. — Evacuation de l'Egypte, 1801.
31. — Bonaparte exempte les séminaristes de la conscription et accorde divers privilèges au clergé, qui l'appelle l'envoyé de la Providence, 1803.

SEPTEMBRE

1. — Etablissement du Ministère des Cultes, 1801.
2. — Bataille de Serraval, 1796.
5. — Bataille de Roveredo, 1796.
6. — Combat de Cevello, passage des gorges de la Brenta, 1796.
8. — Bataille de Bassano, 1796.
12. — Bonaparte prend les bagages autrichiens, 1796.
13. — Bataille de Saint-Georges, 1796,
18. — Combat de Governolo, 1797.
19. — Traité de Lunéville, 1800.
21. — Nouvelle victoire près de Mantoue, 1796.
23. — Bonaparte est nommé général de brigade, 1795.
28. — Congrès d'Udine, 1797.

OCTOBRE

1. — Préliminaires de paix entre la France et l'Angleterre, 1801.
2. — Bonaparte médiateur de la paix entre la Suède et le pacha de Tripoli, 1802.

3. — Traité d'alliance avec les Etats-Unis d'Amérique, 1800.
4. — Bonaparte rétablit les sœurs de la charité, 1801.
5. — Journée du 13 vendémiaire an IX, 1795.
7. — Traité de paix entre la France et la Russie, 1801.
8. — Bonaparte nommé général en second des armées de l'Intérieur, 1795.
9, — Bonaparte, venant d'Egypte, débarque sous pavillon danois à Fréjus, 1799.
11. — Relations d'amitié avec la Turquie, 1801.
17. — Traité de Campo-Formio; l'Autriche renonce aux Pays-Bas, 1797.
21. — Prise du Caire, 1798.
22. — Napoléon apaise la révolte du Caire, 1798.
29. — Paix d'Udine, 1797.

NOVEMBRE

4. — Proclamation des consuls qui garantit les intérêts nés de la Révolution, 1800.
9. — Journée du 18 brumaire, établissement du Consulat, 1799.
13. — Bonaparte plante le drapeau tricolore sur le pont d'Arcole, 1796.
16. — Combat de Hollabrum, 1800.
24. — Bonaparte arrive à Radstadt, 1797.

DÉCEMBRE

3. — La Corse réunie à la France, 1768.
5. — Bonaparte arrive à Paris après sa première campagne d'Italie, 1797.
7. — Bonaparte est nommé premier consul, 1799.
10. — Paris fête la paix d'Udine, Bonaparte est présenté au Directoire comme pacificateur, 1797.
13. — Bonaparte reçoit l'ambassadeur d'Angleterre, 1802.
15. — Bonaparte est nommé lieutenant d'artillerie, 1793.
19. — Bonaparte se fait connaître au siège de Toulon, 1793.
24. — Machine infernale, 1800.
28. — Bonaparte visite les fontaines de Moïse, 1798.
31 — Bonaparte convoque le Corps législatif, pour achever d'organiser les constitutions de la France, 1803.

Tableau des Mois révolutionnaires

avec, en regard, les mois anciens, ainsi que les millésimes

AUTOMNE	VENDÉMIAIRE	Septembre
	BRUMAIRE	Octobre
	FRIMAIRE	Novembre
HIVER	NIVÔSE	Décembre
	PLUVIÔSE	Janvier
	VENTÔSE	Février
PRINTEMPS	GERMINAL	Mars
	FLORÉAL	Avril
	PRAIRIAL	Mai
ÉTÉ	MESSIDOR	Juin
	THERMIDOR	Juillet
	FRUCTIDOR	Août

An I	1792	An VII	1798
An II	1793	An VIII	1799
An III	1794	An IX	1800
An IV	1795	An X	1801
An V	1796	An XI	1802
An VI	1797	An XII	1803

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1

PREMIÈRE PARTIE : Campagne d'Égypte

CHAPITRE Ier

Ceux qui savent mieux que les autres. — Encore le débarquement à Alexandrie. — Une intéressante lettre du général Dupuis. — Populations rassurées et détails de mœurs. — La Campagne d'Égypte bat son plein. — Les savants entrent en scène. — Une fête à Alexandrie. — Tallien à Alexandrie. — Lettre très détaillée sur la prise de Malte. — Le Directoire accusé par rapport à Bonaparte. — Le Cantique du Muphti des Cophtes. — Lettre d'un aide de camp. — Lettre du citoyen Jullien : la défaite navale d'Aboukir ; la situation des Français en Egypte ; l'importance de Suez. — Entrevue de Bonaparte avec plusieurs muphtis et imans, dans l'intérieur de la pyramide de Chéops. — Le canal de Suez pressenti. 9

CHAPITRE II

L'Institut d'Egypte. — La flotte anglaise bloque les côtes d'Egypte. — Constantinople pouvant être un objectif. — Le gouvernement organisé en Egypte. — La défaite navale d'Aboukir ne fait pas perdre courage à Bonaparte. — Intéressants aperçus de l'architecte Lepère. — Bonaparte apporte la civilisation à l'Egypte. — La composition des membres de l'Institut d'Egypte. — Tallien reprend son métier de journaliste. — Fête nationale du 1er vendémiaire au Caire 26

CHAPITRE III

Une lettre piquante à propos des femmes en Égypte. — Une révolte au Caire. — Le général Desaix dans la Haute Égypte. — La Presse reptilienne d'alors. — Bonaparte porte le théâtre de la guerre en Syrie. — On forme une légion de dromadaires. — Bonaparte et les Juifs. — Le citoyen Norry à la Société Philotechnique de Paris. — Où l'on accuse encore une fois le Directoire. — L'insuccès devant St-Jean-d'Acre, dans l'esprit de certains, se retourne contre Bonaparte et le fait modifier son plan et revenir sur ses pas, non sans infliger, sur son chemin, de sérieuses défaites aux Turcs. 36

DEUXIÈME PARTIE :

Le 18 Brumaire et le Premier Consul

CHAPITRE Ier

Bonaparte quitte secrètement l'Égypte. — La société est dans l'attente d'un sauveur. — Arrivée de Bonaparte à Fréjus. — Le percement de l'isthme de Suez pressenti. — Madame Bonaparte au bal de l'Opéra. — Les statuts de la Banque de France sont présentés à Bonaparte, — Beau trait à l'honneur de Bonaparte. — Le 18 brumaire et ses conséquences. — On pense toujours aux Indes. — Bordeaux patriote. - Empressement des banquiers à prêter à l'État. — Trait d'humanité de Bonaparte, en faveur des militaires invalides. — Le Premier Consul aux Tuileries. — Les six chevaux blancs du Premier Consul. — Un peu de dénigrement. — Présentation des ambassadeurs et des autorités constituées. — Fête du Temple de la Victoire. — La journée des 18 et 19 brumaire racontée. — État d'âme au moment du 18 brumaire. — Jolie lettre de Portalis. 43

CHAPITRE II

Bonaparte à l'Institut. — Un impair de Bonaparte. — Bonaparte quitte la rue de la Victoire. — Bonne impression du 18 brumaire dans les départements. — Ce qui aurait

déterminé le prompt retour de Bonaparte, lorsqu'il quitta l'Égypte. — L'intérêt manifesté par Bonaparte aux Lettres et aux Arts. — Explication des mots « Premier Consul ». — Confection du Code Civil. — Traitement du Premier Consul. — Un enlèvement colossal. — Le ministre Fouché. — Du vrai libéralisme. — Le génie de Bonaparte ne se manifeste pas seulement sur les champs de bataille. — Le château des Tuileries prend le nom de Palais du Gouvernement. — Sollicitude du Premier Consul envers l'armée. — Bonaparte ennemi de la courtisanerie. — Où il est un peu question de modes. 59

CHAPITRE III

Toasts d'où découlent je ne sais quels soupçons de dictature et le désir d'une descente en Angleterre. — Un sentiment qui honore le Premier Consul. — La Malmaison. — L'abbé Bernier. — Bonté de Bonaparte pour les invalides. — Première apparition de la redingote grise. — Le corps des Guides. — Un retour d'opinion de Mallet du Pan, à l'égard de Bonaparte. — Installation officielle du Gouvernement aux Tuileries. — Réception des ambassadeurs et ministres étrangers. — Au sujet du titre de « Madame ». — Une poésie de circonstance. — Une revue militaire. — Un dîner à la Malmaison, — Brillante séance à l'Institut, à laquelle assistent le Premier Consul et madame Bonaparte. — Sang-froid du Premier Consul en face des menaces de complot. 65

TROISIÈME PARTIE :

Deuxième Campagne d'Italie — Concordat Rupture du Traité d'Amiens

CHAPITRE I

Evacuation de l'Égypte par les troupes françaises, qui doivent venir grossir l'armée d'Italie. — Un portrait de Bonaparte. — Apprêts de la deuxième campagne d'Italie. — Le premier Consul à Genève. — Le passage du Mont Saint-Bernard. — Batailles de Montebello et de Marengo.

Traité de Lunéville, — La paix accueillie avec enthousiasme. — Revue passée par le premier Consul. — Réception des ambassadeurs à la Malmaison. — Fête offerte au premier Consul par le consul Cambacérès. — La machine infernale. Eloge de Mme Bonaparte. — Détails étendus sur le complot de la machine infernale, — Un trait de bienfaisance de Mme Bonaparte. — Une exposition des Beaux-Arts organisée par le premier Consul. — Un ouvrage sur Napoléon Bonaparte. — La Malmaison. — Une fête officielle et allégorique. — Le premier Consul chez le peintre David. — Encore un mot à propos de la machine infernale 73

CHAPITRE II

Le traité d'Amiens parachevant les préliminaires de la paix. — Réouverture des églises et nomination de l'archevêque de Paris. — Le légat du pape Pie VII. — Installation du nouvel archevêque de Paris, le dimanche des Rameaux. — Le Concordat rendu officiel. — Grande solennité du jour de Pâques à Notre-Dame. — Ratification du traité de paix d'Amiens. — Don d'une bibliothèque par Bonaparte aux Invalides. — Assemblée chez Mme Bonaparte. — Sa grande charité. — Un autre ouvrage sur Bonaparte. — Bonaparte et Jeanne d'Arc. — Jean Peltier, le fameux auteur des Actes des Apôtres, *adversaire acharné de Bonaparte.* 84

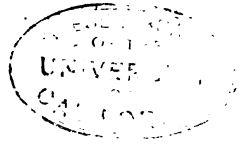
CHAPITRE III

La rupture du traité d'Amiens. — La convoitise de l'Angleterre sur l'Egypte et Malte. — Effervescence en France, à l'égard de la mauvaise foi anglaise. — Grande parade militaire et réception à la suite. — Les militaires invalides ouvrent une souscription pour la construction de bateaux plats. — Voyage du premier consul dans les départements du Nord et en Belgique où il va se rendre compte de l'état

de défense. — Sa réception enthousiaste et celle de Mme Bonaparte. — Même accueil à Boulogne, Dunkerque, Bruges, Ostende, Gand, Anvers, Malines et enfin Bruxelles. — Engouement général pour la construction de bateaux plats. — La bataille de Trafalgar, en détruisant toute notre marine, les rend inutiles. 93

Calendrier Bonaparte 99

Tableau des mois révolutionnaires, avec, en regard, les mois anciens, ainsi que les millésimes 105



Imprimerie L. Duc et Cie, 125, rue du Cherche-Midi, Paris.

DU MÊME AUTEUR

Dernières nouveautés parues :

Une période de la vie communale d'Épernay (*1540-1752*) avec vues 2.50
Essais d'histoire biographique et littéraire sur les Champenois marquants de l'époque Louis XIV 2.50
Notice historique sur les communes du chemin de fer d'Épernay à Montmirail, avec vues 1.25
Une intrigue dans un bal paré à Versailles, sous Louis XV, avec illustrations. . . . . 1 »
Marion de Lorme au château de Baye, drame en vers, historique, local, en 1 acte, avec portrait 1.50
Théroigne de Méricourt et le marquis de Saint-Huruge, portrait et illustrations de l'époque 2.50
Édition de luxe . . . . . 3 »
L'arrestation du marquis de Saint-Vallier, seigneur de Vauchamps, en 1793 et 1795. Enquête, défense et mise en liberté. (Illustrations de l'époque) 1.25
Le comédien Baron, l'abbé d'Allainval et Adrienne Lecouvreur. Portrait de cette dernière . . . . . 1 »
La vérité sur l'arrestation de Louis XVI à Varennes, d'après des documents du temps, par un Champenois 1.50
En Champagne : *Vallée de Moslins* : Notice historique sur les communes de Moslins et de Mancy. . 1 »
Varennes épisodique . . . . . 2 »
Benjamin Franklin en France 1.50
Saint-Martin d'Ablois pendant la Révolution. . . . 0.50
Le général Bonaparte et la presse de son époque (2 vol.). 5 »

En préparation :

Le Directoire caricaturisé en prose et en vers, d'après des documents de l'époque.
Charlotte Corday telle qu'il faut la voir, d'après des documents de l'époque.
Le Palais-Royal sous les ducs d'Orléans, depuis le Régent jusqu'à Philippe-Egalité.
Le Théâtre sous Louis XVI.

Imp. L. DUC & Cie, 125, rue du Cherche-Midi, Paris.

UNIVERSITY ... LIFO

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

21 Jul '57	
REC'D LD	
JUL 16 1957	
3 Nov '60 JO	
Robbins	
DEC 3 1960	
REC'D LD	
NOV 23 1960	
INTERLIBRARY LOAN	
JUL 1 2 1974	
UNIV. OF CALIF., BERK.	
REC'D CIRC DEPT	AUG 29 '74
AUG 14 1997	

LD 21-100m-6,'56
(B9311s10)476

General Library
University of California
Berkeley

YC 75092

U. C. BERKELEY LIBRARIES

C054923988

178787

DC203
.9
B4

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

21 Jul '57	
REC'D LD	
JUL 16 1957	
3Nov'60JC	
Kobler	
DEC 3 1960	
REC'D LD	
NOV 23 1960	
INTERLIBRARY LOAN	
JUL 1 2 1974	
UNIV. OF CALIF., BERK.	
REC'D CIRC DEPT	AUG 29 '74
AUG 14 1997	

LD 21-100m-6,'56
(B9311s10)476

General Library
University of California
Berkeley